ONZIEME ANNEE. — N° 3742

6 Pages — 5c

FILS SPÉCIAUX { BERLIN / LONDRES

ADRESSE PARIS (2e) : 142, Rue Montmartre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS

TÉLÉPHONE : GUTENBERG { 02-37 / 02-69

PUBLICITÉ ANNONCES 142, Rue Montmartre, 142

l'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

JEUDI 16 JUILLET 191

6 Pages — 5c

Le journal l'HUMANITÉ est vendu en Belgique 10 Cts

ABONNEMENTS

Sans frais dans tous les Bureaux de Poste

	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
Seine et Seine-et-Oise	18 fr.	9 fr.	4 50	1 50
Départements et Colonies	21 »	10 50	5 25	1 75
Étranger Union postale	31 »	15 50	8 »	3 »

Directeur Politique : JEAN JAURÈS

INCONSCIENCE

Cette fin de session hative donne l'impression de gens qui s'agitent dans un véritable cercle de démence. On jongle avec les millions et l'on vote les textes les plus importants au milieu d'une confusion générale qui s'aggrave du fait du va-et-vient rapide entre les deux Chambres.

Tout est bâclé : budget et impôt sur le revenu. On a vu des séances du matin où l'on comptait à peine trente députés réunis sur les banquettes. Dans celles de l'après-midi, c'est le bruit, la fièvre et l'incohérence. Quand un orateur est à la tribune, personne ne sait de quoi il s'agit. Tout est improvisé. On allonge ou on raccourcit les textes au petit bonheur. Je pourrai citer tel article de la loi de l'impôt sur le revenu qui n'est, au point de vue seul de la langue française, que du pur galimatias. Je ne parle point des interprétations diverses qui peuvent être données à d'autres. Dans une telle obscurité des textes, l'arbitraire administratif aura beau jeu.

Il est vrai que l'on compte sur le règlement d'administration publique pour tout clarifier et tout remettre au point. C'est ainsi que nos législateurs bourgeois, incapables par eux-mêmes de toute besogne législative posée et sérieuse, s'en rapportent de plus en plus au Conseil d'Etat qu'ils chargent de reviser, de compléter ou d'améliorer les œuvres confuses qu'ils ont tant de peine à mettre sur pied.

Autrefois, les règlements d'administration publique n'intervenaient qu'en ce qui concerne les détails d'application des lois votées par le Parlement. Aujourd'hui, ces règlements font partie intégrante des lois ; ils rognent ou ils ajoutent. Le Conseil d'Etat, bien qu'il ne soit élu par aucun suffrage, est devenu une sorte de corps législatif, chargé de suppléer à l'insuffisance des élus du suffrage universel et du suffrage restreint. En sorte que les lois, au mépris des principes républicains, sont aujourd'hui faites, en réalité, par des fonctionnaires auxquels la Constitution n'a point donné ce mandat. Le peuple n'y est plus pour rien, puisque ses mandataires directs, dans leur incapacité ou dans leur paresse, abandonnent à d'autres l'essentiel de leur tâche.

Et voici que, pour augmenter l'impression d'incohérence, de gâchis et de désarroi, une bombe éclate subitement sous les voûtes ordinairement paisibles du Luxembourg. On y apprend brusquement, sur le coup de trois heures, dans la séance du lundi 13 juillet, que, si l'on dépense des milliards pour la défense nationale, cette défense n'en est pas plus assurée pour cela. On vote la loi de trois ans, qui ne donne pas un homme de plus à l'armée de guerre, mais on laisse péricliter tout ce qui, au point de vue matériel, est l'essentiel même de la défense nationale. Nos places fortes sont délabrées et dépourvues de moyens de défense ; les canons y manquent ou sont insuffisants. Tout notre matériel d'artillerie est d'ailleurs défectueux ou incomplet. L'approvisionnement des projectiles n'existe pas. Ballons dirigeables, aéroplanes, voitures de transport, ambulances, ponts métalliques, chaussures, uniformes, tentes, cuisines militaires, etc., tout est défectueux, insuffisant et dans le plus grand désarroi.

Le Sénat lui-même, toujours si calme quand il ne s'agit point de quelque tentative contre sa propre existence, s'est montré révolté en présence de telles révélations. Pour une fois, il a bougé et montré quelque velléité de contrôle et d'action.

Où passent donc les milliards que le Parlement vote si généreusement pour la défense nationale ? Une telle situation est révélatrice de coulages et de gaspillages que l'on ne saurait tolérer plus longtemps. Quels en sont les profiteurs ? Autant de problèmes à élucider. Il n'est pas admissible que l'on accable un pays d'impôts pour arriver à de tels résultats.

Au milieu de cette démence, de ce gâchis, de ce désarroi, un seul homme conserve sa sérénité et son sang-froid, et je l'admire. C'est M. Poincaré.

M. Poincaré promène sa béatitude présidentielle sur tous les points du territoire, en voyages fastueux. On le voit partout le verre en main, célébrant les villes où il passe en de petits discours où son optimisme est personnel mais où le fond local est emprunté élégamment à l'érudition du dictionnaire Larousse.

Il ne descend de chemin de fer que pour donner, à l'Elysée, des garden-parties où se rencontre, comme disent les journaux, l'élite de la plus brillante société.

Et demain, abandonnant la France où il fait chaud, sans se soucier ni du déficit, ni des travaux législatifs restés en panne, ni des gaspillages, il va s'offrir, ainsi que sa suite, aux yeux émerveillés des grandes-duchesses en demi-peau ou même en simple peau, de la cour de Russie.

Petit voyage d'agrément, qui nous coûte 400,000 francs, au moment même où il ne saurait y avoir de trop petites économies.

Je crois que l'on ne vit jamais plus superbe inconscience.

MAURICE ALLARD

Lire en deuxième page

Fleurette

par

Emile POUGET

AVANT LE CHAMPIONNAT DU MONDE

Une Visite au "Camp" de Gunboat Smith



L'ENTRAINEMENT DE GUNBOAT SMITH
Quelques rounds à toute allure avec Bob Armstrong

Londres, 14 juillet. — (Par lettre de notre correspondant particulier). — C'est à Harrow on the Hill, à 16 kilomètres de Londres, un hôtel qui domine une campagne riante et fraîche. Des jardins descendent doucement la colline et, au loin, les yeux se délassent sur des hauteurs verdoyantes et gazées de cette brume qui donne aux paysages anglais un charme si reposant.

Dans les salles du King's Head Hotel, les gens ne parlent que d'une chose, ne se préoccupent que d'un souci : le combat de jeudi. Nous sommes dans les quartiers d'entraînement de Gunboat Smith.

Un silencieux et un confiant

Il est là, au milieu d'une pelouse ombragée, placidement assis et devisant parfois avec calme. Il nous regarde arriver sans hostilité, sans le mouvement d'impatience qu'excuseraient les visites fréquentes.

Présentations, poignées de mains, et l'on parle... avec le manager du champion, Mr. Jim Buckley, avec les entraîneurs, dominés par le colossal Bob Armstrong, avec qui vous voudrez, mais point — ou si peu — avec Smith lui-même. Ce grand garçon est taciturne. Il se masse, sans mot dire, les poings, qu'il vient d'enduire d'embrocation, il écoute d'une oreille distraite, et ses yeux, tellement enfoncés dans les orbites qu'on ne les aperçoit guère, s'allument seulement lorsqu'on prononce le nom de son adversaire.

Ah ! il ne laissera aucune chance à Carpentier ! Il veut vaincre et vaincre décisivement, tout son corps de batailleur semble déjà se ramasser pour la lutte prochaine. La mâchoire agressive se contracte, les mains se serrent, formidables, attachées à des poignets énormes, et la bouche laisse tomber des paroles rageuses : « Qu'a-t-il donc fait, votre Carpentier, avec sa droite merveilleuse (his beautiful right hand) ? *Qui* a-t-il mis knock-out ?... Soyez tranquilles ! Si je le touche, moi, il ne se relèvera pas ! » Et cet homme offre une expression de confiance extraordinaire.

Il ne dira presque plus rien jusqu'à notre départ, mais on sentira toujours dominer en lui une assurance inébranlable. On affirme que Carpentier n'a pas peur. Je puis certifier que Smith ne craint rien non plus. C'est une machine à combattre qui n'attend que l'heure de se mettre en action, et qui frappera alors sans merci.

On ne peut s'empêcher d'être impressionné par ce mutisme et cette domination de soi-même. L'allusion à Carpentier a eu le don de secouer l'Américain. Il n'aura plus ce mouvement dans les phrases rares qu'il émettra encore, et, quand il affirmera à nouveau la foi qu'il a en son triomphe, ce sera avec la froideur de celui qui croit à sa victoire.

Un rude besogneux

C'est un besogneux, ce n'est pas un causeur.

Son travail ? Je ne vous infligerai pas la description d'une série d'exercices que vous connaissez tous. Exerciseur, saut à la corde, punching et medicine balls, footing (pendant deux heures), Smith ne néglige rien. Et quand il boxe, c'est avec Bill Bristowe, Mike Flamier et surtout Bob Armstrong « sparring partner » des champions qu'il met les 8 onces.

Tout cela est fait sérieusement, consciencieusement, avec la seule pensée du résultat rêvé, et cela est fait avec énergie et vigueur. Bob Armstrong en sait quelque chose, et je vous garantis qu'il ne vit plus quand le Gunboat le cueille d'un bras gauche ! *Smith a un puich terrible, et il est plus adroit qu'on ne se l'imagine communément.*

Un pronostic ?

Je sais que vous m'attendez ici, et que vous pensez à la question que tout le monde se pose depuis quelques semaines : Qui gagnera ?

Je voudrais bien me dérober, car j'aime mieux vous avouer ingénûment que je suis fort embarrassé faute d'élément précis.

Examinons les hommes en présence, sous les rapports moral et physique.

D'abord, côté moral : il est égal de part et d'autre. *Carpentier et Smith sont certains de l'emporter* (et ce ne sont pas là les mots.) Smith ne sera pas plus ému que son rival. Carpentier n'aura donc pas sur lui l'avantage qu'il possédait à Londres — et qu'il possédera toujours — sur Bombardier Wells.

Côté physique ? Smith a plus d'allonge, plus de force, à peine plus de poids (4 à 5 livres en maximum), à peine plus de taille (2 ou 3 centimètres), mais *un poing plus dur.*

Carpentier, lui, a plus de vitesse, plus de « tête » et surtout, bien que Smith soit, à cet égard, supérieur à ce que l'on raconte, *plus de science.* Cette science, jointe au droit de notre champion, arrivera-t-elle à battre la puissance brutale ? Peut-être.

Mais il y a autre chose : le record des deux hommes. Or ici, indiscutablement, le papier fait pencher la balance du côté de Smith. Quand on a mis knock-out des George Rodel (3 rounds), des Flynn (5 rounds), des Tony Ross (10 rounds) ; quand on a battu aux points Sam Langford, en 12 rounds (et même Franck Moran en 20), on est quelqu'un.

La ligne de Bombardier Wells ne donne aucun renseignement appréciable : knocké en 4 et 1 rounds par Carpentier ; en 2 par Smith. Cela se vaut.

Alors ? Car il faut conclure et j'en suis d'autant plus navré que les lignes précédentes vous ont dévoilé mon indécision. Le combat est très ouvert, et le manque de données sûres concernant la forme actuelle et réelle des deux poids lourds ne rend pas la tâche plus facile.

Sans plus tarder, je vais vous dire le moins obscur de mes méditations.

Une victoire de Carpentier par knock-out est possible avant le 13e round. (Je ne pense pas que, d'ici là, Smith aura pu percer la garde du champion d'Europe.)

Si le combat dure au-delà du 13e round, c'est que Smith sait encaisser et alors il aura des chances de *vaincre par k.-o., abandon ou même..... disqualification.* Sa puissance intervenant, il usera son adversaire, brisera sa défense, où le contraindra à se retirer, si l'autre n'est pas disqualifié pour tenir et s'accrocher, par l'arbitre M. Corri.

De toute façon, je ne crois pas à une victoire aux points.

Henri BRICOUX.

Nombre de nos abonnés à ce jour :

13.964

LE DÉPART DE M. POINCARÉ

Le président s'est embarqué ce matin à Dunkerque

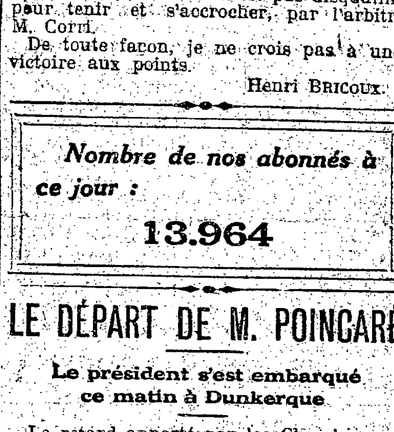
Le retard apporté par les Chambres au vote final du budget de 1914 aura contrarié le départ du président de la République et du président du Conseil.

Ce départ qui devait avoir lieu hier à midi n'a pu s'effectuer qu'à minuit. MM. Poincaré et Viviani devaient, on le sait, s'embarquer à Cherbourg, à bord du cuirassé *France.* Il se sont embarqués ce matin à 6 heures au large de Dunkerque.

Les unités navales, ralliées à Cherbourg, avaient été immédiatement avisées du contre ordre. Elles se sont dirigées sur Dunkerque.

L'arrivée à Cronstadt aura lieu aux jour et heure primitivement fixés, c'est-à-dire mardi prochain à deux heures de l'après-midi.

LE DÉPART



— Que va dire Nicolas ?
— Ah ! Humbert aurait bien pu garder ça pour lui.

Au Congrès du Parti Socialiste

UN IMPORTANT DÉBAT EST ENGAGÉ SUR L'IMPÉRIALISME ET LA GUERRE

SÉANCE DU MATIN

Les délégués vont aborder le point de l'ordre du jour le plus délicat et vraisemblablement le plus passionnant. Les mouvements qui se produiront, au cours des débats, ne manqueront pas de souligner l'importance de la question : l'impérialisme.

Au bureau : Delory, assisté de Ramadier et Frossard, et, aussitôt l'ouverture de la séance, *Compère-Morel* monte à la tribune.

C'est sur l'amendement Keir Hardie-Vaillant qu'on va discuter.

Voici cet amendement :

« *Le Congrès considère comme particulièrement efficace la grève générale ouvrière, surtout dans les industries qui fournissent à la guerre ses instruments* (armes, munitions, transports...) »

Discours de Compère-Morel

Tous les socialistes, débute *Compère-Morel*, sont résolus à combattre l'impérialisme et la guerre ; tous sont également d'accord pour reconnaître que la guerre est le fruit du milieu social actuel que mûrissent les appétits capitalistes.

Aussi nous votons contre le budget de l'Etat bourgeois, pour ne pas fournir des crédits aux œuvres de mort ; nous organisons des manifestations internationales, nous réclamons l'arbitrage, tout cela contre l'impérialisme et la guerre.

Sur ces moyens, tous sont d'accord. Mais il en est d'autres — les moyens révolutionnaires — sur lesquels nous nous séparons, et celui, par exemple, que préconise la Fédération de la Seine, la grève générale.

Mais il y a deux sortes de guerres : la guerre défensive et la guerre offensive. Et pour la première, le cas échéant, nous sommes tous d'accord pour réclamer l'institution de milices nationales, n'est-ce pas ?

Or, en cas d'une guerre de cette nature, ferions-nous la grève générale ? Et si oui, à quoi sert de réclamer des milices ? Il faut avoir ici le même langage que celui que nous avons en période électorale et à la Chambre.

La grève générale des ouvriers qui travaillent pour la guerre ne serait-elle pas l'insurrection ? demande l'orateur.

J'aime mieux l'ancienne formule, insurrectionnelle, bien que je ne la voterais pas, ajoute-t-il.

Puis l'orateur compare ce qu'ont fait les camarades italiens contre la guerre en Tripolitaine, à ce que nous « n'avons pas fait en France » au sujet du Maroc.

Pourquoi voter des motions que nous n'appliquerions pas ? Vous voudriez faire voter une motion de grève générale à Vienne. Admettons qu'elle soit votée par toutes les sections de l'Internationale. Mais toutes n'ont pas atteint le même degré d'organisation. Et alors celle qui a la classe ouvrière le mieux organisée fait la grève ; mais l'autre ne peut faire le même geste correspondant et ce sera la nation la plus avancée qui sera écrasée militairement par l'autre !

Mais Compère-Morel doute que l'état actuel de l'organisation ouvrière permette l'emploi d'un tel moyen.

Et puis, pourquoi nous risquer à dire que les ouvriers des arsenaux, des chemins de fer, feront une grève générale pour s'opposer à la guerre ? Quelle serait la réponse des gouvernants ? Ils prendraient immédiatement toutes les mesures pour militariser ces travailleurs, les séparer du reste du prolétariat.

Aussi, pourquoi ne pas dire seulement que nous emploierons tous les moyens contre la guerre ? Employons surtout tous ceux qui peuvent prévenir la guerre. Ceux-ci porteront davantage. On peut plus facilement prévenir que résister lorsque la guerre est déclarée.

Voter la motion de la Seine ce serait gêner considérablement notre action et notre propagande.

Plus il y aura d'organisation et de force consciente dans la classe ouvrière, plus il nous sera facile de nous opposer à la guerre.

Les millions de syndiqués allemands, la puissante organisation de nos camarades d'outre-Rhin, en imposent davantage aux dirigeants allemands que nos résolutions retentissantes. C'est la besogne dans le pays, la propagande et l'organisation socialistes qui constituent les vrais moyens utiles contre la guerre.

Discours de Paul Louis

Paul Louis reproche tout d'abord à Compère-Morel ne ne pas avoir suffisamment précisé les moyens qu'il entend opposer à la guerre.

Mais il tient avant tout à donner une définition de l'impérialisme. C'est une expression qui caractérise la politique des grands Etats capitalistes modernes.

Tous veulent des débouchés à leurs produits. Il leur faut donc des moyens de s'affirmer, même des moyens de conquêtes, coloniales et autres. Parmi tous, l'impérialisme austro-hongrois est le plus menaçant pour la paix.

Sur une question de l'orateur à Compère-Morel, celui-ci renouvelle la différence entre les guerres aggressives et les guerre défensives.

— Que ferions-nous si nous étions attaqués ? questionne Compère-Morel.

— Mais c'est la G. G. pour toute l'Internationale, opposée à l'attaque, lui objecte-t-on.

En ce qui concerne le Maroc — tient à dire Paul Louis — nous avons fait une vive agitation, et si nous n'avons pas organisé une action d'ensemble, c'est que l'affaire fut engagée petit à petit.

L'orateur examine les relations diplomatiques en Europe et en fait une vive critique.

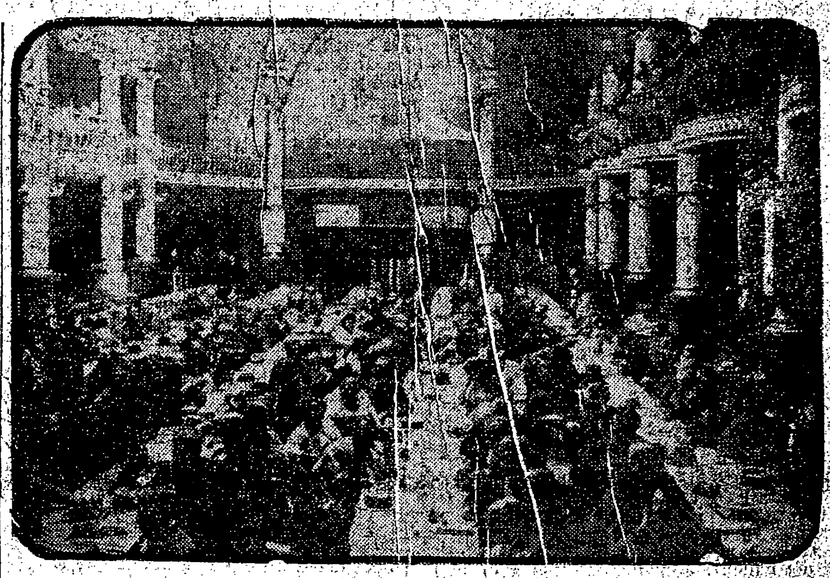
A cette diplomatie des Etats capitalistes, il faut superposer, puis substituer celle du socialisme.

Réclamons l'insertion dans la motion, du refus obligatoire de voter le budget, puisqu'en le votant c'est donner des armes aux dirigeants.

La diplomatie socialiste ! Mais elle s'impose déjà avec force, et Paul Louis rappelle toutes les rencontres fraternelles et démonstratives entre prolétaires de pays se préparant à la guerre l'un contre l'autre et, parmi celles-ci, il cite les délégations entre travailleurs français et anglais et, plus récemment, entre Allemands et Français.

Puis il insiste sur l'arbitrage que le prolétariat impose de plus en plus.

S'adressant à la Sociale démocratie allemande, il demande si, après ses progrès,



PENDANT LE CONGRÈS

et alors qu'en raison de sa force elle porte le poids du maintien de la paix, elle ne consentira pas plus qu'il y a sept ans à une motion d'action.

En terminant, Paul Louis exprime l'espoir qu'une motion d'unanimité sortira du Congrès.

Intervention de Noël Hardy

Noël Hardy, au nom de la Fédération de Seine-et-Oise, vient soutenir lui aussi la grève générale opposée à la guerre.

Mais tout d'abord, il tient à établir qu'il n'y a pas incompatibilité entre la volonté socialiste de rendre la France forte et l'opposition à la guerre par tous les moyens y compris la grève générale.

Mais alors Compère-Morel renouvelle sa question : « Si la France était attaquée, la laisseriez-vous écraser en faisant la grève générale ? »

— C'est un moyen préventif, répond Noël Hardy.

C'est au cours des préliminaires de guerre que, des deux côtés de la frontière, les prolétariats feront leurs démonstrations.

— Mais si la guerre était déclarée quand même, par l'Allemagne à la France, dit quelqu'un dans la salle.

— Il est bien entendu que c'est des deux côtés que l'on doit faire la grève générale, réplique Noël Hardy, sinon, il faut que l'attaqué se défende.

— C'est le bureau socialiste international qui dira aux prolétariats des deux pays belligérants : « Faites la G. G. ! » ajoute un délégué.

Guesde. — Et c'est le pays où l'organisation est le plus forte, le pays le plus socialiste, qui risque d'être écrasé par celui qui pourra le moins exécuter l'ordre de grève générale !

Le débat devient ardent entre partisans et adversaires de la grève générale. Néanmoins, *Noël Hardy* poursuit son argumentation et il aborde la question du rapprochement franco-allemand. Cet accord, il le subordonne cependant à l'octroi de l'autonomie à l'Alsace-Lorraine, comme réparation de l'injustice de 1870. Il dit sa conviction que, là-dessus, l'accord est fait entre les socialistes allemands et français.

Enfin, l'orateur préconise le développement de la démocratie dans tous les pays, comme la meilleure garantie contre la guerre.

Verfeuil demande s'il suffit de toujours répondre, lorsqu'un mal est dénoncé : « Il est d'origine capitaliste ! et ne disparaîtra qu'avec celui-ci ! »

Aux moyens acceptés par tous pour combattre la guerre, l'orateur voudrait, lui aussi, joindre la grève générale et il montre les conséquences qu'une grève générale de postiers pourrait avoir pour empêcher la mobilisation.

— Si les socialistes allemands disent avec nous qu'ils emploieront tous les moyens contre la guerre, conclut Verfeuil, on ne pourra plus nous les opposer dans notre propagande.

— Ils l'ont dit déjà trois fois, lui réplique-t-on.

Intervention de Deslinières

Deslinières soulève les protestations lorsqu'il s'étonne que la grève générale opposée à la guerre soit préconisée par la « fraction modérée du Parti ».

— Vaillant, un modéré ! lui lance-t-on.

— Non ! pas lui ! Mais Albert Thomas !

Et, Deslinières poursuivant, trouve extraordinaire que ce soit Albert Thomas qui, partisan de la participation ministérielle, pourrait avoir le portefeuille de la guerre, qui préconise la grève générale contre la guerre. Le paradoxe ne manque pas d'agiter quelque peu le congrès et les réflexions se croisent durant quelques minutes. Reprenant son discours, *Deslinières* déclare qu'il n'hésiterait pas à recourir à la grève générale s'il savait qu'elle puisse être opposée simultanément et dans la même mesure, par les socialistes de deux pays en conflit.

Mais il ne croit pas à tant de chances, aussi, pour ne pas laisser écraser le pays le plus socialiste, il ne veut pas voter la grève générale.

— Ah ! si l'on disait que c'est dans le pays agresseur, que le prolétariat doit faire la G. G. ! cela se comprendrait.

Ainsi, expose-t-il, la France est pacifiste ; si elle fait la guerre, c'est qu'elle devra se défendre. Nous y opposerons-nous, si, dans le pays qui l'attaque, les socialistes ne peuvent s'opposer à la guerre.

Sans doute, l'orateur est partisan de l'arbitrage, mais tout arbitrage comporte une sanction et cette sanction doit fatalement être la force.

— Quelle est cette force qui fera, sur cette matière, respecter la sentence arbitrale ? Une sorte de gendarmerie internationale, vraisemblablement.

Cette intervention pourrait être efficace contre de petits pays ; mais un grand pays s'inclinera-t-il ? Ce sera donc la guerre quand même !

Voilà pourquoi l'orateur n'a pas confiance en l'arbitrage.

— Il n'y a qu'un moyen d'empêcher la guerre, conclut-il, c'est de réaliser le régime socialiste.

Le capitalisme c'est la guerre ! le socialisme, c'est la paix !

Laudier indique que la motion Keir Hardie-Vaillant ne dit pas, comme le demandait jadis Hervé : « Nous répondrons à la déclaration de guerre par l'insurrection », mais plus exactement : « Nous ferons la grève générale pour empêcher la déclaration de guerre ».

S'adressant à Compère-Morel, *Laudier* lui dit que lorsqu'il émet l'hypothèse que le gouvernement mobilisera les ouvriers des arsenaux en réponse à leur menace de grève générale contre la guerre, ce n'est déjà plus une hypothèse pour eux. C'est pourquoi il ne faut pas attendre la déclaration de guerre, mais employer tous les moyens préventifs, depuis le meeting de protestation jusqu'à la grève générale.

— Déjà, les travailleurs des mines ont, des arsenaux, fait la G. G. ; on menace de la faire pour la journée de huit heures, la semaine anglaise. Pourquoi ne pourrait-ils pas employer le même moyen contre la guerre ?

On nous dit : « Mais il y a des pays où on préconise ce moyen ». Mais c'est précisément pour cela que nous demandons la grève générale à Vienne. Nous voulons que ce moyen devienne la loi de l'Internationale.

Compère-Morel. — Pourquoi vouloir qu'un moyen qu'on ne peut encore employer pour la libération totale puisse être employé contre la guerre ?

Laudier. — Mais c'est parce que la guerre est le pire obstacle à la Révolution, que nous allons jusqu'à la G. G. pour l'empêcher.

Et sur ces paroles la séance est levée après qu'il eut été convenu qu'à l'ouverture de la séance de l'après-midi il serait procédé à la nomination de la commission des résolutions à raison d'un mandat par 75 mandats.

La suite en Sixième Page.

LA DÉSORGANISATION MILITAIRE FAIT L'OBJET D'UN DÉBAT A LA CHAMBRE

Une délégation de la Commission de l'armée et de la Commission du budget sera adjointe à la Commission du Sénat pour étudier la situation

Les révélations du sénateur Humbert ont eu hier matin leur écho à la Chambre. Déjà on s'attendait la veille à un débat.

C'est le général PÉNOYA, président de la Commission de l'armée, qui a porté la question à la tribune. En quelques mots unanimement applaudis, il a dit que le pays ne comprendrait pas que l'assemblée issue du suffrage universel ne prît pas sa part dans l'étude qui aura pour but de corriger les graves négligences dénoncées à la tribune du Sénat.

M. VIVIANI n'a pas essayé d'empêcher la Chambre d'intervenir dans la question. Comme au Sénat, il a déclaré qu'il ne saurait accepter une enquête mais il a proposé à la Commission de l'armée et à la Commission du budget de désigner des délégués qui s'adjoindront à la Commission sénatoriale.

M. Cochery et M. le général Pédoya, présidents, acceptent la proposition au nom des deux commissions.

Avant l'intervention de M. Pédoya, Albert Thomas et M. André Hesse avaient déposé un projet de résolution destiné à « provoquer » le débat.

M. André Hesse n'étant pas présent, la proposition du président du Conseil.

Albert THOMAS dit que les socialistes veulent bien accepter cette proposition à condition qu'en ce qui concerne le vote des dépenses militaires la Commission du budget enverra un rapport au gouvernement et qu'il lui sera répondu.

Notre ami dit ensuite que les délégués

s » faites au Sénat étaient déjà connues. On peut même dire qu'elles ne sont pas complètes.

Il faut organiser le contrôle.

Albert Thomas. — Si la Chambre veut savoir ce qu'il y a d'exact dans les pseudo-révélations de M. Charles Humbert, elle n'a qu'à prendre les autorisations de crédits demandés depuis dix-huit mois par les ministres de la guerre successifs et rechercher ce que l'on a fait, dans quelle mesure elles ont été suivies.

Ce n'est qu'ainsi que l'on calmera l'émotion du pays dont parlait encore ce matin M. Clemenceau, et que l'on jugera de la manière la plus exacte, si, comme nous l'avons dit et ce que nous croyons être la vérité, nous avons été en présence depuis des mois... d'un état-major dont on ne saurait trop dénoncer l'incurie et l'impéritie. (Vifs applaudissements sur les bancs du Parti socialiste.)

Ces dernières paroles déchaînent la fureur de la droite. Le vilain petit Dubois s'écrie : « Le gouvernement ne va-t-il pas protester contre ces paroles ? » M. André Lefèvre clame qu'« l'enquête en fera justice ! »

M. Lenoir. — Il ne devrait pas y avoir besoin d'enquête, pour donner des chaussures à nos soldats.)

M. Driant, l'avocat naturel des « capucins bottés de l'état-major », vient insulter les officiers républicains. Selon lui, il n'y a au fond de l'incident qu'une campagne dirigée contre le général Joffre.

M. Driant. — Si quelque chose peut nous étonner, c'est l'étonnement du Sénat, car M. Humbert ne nous a rien appris de nouveau, et ce qui nous étonne davantage, c'est l'indignation de M. Clemenceau. Pendant trois ans, il a été président du conseil ; il nous a donné un ministre mou et insuffisant, le général Picquart. (Applaudissements sur les bancs de l'action libérale, de la droite et de la fédération républicaine. — Exclamations et bruit sur les bancs de la gauche radicale, des républicains radicaux et radicaux-socialistes et des socialistes.)

Plusieurs membres. — Vous aimiez mieux Boulanger !

« Ce qu'on veut, continue M. Driant, c'est remplacer le général Joffre par le général Sarrail. » (Bruit et exclamations.) M. Driant prétend que le général Joffre a fait merveille. (Les réactionnaires applaudissent. Les socialistes et les radicaux protestent.)

M. André Lefèvre qui, depuis l'année dernière, se croit un grand stratège, défend aussi la séquelle de la rue Saint-Dominique. Selon lui, si le matériel est défectueux, la faute en est au pays et au Parlement. « Depuis quinze ans, déclare sans rire cet éminent militaire, le pays n'a pas consenti les sacrifices nécessaires pour sa défense nationale. (Protestations à l'extrême gauche, applaudissements à droite.)

M. Messimy ne dit que quelques mots. Il collaborera loyalement avec la délégation commune des commissions et il fera une réponse très détaillée au rapport que cette délégation lui présentera.

Le silence patriotique

Jaurès fait une courte intervention. Il dénonce la comédie du silence patriotique :

Jaurès. — Nous reconnaissons tous que les révélations de M. Charles Humbert ne nous ont rien appris, que les mêmes faits avaient été apportés, il y a dix-huit mois déjà, à la commission du budget et plus sommairement, à la commission de l'armée.

Mais comment se fait-il que, pour la première fois, ces affirmations aient ému le Parlement et le pays, et pourquoi nous apparaissent-elles comme des nouveautés sensationnelles qui nous forcent à délibérer *in extremis* ?

C'est parce qu'en ces matières le pays est victime d'une déplorable comédie, celle du silence intermittent. (Applaudissements sur les bancs du Parti socialiste.)

On a signalé ces faits aux commissions du budget et de l'armée, mais en exigeant de leurs membres le silence patriotique le plus complet. (Interruptions sur divers bancs.)

Marcel Sembat. — C'est la pure vérité !

Jaurès. — Nous pouvions bien y faire des allusions d'un caractère général, mais nous ne pouvions appuyer ces allusions des détails précis, pittoresques et émouvants qu'a donnés M. Humbert. (Très bien ! très bien !)

Deux grandes commissions liées pendant deux ans par le secret patriotique, le pays laissé dans l'ignorance du vif des réalités, un rapporteur qui déchire le voile tissé par nous, et soulève l'émotion du pays... Voilà le danger.

Nous le retrouvons dans tous les problèmes. Quand j'ai parlé de réorganiser les réserves, on m'a opposé la même nécessité de ne pas violer les secrets de la défense nationale.

C'est toujours la même méthode !

Ce pays ne peut se sauver qu'en pleine clarté ! (Applaudissements sur les bancs du Parti socialiste.)

Le débat est terminé. Après quelques mots de M. Joseph Thierry, le projet de résolution qui n'a plus d'objet est retiré.

Daniel Renoult.

La Commission de l'Armée élit ses délégués au contrôle du Matériel de Guerre

ILS SONT TOUS DES « BISANNISTES »

La commission de l'armée s'est réunie hier à cinq heures de l'après-midi afin de procéder à la nomination des cinq délégués qui seront adjoints aux délégués de la commission sénatoriale de l'armée chargés de contrôler le matériel de guerre.

Ont été élus : le citoyen Jaurès, MM. Girod, Treignier, le général Pédoya et Accambray.

Ces cinq commissaires collaborent avec la Commission du budget de la Chambre au contrôle du matériel de guerre et de l'emploi des crédits militaires.

Un échec des troisannistes

Il importe de noter comment s'est effectuée la désignation des commissaires.

Jaurès avait, dès l'abord, demandé qu'on désignât, sans scrutin, outre le président de la Commission, le général Pédoya, deux membres choisis dans chacune des deux fractions de la Commission.

Mais M. André Tardieu et quelques autres troisannistes exigèrent qu'on procédât à un scrutin.

Il y fut donc procédé. Mais le résultat du vote ne fut pas favorable aux partisans de la loi de trois ans : les cinq élus sont tous en effet des partisans de la loi de deux ans.

CONSEIL DES MINISTRES

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis hier soir, à 8 heures et demie, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré.

M. Viviani a entretenu ses collègues de la situation extérieure.

Le président de la République a signé un décret confiant, pendant l'absence de M. Viviani, l'intérim de la présidence du conseil et du ministère des affaires étrangères à M. Bienvenu-Martin, garde des sceaux.

Le prochain conseil des ministres aura lieu le samedi 1er août, au retour de Russie, du président de la République.

L'Accident du « Loiret »

Rochefort, 15 juillet. — L'accident du *Loiret* est moins grave qu'on ne supposait d'abord. Le quartier-maître mécanicien Drnart Gervais et le matelot chauffeur Le Bonzic Joseph n'ont que des brûlures superficielles.

Les brûlures du matelot chauffeur Berre sont plus sérieuses, mais sans danger.

LES PARLEMENTAIRES FINANCIERS

M. Jonnart expose leur immorale raison d'être

Bien des fois nous avons appelé l'attention publique sur la situation des parlementaires et des hauts fonctionnaires qui acceptent d'administrer des sociétés industrielles, commerciales ou financières et mettent à leur service, à défaut des capacités techniques qui leur manquent, l'influence politique que leur situation leur procure.

Je ne m'attendais certes pas à retrouver dans la bouche de l'un d'eux la démonstration si souvent faite ici de l'immoralité profonde du trafic auquel ils se livrent. Et cependant la voici reproduite tout entière et toute chaude. Je la cueille sur les lèvres de M. Jonnart, telle qu'il l'a faite aux actionnaires de la Compagnie de Suez ces jours derniers.

Quelques-uns d'entre eux critiquaient l'importance du tantième que s'attribuent les administrateurs de la Compagnie, tantième qui représente bon an mal an pour chacun de ces messieurs — j'ai maintes fois cité le chiffre à propos de Monsieur Lépine — une cinquantaine de mille francs.

M. Jonnart a protesté, alléguant à son tour l'importance des « hommes éminents et considérables » dont il est entouré. Vous pourriez, a-t-il dit, en trouver d'autres que vous payeriez moins cher évidemment, mais ils ne vous rendraient pas les mêmes services.

Vos administrateurs ont affaire aux gouvernements, à de puissants clients, à l'opinion du monde. Il faut que, par l'autorité de leur passé, par le crédit attaché à leur personne, ils inspirent confiance. Il importe qu'ils puissent parfois opposer à l'ardeur de certaines revendications le poids de leur autorité, il faut qu'ils sachent se faire écouter dans tous les milieux et jusque dans les sphères les plus élevées.

C'est bien ce que nous avions toujours dit.

Lorsqu'on nomme un Lépine au Suez, un Etienne aux Tréfileries du Hâvre ou aux Omnibus, un Doumer au Crédit français ou un Charles Dumont au Syndicat des Banques provinciales, on le choisit en raison des services politiques qu'il peut rendre.

On le choisit parce qu'il peut « opposer à l'ardeur de certaines revendications le poids de son autorité », c'est-à-dire empêcher d'aboutir telles réclamations présentées par le personnel, telles réductions de tarif demandées par le public que le capital a intérêt à repousser.

On le choisit parce qu'il peut « se faire écouter dans tous les milieux et jusque dans les sphères les plus élevées » lorsqu'il s'agit d'obtenir une concession, de fixer les conditions d'émission d'un emprunt, d'étouffer des poursuites judiciaires, voire même de provoquer l'arrestation d'un concurrent. Cela s'est vu !

On le choisit en un mot parce qu'il peut réaliser l'injustice, parce qu'il peut favoriser l'intérêt privé, parce qu'il peut faire pencher la balance au détriment de la collectivité.

M. Jonnart l'a reconnu. Il a signé toutes nos critiques. Cela n'ajoute rien à leur valeur sans doute, mais il est toujours bon d'avoir l'aveu d'un coupable ou, si l'on veut, l'approbation d'une « compétence ».

André Morizet.

Une Affaire d'Espionnage ?

Toulon, 15 juillet. — La police mobile de Marseille a découvert ici une affaire d'espionnage qui aurait une certaine gravité. Elle a arrêté une jeune femme de mœurs légères qui se trouvait à Toulon depuis deux mois.

L'enquête se poursuit.

Toulon, 15 juillet. — La femme arrêtée pour espionnage aurait plusieurs complices, que la police recherche activement.

Elle faisait de fréquents voyages en Allemagne, à Villefranche, à Monaco et au golfe Juan.

L'AFFAIRE DU SOLDAT PÉAN

Une brochure de la Ligue des Droits de l'Homme

La Ligue des Droits de l'Homme, qui s'attache en ce moment à faire reviser le procès de Colombini, poursuit également l'annulation ou la revision de la condamnation de Péan, ce soldat condamné à mort le 3 juillet 1913 par le deuxième conseil de guerre des troupes du Maroc pour avoir tiré sur son capitaine et qui semble bien avoir été la victime d'une lamentable erreur.

La Ligue des Droits de l'Homme publie aujourd'hui une brochure de soixante-quatre pages dans laquelle notre ami, le citoyen Goudchaux-Brunschvicg, avocat à la Cour d'appel, expose brièvement l'affaire et en donne les pièces essentielles.

On peut se procurer cette brochure au siège de la Ligue, 1, rue Jacob, Paris. (Prix : 25 centimes.)

L'affaire des brevets

M. Bourgueil, juge d'instruction, a fait subir, hier après-midi, un interrogatoire d'identité à Albert Schnapp, directeur de l'agence « Globus » de Bruxelles, arrêté récemment dans cette ville sous l'inculpation d'escroqueries dans l'affaire des brevets.

L'inculpé a protesté de son innocence et déclare n'avoir été, en cette circonstance, qu'un simple employé de la femme Klaustermann.

UN INSTITUTEUR ARBORE LE DRAPEAU ROUGE

Brest, 15 juillet. — L'instituteur de Trégunc avait arboré, hier, à une fenêtre de l'école, un drapeau rouge, qu'il avait refusé d'enlever malgré les objurgations du maire et du commissaire de police.

Le préfet du Finistère est saisi de l'affaire. — (*L'Information*).

LE GRAVEUR DESMOULINS EST MORT

On annonce de Venise que le peintre-graveur Fernand Desmoulins vient de succomber aux suites d'une fière typhoïde.

C'est un grand cœur et un honnête homme qui disparaît.

Dreyfusard de la première heure, Desmoulins fut de ces « intellectuels » courageux qui se joignirent à Zola lorsque celui-ci gravissait le calvaire au milieu des huées. Il l'accompagna à toutes les audiences de la cour d'assises de la Seine, aux jours inoubliables de février 1898 et bien souvent lui fit un rempart de son corps.

Depuis plusieurs années, Fernand Desmoulins s'était consacré à la visite et au soin des prisonniers, dont il s'efforçait d'alléger la souffrance. Il a rempli avec une conviction et une compassion profondes son émouvant apostolat, et nombre de condamnés à mort — ceux notamment de la Bande tragique — lui ont dû de suprêmes consolations.

Fernand Desmoulins était officier de la Légion d'honneur.

Le Voyage du Budget entre les Chambres est enfin terminé

A LA CHAMBRE

L'accord s'est fait entre le Sénat et la Chambre, aux dépens de celle-ci.

A la fin de la séance du matin, après le débat sur les désordres militaires dont nous avons rendu compte d'autre part, M. Clémentel et M. Noulens, infatigables, ont rapporté le budget, retour du Sénat. Les « vieux » avaient tenu bon sur tous les points en litige. M. Clémentel commença à jeter du lest. Il abandonne les deux millions supplémentaires pour les femmes en couches non salariées. Mais le gouvernement jure qu'il va déposer un projet spécial sur la question.

Il en est de même en ce qui concerne les crédits spéciaux pour les retraites ouvrières ; nous aurons un projet gouvernemental.

M. Clémentel « flanche » encore sur la question des « roulottiers ». Mais M. Georges Berry demande le maintien des taxes qui doivent atteindre ceux-ci. La Chambre lui donne raison.

M. Clémentel maintient l'article 22, la taxation après décès, le jugement des morts. L'article disjoint par le Sénat est rétabli par 313 voix contre 244.

Il est une heure. Les députés vont déjeuner et MM. Noulens et Clémentel repartent pour le Sénat.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

A trois heures et demie la séance est reprise. M. Clémentel annonce que les sénateurs sont restés fermes comme des rocs sur leurs positions.

M. Berry revient à la charge pour le « petit commerce » contre les roulottiers.

« Il ne faut pas que nous nous inclinions devant le suffrage restreint », dit Jobert.

La Chambre rétablit l'article encore une fois.

Malgré l'intervention de M. Noulens, elle rétablit aussi l'article relatif à la taxation après décès.

Le petit jeu peut durer longtemps.

La transaction

Mais pendant que rapporteur et ministre s'en retournent vers le Sénat, on apprend bientôt qu'un texte « transactionnel » va être présenté en ce qui concerne « le jugement des morts ».

Lorsque la séance est reprise à six heures M. Noulens propose à la Chambre de remplacer l'article dont le Sénat ne veut pas par le texte suivant :

En cas d'insuffisance de déclaration ou de taxation, constatée à l'ouverture d'une succession, le Trésor opérera le recouvrement des impôts non perçus dans des conditions qui seront déterminées par des dispositions législatives ultérieures. (Exclamations sur les bancs du Parti socialiste.)

Nos amis protestent. C'est la meilleure garantie du projet d'impôt sur le revenu qui s'en va.

Mais *Sembat* précise que le gouvernement a promis à la commission du budget d'inscrire dans le budget de 1915 les pénalités nécessaires contre les fraudeurs.

Enfin après de nouvelles protestations de Jaurès, la dernière partie du texte est supprimée. Il sera donc ainsi conçu :

En cas d'insuffisance de déclaration ou de taxation constatée à l'ouverture d'une succession, le Trésor opérera le recouvrement des impôts non perçus.

Il n'est plus question de dispositions législatives ultérieures à faire voter. Le principe de l'article 22 — bien affaibli assurément — demeure.

Enfin par 316 voix contre 183 la Chambre accepte la disjonction de l'article relatif aux roulottiers.

L'accord est donc fait.

On reporte au Sénat le budget que celui-ci est trop heureux d'accepter.

A huit heures, la séance est reprise et M. Malvy lit le décret de clôture au milieu de l'allégresse générale. — D. R.

AU SÉNAT

Le Sénat est au travail à neuf heures du matin. Il adopte, après un court débat, un projet de loi relatif à la crétation d'un port à Bougie et se met à examiner le budget que la Chambre lui a renvoyé. Il maintient ses chiffres sur l'article 41 (ministère de l'intérieur), ainsi que sur l'article 45 (ministère du travail, loi relative aux femmes d'assurés). M. Aimond, rapporteur général, avait posé sur ce dernier article une question de principe par ces mots : « Le Sénat ne peut céder sans abdiquer. » Et le ministre des finances s'incline devant cet ultimatum.

On passe à la loi de finances. On maintient la disjonction sur l'article 3 (patente des marchands employant plus de cinq roulottiers) et sur l'article 5 (contributions directes et taxes assimilées).

Nous voici aux points vifs de la loi, aux articles de l'impôt sur le revenu.

L'entêtement du rapporteur général

La commission propose de rejeter l'article 22 (taxation après décès, ou « jugement des morts »).

M. Aimond, rapporteur général, pose un nouvel ultimatum.

Si la Chambre persistait à voter cet article, dit-il, il n'est pas certain que le Sénat maintiendrait ses résolutions sur l'établissement d'un impôt général sur le revenu.

Le ministre des finances s'incline encore devant cette espèce de chantage du sénateur d'Enghien-les-Bains. On rejette l'article à mains levées.

On disjoint plusieurs articles dans la partie relative aux lois successorales, mais, par contre, on adopte l'article relatif au « reclassement des instituteurs ».

L'ensemble est ensuite adopté, ainsi que le projet de loi relatif aux contributions indirectes pour 1915, aux « quatre vieilles » qui ont la vie terriblement dure.

M. Vieu, sénateur du Tarn, déclare que le parti républicain n'a pas tenu ses engagements, puisque l'impôt cédulaire reste en détresse.

La séance du matin s'achève par l'adoption d'un projet de loi relatif à la composition des cours et tribunaux.

M. Aimond et la grosse « roulotte »

A l'ouverture de la séance de l'après-midi, le rapporteur général informe le Sénat que les divergences de vues entre les deux assemblées ne subsistent plus que sur les articles 3 (roulottiers), l'article 5 (contributions indirectes) et l'article 22 de l'impôt sur le revenu (taxation après décès ou « jugement des morts »).

La commission et le Sénat restent intraitables. Et le budget recommence sa navette entre les deux assemblées. « Mais pourquoi diable M. Aimond repousse-t-il comme la peste le supplément de patente qui menace les marchands employant plus de cinq roulotiers ? Il ne s'agit là que de frapper les gros accapareurs parmi lesquels il en est un qui englobe une immense part du commerce du café. Pourquoi M. Aimond est-il aussi acharné dans sa protection des accapareurs ? Oui, pourquoi ?

Le Sénat l'emporte

Sept heures et demie. Le Sénat triomphe sur le terrain du budget. Il a obtenu sur l'article 22 de l'impôt sur le revenu (taxation après décès) un nouveau texte que M. Aimond, rapporteur général du budget, a approuvé. Il a aussi obtenu que l'article relatif aux « roulottiers » fût disjoint de la loi de finances.

C'est ce que M. Aimond annonce au Sénat. Il est rayonnant. C'est un homme qui n'a pas le triomphe modeste, surtout en ce qui concerne les gros marchands à la « roulotte », dont il a défendu à outrance les intérêts.

Le Sénat approuve et adopte pour la sixième fois — la bonne enfin — l'ensemble du budget.

M. Bienvenu-Martin lit le décret de clôture. M. Poincaré est au bout de ses tribulations. Il peut aller en Russie... par Dunkerque. — A.-M. M.

VIOLENT INCENDIE A LONDRES

Trente pompes en batterie
Le « Times » menacé

Londres, 15 juillet. — Ce matin, vers trois heures et demie, un incendie a éclaté dans les sous-sols du corps de bâtiment occupé par MM. Spiers and Pond, dans Water-Lane (Cité). Les flammes ont rapidement gagné le faîte de l'immeuble, composé de six étages.

La brigade des incendies, avec trente pompes à vapeur, a eu beaucoup de peine à préserver les bureaux et l'imprimerie du *Times* voisins de l'immeuble embrasé. Les pompiers se sont rendus maîtres de l'incendie après une heure et quart d'efforts et ils ont assuré le service de départ du *Times* au milieu de grands dangers.

UNE TUERIE A BERGAME

Un meunier fusille sept personnes, puis se réfugie dans la montagne

Avant-hier, à Camerata-Cornello, près de Bergame, un meunier nommé Simon Pianetti est sorti de son domicile, armé d'une carabine à répétition, s'est rendu dans le pays voisin, à San-Giovanni-Bianco, et s'est mis à fusiller toutes les personnes qu'il rencontrait.

Il tua d'abord le médecin de la municipalité, le docteur Morandi, puis le curé de la paroisse, l'abbé Paleni, qui était dans sa maison auprès de sa mère infirme. Celle-ci, frappée par cette scène tragique, est à l'agonie. Pianetti alla ensuite chez le secrétaire de la commune, Abramo Giucidi, et le tua ainsi que sa fille Valérie.

Rencontrant sur la route un employé de la commune, un cordonnier et le frère de celui-ci, qui travaillait à la campagne, il les tua également.

Pianetti s'est enfui dans la montagne, où de nombreux carabiniers le recherchent.

On dit qu'il aurait agi pour satisfaire d'anciennes rancunes.

HAUT LES MAINS !

...Et deux gendarmes belges tuent un Français

Charleroi, 15 juillet. — Un drame s'est déroulé hier soir à Momignies, localité voisine de la frontière française. Deux gendarmes, ayant aperçu un citoyen français expulsé du royaume et qui était revenu en Belgique ont voulu l'appréhender. Cet individu faisant mine de fouiller dans ses poches, les gendarmes lui ont crié : « Haut les mains ! » Comme il n'obéissait pas, les gendarmes l'ont tué d'un coup de revolver.

Le feu chez Isadora Duncan

Un commencement d'incendie s'est déclaré hier soir en l'école de danse installée par Mme Isadora Duncan dans le pavillon de Bellevue, naguère occupé par le Bellevue Palace.

La salle Pompadour a été partiellement détruite. Les pompiers de Grenelle, appelés, n'ont pas eu à intervenir. Et les dégâts sont purement matériels.

STUPIDE PLAISANTERIE

Le fils du roi Behanzin mystifié

Un ancien sous-officier de l'armée coloniale — le fils du roi Behanzin, tout simplement — avait été réduit à accepter l'emploi de « chasseur » dans un cinéma montmartrois. Il remplissait ces modestes fonctions lorsque dimanche, il reçut un télégramme l'informant que sa conduite et ses nombreuses décorations lui valaient l'honneur d'être nommé sous-lieutenant de réserve à l'occasion de la fête du 14 juillet. Très heureux de cette nouvelle, le fils de Behanzin courut faire l'emplette d'un uniforme d'officier.

Stupide plaisanterie ! Le fils de l'ancien roi était arrêté quelques instants après sous l'inculpation de port illégal de costume militaire.

Le pauvre fils de roi n'a été relâché que dans l'après-midi.

On guillotinera demain...

Le recours en grâce du nommé Doucet, condamné à mort le 19 juin dernier par la cour d'assises d'Indre-et-Loire, pour meurtre avec préméditation et guet-apens, accompagné de vol qualifié, a été rejeté.

En conséquence, l'exécution capitale aura lieu demain vendredi à Tours.

Mystérieuse Disparition

On annonce la disparition de M. Emile Coffrant, 28 ans, 159, boulevard de la Villette, employé chez Chouanard, 190, quai Jemmapes. Chargé de déposer une somme de 18.500 francs dans une banque de la rue Poissonnière, Coffrant a disparu depuis samedi sans donner aucune nouvelle.

Arrestation d'un Banquier

En vertu d'un mandat de M. Bourgueil, juge d'instruction, M. Benezech, commissaire aux délégations judiciaires, a arrêté cet après-midi, 149, rue Montmartre, le banquier Puylaieux, directeur de l'Omnium industriel, commercial et mobilier, qui est inculpé d'abus de confiance. Les détournements s'élèvent à 50,000 francs.

VIENT DE PARAITRE

Compte rendu DU Congrès d'Amiens

Le Parti socialiste vient d'éditer le compte rendu sténographique du onzième Congrès national, tenu à Amiens les 25, 26, 27 et 28 janvier 1914.

Tous les militants doivent posséder ce fort volume, dans lequel ils trouveront notamment tous les débats relatifs à la tactique électorale du Parti et les résolutions votées.

Le prix du volume est de trois francs. L'ouvrage est en vente à la Librairie du Parti socialiste, à l'Humanité, 142, rue Montmartre.

Comment les « HOMMES D'ORDRE » ADMINISTRENT PARIS

Il manquera à la Ville 8 millions pour boucler l'année 1914 !

20,000,000 D'IMPOTS NOUVEAUX EN 1915

J'ai dit ici, en décembre dernier, ce que pensaient les socialistes des artifices financiers de M. Dausset. J'ai annoncé la faillite de la formule nationaliste de 1900 : « Ni emprunt, ni impôts nouveaux » et souligné que la politique d'expédients pratiquée depuis 14 ans par la majorité réactionnaire de l'Hôtel de Ville avait amené les finances municipales à un point tel que le budget de 1915 ne pourrait se solder sans nouvelles impositions.

Depuis 1900 on a vécu sur le milliard et demi d'emprunts souscrit par la Ville de Paris, on a aliéné morceau par morceau le domaine municipal ; il n'y a plus rien à liquider au grand bazar ; la caisse est à sec !

Le contribuable n'a plus qu'à payer.

Déjà pour masquer, l'année dernière, le déficit inexorable que ces messieurs ne tenaient pas à étaler avant les élections, les « hommes d'ordre » avaient bouclé leur budget, en majorant de 2 millions les prévisions de recettes d'octroi, en augmentant arbitrairement de 2 millions 1/2 le revenu du gaz et en prévoyant une recette de 1.700.000 fr. pour de taxes inénarrables sur la publicité et les « poids lourds » qui, à première vue devaient en toute certitude être écartées sinon par le gouvernement, du moins par les Chambres.

Aujourd'hui, on commence à se rendre compte des résultats de ce bel équilibre budgétaire. Du 1er janvier au 30 juin : 1.300,00 fr. de déficit sur l'octroi ; sur le gaz, une grosse insuffisance qu'on n'ose pas chiffrer, mais qui dépasse le million !

Soit sur ces deux points, en 6 mois, 2 millions 1/2 de déficit au bas mot ! 5 millions pour l'année !

Bien entendu, le ministre de l'intérieur n'a même pas daigné soumettre aux Chambres les fameuses taxes, d'où nouvelle insuffisance de 1.700.000 fr.

Au total, près de 7 millions de déficit en 1914 !

Ceci n'est rien, diront les optimistes, nous sommes en période de crise, l'année 1913 a été, au contraire, une année de prospérité, et sur 400 millions de recettes, la Ville de Paris a dû réaliser suffisamment de plus-value pour combler le trou creusé en 1914 !

Mais, il y a un mais, c'est que les plus-values de 1913 avaient été largement escomptées, et que suivant la sage tradition de nos financiers municipaux, M. Dausset avait mangé son blé en herbe !

Et M. Delanney, qui n'a rien du doigté de son prédécesseur, et a la déplorable habitude d'appeler les choses par leur nom, imprime avec une logique d'autant plus impitoyable qu'elle s'appuie sur des chiffres indiscutables, que 1913, au lieu de passer quelques économies, lèguera à 1914 un compte déficitaire de 1.384.000 francs !

Un élève d'école primaire déduira de ces données qu'il manquera à la Ville de Paris, en 1914, 8 millions au moins !

Et inutile de dire que si on ajoutait à cela les travaux urgents qui ont été ajournés, les sacrifices qu'on a imposés aux travailleurs municipaux, les économies monstrueuses réalisées par les propositions de M. Alpy, sur le budget des familles nombreuses, on arriverait à un déficit réel des plus inquiétants.

M. le préfet, fort aimablement, met le Conseil en face de cette situation, et avec une louable discrétion, il suggère que l'année 1914 pourrait bien ne pas se passer sans que les contribuables assistent à l'été de la Saint-Martin, à l'éclosion inattendue pour eux des feuilles de rôles supplémentaires !

Cette imposition exceptionnelle, dans les termes des lois de 1837 et 1867, « serait, déclare-t-il, en tout cas prématurée, et il convient d'attendre l'établissement du projet de budget supplémentaire pour arrêter à cet égard une décision définitive ».

Ce sera tout plein gentil de sa part, d'attendre un peu ; mais les contribuables auraient certes préféré passer l'été sans sentir suspendue sur eux cette épée de Damoclès.

D'ailleurs, ajoute M. Delanney, — qui, décidément, appartient à la catégorie des ironistes à froid — ne nous alarmons pas sur le sort de 1914 ; en 1915, nous ne nous en tirerons pas sans 20 millions d'impositions nouvelles !

J'avais moi-même, en décembre, donné dans l'*Humanité* le chiffre de 15 millions comme étant celui du déficit probable ! Mes prévisions ont été largement réalisées, et M. Dausset, malgré toute son ingéniosité, est obligé lui-même de reconnaître la gravité de la situation !

A quelque chose malheur est bon ; ces messieurs, craignant la colère des petits boutiquiers qu'ils bernent depuis quinze ans, veulent échapper au scrutin de quartier ; ils ne voient qu'une seule branche de salut : la réforme électorale à Paris. Ils ont mis le temps pour y venir.

Mais, quel que soit le mode de scrutin, ils n'échapperont pas à la responsabilité du gâchis qu'ils ont créé.

H. Sellier.

RENVOYÉ DEVANT le TRIBUNAL CORRECTIONNEL

M. Corne, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le tribunal, sous l'inculpation d'escroqueries, Louis Auclaire, 24 ans, commis architecte. Il fabriquait des dessins, les signait Forain et Villette, puis les revendait à des marchands comme authentiques.

En Banlieue

Pantin, 15 juillet. — Au mois de mai dernier, Mme Lauchon Olivia, âgée de 71 ans, tombait accidentellement dans la cage de l'escalier de l'immeuble qu'elle habitait, à Pantin, 4, rue Neuve-Berthier, et faisait une chute si malheureuse que, rebondissant de palier en palier, elle resta accrochée par sa chevelure au candélabre du premier étage. Littéralement scalpée, elle fut conduite à l'hôpital Saint-Louis où elle décédait hier soir, à neuf heures, après deux mois d'une atroce agonie.

Saint-Ouen, 15 juillet. — Mme Colon, journalière, demeurant 5, rue de Clichy, est tombée accidentellement, hier matin, à cinq heures et demie, de la fenêtre de son logement, situé au deuxième étage. La malheureuse s'est tuée sur le coup.

Dans les Départements

Privas, 15 juillet. — Une voiture attelée d'un cheval et contenant neuf personnes, descendait la côte de Mayres, lorsque, le frein ne fonctionnant pas, le véhicule versa dans un ravin profond de quinze mètres. Trois personnes furent tuées sur le coup : Mmes veuves Comte et Guilhew et leur bonne, demeurant à Aubenas.

Dunkerque, 15 juillet. — Une famille de Béthune était allée, dans des automobiles, faire une promenade dans la forêt de Clairmarais, près de Saint-Omer. Vers trois heures, les deux voitures se dirigeaient vers Cassel ; l'une d'elles, dans laquelle se trouvaient plusieurs jeunes gens, entra en collision avec une autre auto qui arrivait en sens inverse. Le choc fut terrible. Une jeune fille fut tuée et cinq personnes grièvement blessées.

TRIBUNAUX

Les douceurs américaines

La première chambre a rendu, hier soir, son jugement dans l'affaire de douanes américaines, dont nous avons entretenu nos lecteurs. Conformément aux conclusions du substitut, elle a déclaré que M. Munroë ne devait pas fournir à la douane américaine des renseignements sur les chèques expédiés sur et par sa succursale de Paris par Mlle Dolan, couturière.

Attendu qu'une maison de banque, sans être astreinte au secret professionnel dans le sens strictement légal du mot et sous les sanctions édictées par l'article 378 du code pénal, n'en est pas moins tenue à une absolue discrétion vis-à-vis de sa clientèle, que qu'elle est envers elle par les conventions formelles quoique tacites qui s'instituent entre cette clientèle et dès le moment où s'engagent des rapports d'affaires ;

Que cette règle est impérative, que notamment il ne saurait y être aucunement dérogé pour faciliter les investigations fiscales étrangères, surtout quand de telles investigations et le but auquel elles tendent sont en opposition manifeste avec des intérêts privés ou généraux français et sont de nature à porter atteinte au commerce national par l'insécurité et les périls dont elles entoureraient les transactions à l'étranger ;

Attendu que la banque Munroë ne pouvait donc sans commettre un quasi délit grave susceptible de l'exposer à des réparations importantes passer outre à la défense qui lui avait été signifiée par Mlle Dolan et qui, basée sur le droit incontestable de l'opposante à protester contre toute communication à des tiers ne saurait à aucun point de vue et pour aucun des motifs invoqués par le demandeur être rapportée.

M. Munroë est donc débouté.

La ceinture de chasteté

M. Vitalis est un jeune employé de 28 ans, il possède une petite femme — pas très jolie — et dont il est cependant très jaloux. A l'exemple des anciens chevaliers, il l'obligea à porter une ceinture de chasteté et fortement cadenassée. La malheureuse est, en outre, séquestrée. Des voisins s'émurent et plainte fut portée contre le mari tortionnaire. Mme Vitalis pardonna cependant et, hier, en correctionnelle, M. Vitalis a été condamné à quinze jours de prison avec sursis.

L'avenir politique de M. Antide Boyer

M. Antide Boyer, ancien député et sénateur, sortait dernièrement de la Taverne Royale. Dans la rue passait un autobus et un taxi. On ne sait comment il s'y prit, mais il fut renversé par le taxi.

Notre ami Thivrier le soigna et lui délivra un certificat qui constate que l'accident a occasionné des troubles de la parole et des troubles cérébraux.

M. Antide Boyer a écrit lui-même au tribunal devant lequel comparaissait, hier, le chauffeur auteur de l'accident, « que les conséquences de cet accident étaient déplorables et que son avenir politique était perdu ».

Hélas ! le tribunal a estimé que l'accident était dû à l'imprudence de M. Boyer et il l'a débouté de toute demande de dommages-intérêts. — J. U.

Accidents de Tramways

PLUSIEURS BLESSÉS

Lyon, 15 juillet. — On signale qu'une collision de tramways s'est produite aux environs de Décines. Les deux convois étaient bondés de voyageurs ; une dizaine de personnes ont été blessées. Un seul, M. Désiré Chaix, domestique, âgé de 58 ans, a été conduit à l'Hôtel-Dieu. Il a une double fracture du bras et de l'épaule gauche.

Grenoble, 15 juillet. — Un déraillement de tramways s'est produit à dix heures et demie du soir, sur la ligne du Bourg-d'Oisans, à Grenoble.

Trois voyageurs ont été blessés dont un grièvement.

L'Œuvre humanitaire des Annexes de l'Institut Doyen

Désireux de faire profiter la population parisienne de sa nouvelle méthode de traitement de la tuberculose, le docteur Doyen a créé, sous le nom d'Annexes de l'Institut Doyen, des consultations spéciales où les chefs de clinique traitent, sous sa direction scientifique, toutes les maladies infectieuses et particulièrement la tuberculose.

Des milliers de malades ont déjà été guéris dans ces annexes, où ils peuvent être soignés sans interrompre leurs occupations. Le traitement se fait, en général, par la voie buccale, et les injections hypodermiques ne sont nécessaires que dans un certain nombre de cas. Des conditions particulières ont été accordées, sur leur demande, à plusieurs syndicats ouvriers, notamment aux quinze mille adhérents de la Fédération générale du spectacle.

Consulter les chefs de clinique des Annexes de l'Institut Doyen :

3, rue Paul-Dubois (3e arr.).
3, rue Antoine-Vollon (12e arr.).
44, rue Vercingétorix (14e arr.).
14, rue du Commandant-Marchand (16e arr.).
126, rue Legendre (17e arr.).
89, rue Doudeauville (18e arr.).

Pluie et Beau Temps

RÉGION PARISIENNE
(Tour Saint-Jacques)

Thermomètre		Baromètre	
Minimum	15°6	A 10 h.	76
Maximum	23°1	A 12 h.	761
Moyenne	19°3	A 16 h.	762
Normale	19°6	A 21 h.	764

Observations générales :

Couvert, orageux, le matin à 4 h., et plusieurs averses dans le courant de l'après-midi.

Probabilités pour aujourd'hui :

Averses orageuses. Temps moins chaud.

EN FRANCE
(Bureau Météorologique Central)

Température relevée à 14 heures :

Nancy	..	Brest	15°0
Charleville	19°3	Nantes	21°0
Cherbourg	18°7	Nice	25°5

Pression barométrique :

Dans le Nord à Charleville 761
Dans l'Est à Nancy ....
Dans le Midi à Nice 762

Observations générales :

La pression atmosphérique s'est relevée depuis ce matin sur les Iles Britanniques ainsi que sur nos régions de l'ouest et du sud-ouest. On note, à 14 h., 761 mill. à Paris, 762 à Valencia (Irlande), 764 à Brest, 767 à Biarritz. Le vent souffle des régions O. ; il est modéré sur nos côtes de la Manche et de l'Océan, assez fort à la pointe de Bretagne, et de directions variables en Provence. On signale de la pluie depuis ce matin à Brest, Paris, Charleville ; le temps était généralement nuageux ou couvert à 14 h. sur nos régions, où le thermomètre marquait : 15° à Paris, 18° à Brest et Biarritz, 21° à Mantes, 26° à Toulon.

Prévisions pour aujourd'hui :

Manche, Océan : Vent des régions O., modéré ou assez fort ; Méditerranée : Vent variable, faible ou modéré.

En France : Temps nuageux et moyennement chaud, quelques averses.

Région parisienne : Temps nuageux, éclaircies, quelques averses, température voisine de la normale.

Mme Vve Chassagne et ses enfants remercient le Groupe socialiste et la 10e Section, les coopérateurs de l'Egalitaire et du Magasin de Gros ainsi que tous ses nombreux amis et camarades qui ont démontré l'estime qu'ils avaient envers leur regretté époux et père.

• Encre Miette •

NOUVELLES INTERNATIONALES ❀ DERNIÈRE HEURE

Un Accord interviendrait sur la question irlandaise

Londres, 15 juillet. — (*Par téléphone, de notre correspondant particulier*). — La situation irlandaise vient de subir un brusque changement qui, on l'espère, l'orientera vers un accord et évitera, par conséquent, tous les dangers d'une guerre civile. Sir Edward Carson, rappelé par M. Bonar Law, est revenu précipitamment à Londres et l'on raconte, avec certaines preuves à l'appui, que son retour est dû à l'intention qu'auraient sir Bonar Law et sir Edward Carson de conférer avec le premier ministre sur une entente définitive au sujet de l'Ulster.

Sir Edward Carson a déclaré, dans un de ses derniers discours, avant de quitter Craigavon, que les ulstériens devaient combattre jusqu'au bout, mais avoir toujours avec eux le jugement de l'histoire.

On croit que sir Edward Carson a voulu laisser entendre par ces paroles qu'il était plus que jamais disposé à une conciliation.

M. Asquith a, d'autre part, promis de dire vendredi quelles seraient les intentions du gouvernement.

Lundi prochain viendra la seconde lecture du projet de loi d'amendement. On considère que la remise à vendredi de l'annonce des intentions du gouvernement est due à ce fait que M. Asquith, avant de prendre la parole devant les Communes, préfère entendre sir Edward Carson.

Le Match Carpentier-Gunboat

Londres, 15 juillet. (*Par téléphone, de notre correspondant particulier.*) — La présence de Carpentier et sa confiance en l'issue de l'importante rencontre qui va avoir lieu incessamment causent ici une vive sensation. A la première page de tous les journaux apparaît la photographie du champion d'Europe. Les quotidiens sont remplis de détails plus intéressants et surtout plus imaginaires les uns que les autres sur la façon dont l'adversaire de Smith passe ses journées. Les *Daily News* de ce soir publiaient fort gravement le menu de ses repas et Freddy Welsh, le récent champion du monde poids légers, engagé spécialement par ce journal pour faire le compte rendu du combat, voyait pour Carpentier un heureux augure dans le fait que le numéro de la chambre occupée par Carpentier à l'hôtel Metropole est exactement celui de la chambre que lui, Freddy Welsh, occupait à Waldorf Hotel, la veille de sa victorieuse rencontre avec Willie Richtie pour le championnat du monde.

La location à l'Olympia et dans les différents bureaux de Londres connaît un succès sans précédent. Des pairs, des duchesses, des lords et beaucoup de personnages d'importance se préparent à assister demain à la grande rencontre. Tout le camp de Carpentier continue à afficher une confiance extraordinaire et Descamps me soutenait encore à midi que Carpentier ne pourrait être mis à terre que par « un coup de chance ».

Carpentier a eu, il va sans dire, un nombre de visites imposant. Mais il en est deux qui ont eu le don de l'amuser plus particulièrement. Alors que nous prenions le café ensemble, un homme est arrivé qui a insisté pendant de longues minutes pour avoir l'autorisation de prendre les empreintes de Carpentier. Après avoir enduit de noir de fumée quatre feuilles de papier, il réussit à faire apposer les mains de Georges Carpentier sur cette surface peu engageante. Au moyen d'un procédé ingénieux et rapide, il fixa les sinuosités qu'il avait ainsi imprimées et il déclara gravement après avoir inspecté son joli travail, que Carpentier aurait onze enfants, ce dont le champion d'Europe se montra médiocrement enthousiasmé !

J'ai vu — et là encore le représentant de l'*Humanité* a été le seul journaliste admis à cette séance — défiler le film montrant l'entraînement de Carpentier à Maltourne et son arrivée, hier, à Londres. Carpentier montre sur ce film une virtuosité et une précision réellement extraordinaires. Et ses partisans se sont sentis reconfortés lorsqu'ils l'ont vu défiler sous leurs yeux.

Les contribuables allemands sont menacés de nouvelles taxes

Berlin, 15 juillet. (*Par téléphone, de notre correspondant particulier.*) — On prévoit pour l'hiver prochain de nouvelles contributions. La *Deutsche Tageszeitung* apprend qu'à part les contributions, il est aussi question de plusieurs nouveaux monopoles. L'administration s'en occuperait déjà et serait en train d'élaborer un projet pour un monopole des pétroles et des cigarettes.

Le *Vorwærts* ajoute à ce propos : « Dans tous les cas les contribuables doivent se préparer à ouvrir leur porte-monnaie ».

LE MOUVEMENT ANTI-SERBE EN AUTRICHE

Belgrade, 15 juillet. — On mande de Vienne que le mouvement qui a pris naissance, il y a quelques jours, à l'Université de Vienne, en vue d'obtenir l'exclusion des étudiants serbes, prend de jour en jour plus d'extension.

La pétition demandant aux autorités autrichienne de prononcer cette exclusion a déjà été signée par plusieurs professeurs. — (*Agence des Balkans*).

Incident de frontière austro-serbe

Belgrade, 15 juillet. — Un incident de frontière s'est produit avant-hier, sur le bord de la Drina, près du village de Crvitza, non loin de Banjinabchta, entre Serbes et soldats autrichiens.

Sept soldats autrichiens ouvrirent le feu, sans provocation, sur quelques paysans serbes, qui labouraient leurs champs et qui ne durent leur salut qu'à une fuite précipitée.

Une enquête a été ouverte sur cet incident par les autorités locales.

Les prétendues manifestations antiautrichiennes de Belgrade

Belgrade, 15 juillet. — On dément de la façon la plus catégorique, dans les cercles autorisés, les informations publiées à l'étranger et relatives à de prétendues manifestations antiautrichiennes qui auraient eu lieu à Belgrade.

Ces nouvelles tendancieuses sont aussi dénuées de vérité que celles qui prétendent que les sujets austro-hongrois habitant la Serbie auraient été l'objet de vexations.

Ces bruits malveillants ne reposent absolument sur aucune espèce de fondement. — (*Agence des Balkans.*)

Graves incidents à la prison centrale de Saïgon

Marseille, 15 juillet. — Le courrier d'Haïphong, arrivé par le paquebot *Polynésien*, courrier de l'Extrême Orient, publie la dépêche suivante :

Saïgon, 15 juin. — De graves incidents se sont produits le 14 à la prison centrale. Le gardien indigène Baug a été assommé par des détenus à coups de marteau. L'arrivée du gardien François Lerouge, qui braqua son revolver sur les détenus et en blessa un, a ramené le calme. Les détenus, au nombre de 157, avaient projeté un coup de main audacieux pour recouvrer leur liberté.

On assure que le personnel des services pénitentiaires est numériquement insuffisant.

La Famille de Huerta part pour Vera-Cruz

Mexico-City, 15 juillet. — La famille du président Huerta, plusieurs amis intimes et la famille du général Blanquet, ministre de la guerre, sont partis pour Vera-Cruz hier soir, à dix heures.

Ils se sont rendus dans une gare située à 5 milles de la capitale, et ont pris dans un train spécial composé de trois sleeping-cars et d'un fourgon à bagages.

Le train spécial était précédé de deux trains militaires transportant 800 hommes et suivi d'un autre train militaire occupé par 500 soldats.

On croit que le président Huerta, M. Blanquet et plusieurs hauts fonctionnaires partiront demain.

La démission officielle de Huerta

Mexico, 15 juillet. — On annonce officiellement que le général Huerta remettra sa démission au Congrès cet après-midi, à quatre heures, et que M. Carbajal le remplacera.

Deux moines exécutés

Washington, 15 juillet. — Le frère Clément, des écoles chrétiennes de Zacatecas a télégraphié au président Wilson que le directeur et le frère inspecteur de l'école ont été exécutés. Onze autres frères, tous Français, ont été emprisonnés.

Le frère Clément demande au président Wilson de prendre des mesures pour la libération des frères prisonniers, et pour prévenir le renouvellement de semblables faits dans les villes où l'ordre des frères des écoles chrétiennes possède des écoles, notamment à Saltillo.

Le même télégramme a été adressé au gouvernement français. — (*Havas.*)

LA CHAMBRE DES LORDS ET LE VOTE MULTIPLE

Londres, 15 juillet. — La Chambre des Lords a repoussé par 119 voix contre 49 le bill qui met fin aux privilèges de certains électeurs de voter plusieurs fois au cours d'une même élection.

Ce bill était déposé pour la seconde fois par la Chambre des Lords en conformité du « parliament act ».

« L'heure décisive POUR l'Empire allemand »

UNE DÉPÊCHE DU KRONPRINZ

Berlin, 15 juillet. — (*Par téléphone, de notre correspondant particulier.*) — Le kronprinz a adressé à l'ancien premier lieutenant Frobenius, qui a publié un livre intitulé *L'Heure décisive pour l'empire allemand*, le télégramme que voici :

J'ai lu votre livre avec le plus grand intérêt, et je souhaite qu'il soit lu partout, dans le peuple allemand.

M. Frobenius déclare, dans son livre que l'heure des destinées de l'empire allemand et de ses alliés, sonnera dans l'année 1915. D'après lui, les préparatifs de la Grèce et de la Russie ont dès maintenant une ressemblance avec les situations qui précèdent la guerre.

Le *Berliner Tageblatt*, remarque, à ce propos, que cette déclaration est très étonnante, à un moment où l'on apprend, au Sénat français, la vérité sur les armements de la France.

Une Affaire de violation de Droits paternels

DEVANT LA COUR D'APPEL DE LIÉGE

Elle met en présence M. Bunau-Varilla et M. Lecouturier

Bruxelles, 15 juillet. — (*Par téléphone, de notre correspondant particulier.*) — La Cour d'appel de Liége vient d'examiner une affaire d'une gravité exceptionnelle, qui montre avec quelle désinvolture, en Belgique, on viole les droits paternels, et comment, dans certains cas, on fait fi de la loi sur la protection de l'enfance.

Ce procès met en présence deux personnalités françaises, M. Bunau-Varilla, propriétaire du *Matin*, et M. Henri Lecouturier, administrateur judiciaire à Paris. Celui-ci s'est fait représenter par Me Journée. Voici les faits d'après les plaidoiries :

M. Lecouturier épousa, en premières noces, Mlle Leclerc. De cette union, naquit une petite fille, Mlle Christiane Lecouturier, aujourd'hui âgée de quatorze ans. Devenu veuf, il épousa, en secondes noces, une Liégeoise, Mme Jeanne Pirlot, veuve de M. le comte de la Valée Poussin. Cette union fut mal accueillie par la famille de feue Mme Lecouturier-Leclerc. Mme Leclerc avait eu cinq enfants, dont plusieurs furent légitimés par un mariage avec un Belge, M. Leclerc de Binche. D'autres ne furent pas reconnus. Ce fut le cas pour la fille aînée, Mlle Sonia Prudhomme, née Brunhof. Cette dernière épousa M Bunau-Varilla, lequel, agissant en qualité de subrogé tuteur de la petite fille, Christiane, intenta contre M. Lecouturier une action en déchéance de puissance paternelle, basée sur les allégations qui, dans la suite, furent reconnues sans fondement par la justice française. A ce moment, la jeune fille se trouvait à Namur, au pensionnat annexé à l'Ecole moyenne de l'Etat. M. Bunau-Varilla sollicita du parquet de Namur des mesures provisoires relatives à la garde de l'enfant. Le procureur du roi de Namur demanda au juge des référés d'ordonner l'enlèvement par la gendarmerie de Mlle Lecouturier, du pensionnat de l'Ecole moyenne de Namur, et son transfert à Bruxelles, au couvent de Berlaimont. Le 11 février, une ordonnance fut rendue dans ce sens, et, le lendemain, sans que le père fût prévenu en quoi que ce soit, la fillette fut emmenée par un gendarme en bourgeois au sus-dit couvent. Ce n'est que quinze jours plus tard que M. Lecouturier fut avisé officiellement, par le procureur de la République de Paris, de ce qui s'était passé. L'ordonnance de référé ne lui fut jamais officiellement communiquée.

Me Journée s'éleva contre la conduite de M. Bunau-Varilla qui, dit-il, cherche à obtenir la gestion de la fortune de Mlle Lecouturier. Le talentueux avocat mit en lumière la scandaleuse atteinte portée à la puissance paternelle. En effet, la jeune fille envoyée, à l'insu de son père, dans un couvent catholique, est protestante. L'ordonnance du juge des référés de Namur violait donc ouvertement l'article 47 de la loi sur la protection de l'enfance. Et Me Journée rappelle une anecdote qui donne une idée de la mentalité de M. Bunau-Varilla. Ce dernier, présenté à Paris à M. Paul Hymans, lui demanda :

Vous êtes membre du Parlement belge ? De quel groupe êtes-vous ? Du groupe Theis ou du groupe Empain ? (Ce sont deux groupes financiers). Et Me Journée d'ajouter : « Tout l'homme est là ».

La cour rendra son arrêt le mercredi 29 juillet.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande du journal et de 0 fr. 50 en timbres-poste pour frais de réimpression.

LES INCIDENTS DE FRONTIÈRE ROUMANO-BULGARE

Bucarest, 15 juillet. — Voici de nouveaux détails sur le nouvel incident qui s'est produit avant-hier :

Trois gardes-frontières bulgares avaient été invités à une noce roumaine. La nuit venant, les Roumains invitèrent leurs hôtes bulgares, qui n'avaient pas de permission, à se retirer. Les Bulgares rentrèrent alors chez eux, prirent leurs armes, puis s'embusquèrent pour attendre les Roumains au passage. Lorsque ceux-ci furent à portée, ils leur tirèrent dessus.

Le gouvernement roumain est décidé à garder, au sujet de cet incident, toute la mesure compatible avec sa dignité. Il demande, une fois de plus, à la population de garder tout son sang-froid. Je crois, cependant, savoir qu'il exigera une sévère punition pour les coupables et de fortes indemnités pour les familles des victimes. Il se pourrait même que des excuses officielles fussent demandées à la Bulgarie.

Bien que les travaux de la commission roumano-bulgare, chargée de procéder à l'enquête sur l'incident de frontière d'Ibrahim Mahle, soient aujourd'hui terminés, les procès-verbaux de la commission n'ont pas encore été remis au ministre des affaires étrangères.

Selon des renseignements de source officielle, les Bulgares contestent dans ces procès-verbaux que le soldat roumain tué par les gardes-frontières bulgares ait été mutilé après sa mort, ainsi que cela résulte nettement de l'expertise médico-légale pratiquée par le médecin légiste, en présence du procureur et du commissaire royal, et des photographies que j'ai pu examiner moi-même. Les Bulgares prétendent également que le soldat roumain aurait voulu s'emparer de l'arme du soldat bulgare, qui n'aurait tiré qu'en se défendant.

Au sujet des derniers incidents survenus à Kuyundjuk, le gouvernement roumain a fait aussitôt auprès du gouvernement bulgare les démarches nécessaires pour que de semblables faits ne se reproduisent plus. Le gouvernement bulgare s'est empressé de donner satisfaction aux protestations roumaines ainsi qu'il résulte de la dépêche suivante de Sofia, que communique l'agence roumaine :

Dès que le ministre de la guerre apprit le dernier incident survenu à la frontière roumano-bulgare, à Kuyundjuk, il a décidé les sanctions suivantes : On attirera l'attention du chef de la 4e division de Preslav sur les faits regrettables qui se sont produits dernièrement à la frontière roumano-bulgare et que tout le monde déplore sincèrement ici. Le colonel du 8e régiment, ainsi que les commandants des différents bataillons de ce régiment, seront réprimandés pour avoir confié le service de garde-frontière à des hommes qui n'y étaient pas suffisamment préparés. Les officiers commandant respectivement la compagnie et le peloton de gardes-frontières seront déplacés. Les soldats impliqués dans l'incident ont été mis aux arrêts et une instruction judiciaire établira leur responsabilité. — (*Agence des Balkans.*)

Le Bill des Finances A LA Chambre des Communes

Londres, 15 juillet. — La chambre des Communes continue la discussion du bill des finances.

L'opposition accuse M. Lloyd George d'avoir diminué le taux d'amortissement et accru la dette du pays.

M. Lloyd George, répondant à l'accusation, est violemment pris à partie par un conservateur qui lui crie : « Et les actions Marconi ? »

M. Lloyd George fait une riposte vigoureuse à cette injure personnelle et dit qu'il ne sortira pas des formes imposées par le gouvernement.

M. Lloyd George expose ensuite qu'en six années la dette nationale a été réduite de 1.750 millions de francs.

LA GRÈVE GÉNÉRALE DES CHEMINOTS EN ITALIE

L'« Avanti » publie une circulaire secrète des autorités militaires

Rome, 15 juillet. — L'*Avanti* publie aujourd'hui une circulaire secrète — dont il affirme l'authenticité — de l'autorité militaire de Milan, sur les dispositions à prendre en cas de grève générale des cheminots. — (*L'Information*).

RASPOUTINE NE SERAIT PAS MORT

Berlin, 15 juillet. — La *Gazette berlinoise de Midi* publie une dépêche de Saint-Pétersbourg disant que le bruit qui a couru de la mort de Raspoutine n'est pas confirmé. — (*Havas.*)

Vallona serait à la veille d'être prise par les Insurgés

Durazzo, 15 juillet. — Un parlementaire a été envoyé de nouveau aux insurgés pour leur proposer de négocier à leur choix ou avec la population de Durazzo, ou avec la commission de contrôle, ou avec le roi. Les insurgés ont répondu qu'avant de prendre de nouvelles décisions ils attendraient la chute de Valona. En tout cas, ils entendent ne négocier qu'à Tirana.

L'Herzegovina est arrivé à Durazzo ayant à bord 300 réfugiés, parmi lesquels le préfet de Koritza.

L'attitude des puissances

Vienne, 15 juillet. — On lit dans la *Wiener Allgemeine Zeitung* :

En vue de l'éventualité de la chute de Valona entre les mains des Epirotes on fait ressortir dans les milieux bien informés que les puissances ne s'immisceront pas, il est vrai, dans les affaires intérieures de l'Albanie, mais qu'elles ne souffriront pas non plus que le résultat des complications actuelles modifie la décision de la conférence de Londres touchant les frontières albanaises.

Officiers bulgares en Albanie

Belgrade, 15 juillet. — On mande d'Ochrida, qu'à la suite de la défaite par les Epirotes, des troupes albanaises à Kortcha, l'un des chefs albanais qui était revêtu d'un uniforme autrichien, se réfugia à Ochrida.

Interrogé par les autorités militaires serbes, cet officier dut reconnaître qu'il appartenait à l'armée régulière bulgare et qu'il avait été autorisé par ses chefs, à prendre du service dans l'armée albanaise. — (*Agence des Balkans.*)

Les Jeunes-Turcs en Albanie

Durazzo, 15 juillet. — D'après des renseignements de source sûre, un Comité albanais, sous la présidence d'Eyoub Chabri, membre influent du Comité Jeune-Turc, et composé surtout d'officiers albanais, vient d'être fondé à Constantinople.

Ce comité a la haute main sur le mouvement insurrectionnel albanais.

La Caisse de la flotte ottomane a avancé 100.000 livres turques aux insurgés albanais à titre d'emprunt provisoire.

Quelques-uns des membres du conseil d'administration de la Caisse de la flotte ont protesté contre pareille utilisation de ses fonds, mais, sur l'insistance du président Chabri, les sommes sus-indiquées ont été prélevées et expédiées en Albanie. — (*Agence des Balkans.*)

LA SITUATION EN ROMAGNE

Des paysans arrêtent un train

Rome, 15 juillet. — La *Stampa* publie une dépêche de Bologne disant que les cheminots d'une compagnie secondaire, la Compagnie Vénitienne, étant en grève depuis quelques jours, huit à dix mille ouvriers des champs, accourus des régions environnantes, ont occupé la voie ferrée à Budrio, pour empêcher le passage d'un train que la compagnie avait décidé de faire partir quand même.

DEUX AÉROPLANES ENTRENT EN COLLISION EN ALLEMAGNE

Berlin, 15 juillet. — Deux aéroplanes sont entrés en collision, aujourd'hui, à l'aérodrome de Gonies.

Le chef pilote Geigant a subi une commotion cérébrale.

Le lieutenant Luhe se plaint de fortes lésions internes. — (*L'Information*).

ATTERRISSAGE D'UN SPHÉRIQUE FRANÇAIS EN ALSACE

Berlin, 15 juillet. — Un sphérique français monté par trois passagers, a atterri hier, près de Metz. Les aéronautes, après avoir emballé leur ballon, se rendirent à Herlingen, d'où ils voulurent partir pour Nancy. Mais un gendarme les arrêta, croyant avoir affaire à des officiers français. Ils durent passer la nuit à Herlingen.

Une enquête des autorités civiles et militaires a établi que les voyageurs étaient de simples touristes et on leur a permis de repartir, après qu'ils eurent acquitté les droits de douane. — (*L'Information*).

ELECTIONS CANTONALES PROCHAINES

Sont convoqués pour le 2 août 1914, à l'effet d'élire un conseiller général :

Les électeurs des cantons de Troarn (Calvados) et de Saint-Dier (Puy-de-Dôme) et à l'effet d'élire un conseiller d'arrondissement : Les électeurs du canton de Villeneuve-l'Archevêque (Yonne).

A TRAVERS LA PRESSE

Les révélations du sénateur Humbert

L'Homme Libre (M. G. Clemenceau) :

Nous n'avons mis, et nous ne voulons mettre aucune personnalité en cause. Ce serait pourtant le devoir de la commission si le doctrine de la responsabilité ministérielle était autre chose qu'un attrape-moineaux. Il ne lui sera proposé rien de pareil. Nous demandons simplement que chacun des points du rapport Humbert soit complètement élucidé, afin que la vérité connue parlement et gouvernement puissent s'accorder sur une orientation, sur des réalisations nouvelles. Il faut en finir avec la scandaleuse inertie de ces services de la guerre si fort vantés par M. Messimy, dont l'un des hauts faits est d'y avoir introduit le général de Castelnau.

M. le ministre de la guerre a trois mois pour donner un grand coup de barre. Ce que nous avons vu de lui dans ces deux séances du Sénat — surtout lorsqu'il nous a vanté le précieux avantage de l'infériorité des armes — n'est pas encourageant. Mais je le crois de la bonne volonté, et s'il trouve autour de lui quelqu'un pour lui fournir le jugement, je lui prodiguerai avec joie tous mes applaudissements. Le gouvernement nous vigue. Travaillons.

L'Action (M. Henry Bérenger) :

Lorsque, l'an dernier, j'étudiais sur place la trouée du Luxembourg et les lacunes de nos défenses du Nord-Est, j'ai pu constater avec quelle jalouse incurie les bureaux de la rue Saint-Dominique s'employaient à empêcher toute initiative de se produire et tout examen même bienveillant de se faire jour.

Les deux grands maux dont souffre notre administration militaire sont l'absence d'un chef et le foisonnement des sous-chefs. C'est l'empire d'Alexandre, sans même qu'il y ait eu d'Alexandre depuis un siècle qu'a disparu Napoléon.

La France (Editorial) :

Les révélations de M. Humbert au Sénat ont produit une émotion bien compréhensible. Affirmer devant un pays qui vient de s'imposer la lourde charge de la loi de trois ans que, s'il fallait entrer en campagne demain, nos soldats n'auraient pas de souliers de rechange, qu'ils partiraient sous la protection de canons qui, loin d'être à la hauteur du progrès moderne, sont visiblement inférieurs aux canons allemands, et que le service télégraphique lui-même n'est pas en mesure d'assurer le fonctionnement normal des communications indispensables, n'est-ce pas, en quelque sorte, proclamer l'irrémédiable impuissance de notre administration et le néant des sacrifices consentis avec une si généreuse spontanéité ?

La France de Bordeaux et du Sud-Ouest (Editorial) :

Nous aurons, non pas une, mais deux enquêtes sur le matériel militaire. Après le Sénat, la Chambre s'est émue. Il y aura rapport de la commission sénatoriale de l'armée et rapport de la commission du budget du Palais-Bourbon.

Ainsi le pays pourra avoir entière satisfaction. De la collaboration des deux assemblées avec le gouvernement, il doit résulter une clarté absolue sur l'état au vrai de notre outillage de guerre. Et, au surplus, toute dissimulation serait criminelle.

Nous avons exprimé hier l'émotion qui s'était emparée du pays tout entier. Les révélations de M. Ch. Humbert, la vigoureuse intervention de M. Clemenceau, les aveux loyaux du ministre de la guerre étaient bien faits pour provoquer partout la ferme volonté de réagir contre des abus constatés. A la rentrée, nous saurons quelles ont été les fraudes commises, quelles ont été les responsabilités engagées et nous saurons aussi dans quel sens devra s'orienter l'action réformatrice.

Le général André et les crédits militaires

L'Aurore (M. Maxime Vuillaume) :

De l'examen de ces chiffres, il ressort que, pendant les quatre années de ministère du général André, la somme votée annuellement par le Parlement pour notre armement est en moyenne de 33 millions 800.000 francs, tandis que cette même moyenne, pour les cinq années qui encadrent la période du ministère André, ne s'élève qu'à 25.800.000 francs. Les efforts du général André, non seulement ne sont pas inférieurs, mais ils sont bien supérieurs à ceux des ministres de la guerre qui ont précédé ou suivi.

La Réforme fiscale.

La Lanterne (Editorial) :

La Chambre a compris qu'on voulait enlever à la réforme sa valeur pratique : elle a tenu bon, malgré l'été qui l'appelle aux champs, malgré le huitième douzième provisoire qui la menaçait : son irréductible volonté a eu raison des résistances sournoises du dernier carré de la conservation sociale.

Les réactionnaires ne voulaient être saisis qu'morts, ni vifs. Nous verrons bientôt s'ils échapperont à la justice fiscale, contre laquelle ils sont résolument en révolte.

Poincaré le moins aimé

L'Eclair (M. Ernest Judet) :

En même temps que M. Poincaré reçoit des Chambres un avertissement significatif de désaffection ou d'indifférence hostile, il pouvait, le 14 juillet, constater une diminution de popularité que tout le monde a remarquée. Entre les deux revues de 1913 et de 1914, il semble qu'un vent desséchant a passé sur l'âme parisienne : aux acclamations passées succèdent le silence et l'inattention, sur le passage de l'homme que la foule enthousiaste saluait après sa nomination comme un espoir, une garantie et une force nouvelle. Il y a, dans la déception de la capitale, une indication sérieuse dont l'intéressé tirera profit. Tous nous serions désireux qu'elle servît à l'éclairer sur ses devoirs futurs. Car nous ne nous mêlons pas au chœur qui réclame parfois la démission ou la déclare inévitable.

FEUILLETON DU 16 JUILLET 1914 — 7

Fleurette

ROMAN INÉDIT

PAR

Émile POUGET

RESUME DES PRECEDENTS FEUILLETONS

A Montmartre, rue des Poirier, deux jours après l'entrée de l'armée de Versailles dans Paris, un jeune apprenti vient annoncer à Mme Manuel que son mari a été fait prisonnier par les soldats de l'ordre. Affolée, elle se précipite au dehors, laissant sa fillette malade à la garde de Mlle Azémia.

Mme Manuel arrive boulevard Ornano pour entrevoir, dans un remous de foule, l'espace d'une seconde, un groupe de fédérés alignés le long d'une palissade. Elle entend le commandement de mort... le crépitement de la fusillade... et elle s'affaisse, anéantie.

Restée seule, Mlle Azémia songe à Louis Charley, et en évoquant les dangers qu'il court, elle découvre soudain que l'irrésistible penchant qui l'a attirée vers lui est de l'amour... Sur ce, Louis Charley paraît, accoutré de vêtements de plombier, et Mlle Azémia hésite à lui dire quel motif a attiré au dehors Mme Manuel.

CHAPITRE II

IDYLLE DANS LA TOURMENTE

— SUITE —

Expliquer où Françoise était allée, n'était-ce pas, en révélant exactement les faits, alarmer Louis ?... Et l'alarmer à tort... car, certainement, il y avait méprise.

Cette conviction que Philippe Manuel ne pouvait pas avoir été fait prisonnier boulevard Ornano, ainsi que l'avait raconté Petit-Pierre..., cette conviction, qui s'ancrait de plus en plus dans le cerveau d'Anaïs, l'incita à éluder la question de Louis.

Elle se borna donc à répondre :

— Françoise ne tardera pas à me relever de ma garde... car j'ai assumé la garde de Lilie...

— Ma sœur est sans doute chez vous, mademoiselle ?... demanda encore Louis, maintenant penché au-dessus de l'enfant endormie.

Puis, sans attendre la réponse, il questionna encore :

— Philippe n'est pas rentré, n'est-ce pas?

Et de suite, il conclueit, comme pour soi :

— Pardieu ! Il n'a pas dû cesser de se battre depuis ce matin... à moins ?... à moins qu'il n'ait été mis hors de combat...

Ces questions, ces propos, bouleversaient Anaïs, l'angoissaient au possible.

Heureusement, comme le jeune homme lui tournait le dos, il ne s'aperçut pas de son émoi... et Mlle Azémia, laissant dévier la conversation priait :

— J'ai hâte, mon ami, de savoir ce qui vous est advenu. De grâce, renseignez-moi.

Revenant vers elle, simplement, Louis expliquait :

— Je vous ai dit, mademoiselle, que j'avais faussé compagnie à mes camarades.

« Voici comment : ce matin, nous étions à nous morfondre, derrière notre barricade de la rue des Carrières. Les Versaillais tardaient trop, à notre gre...

« De plus, nous entendions des fracas de bataille du côté de la place Clichy, où ça devait chauffer dur. Naturellement, nous aurions tous voulu savoir ce qui s'y passait... surtout, comment ça tournait...

« Bref, après quelques tergiversations, on décida que l'un de nous irait à la découverte... Je fus désigné et je partis...

« J'avais à peine parcouru une centaine de mètres que je perçus un ronflement caractéristique... D'instinct, je me jetai à terre... seulement, pas assez vite !... L'obus venait d'exploser à quelques pas de moi et un de ses éclats vint me caresser le crâne...

« Ce contact, un peu brutal, me culbuta... plus vite que je n'aurais voulu... et je perdis connaissance.

— Blessé ! soupira Mlle Azémia.

— Oh ! presque rien, mademoiselle... assommé, plutôt que blessé...

« Heureusement, j'étais tombé au bon endroit : juste devant la masure du père Bouteloup...

« Vous connaissez le père Bouteloup ?... le bonhomme qui cumule ses fonctions d'allumeur de réverbères avec le métier de brocanteur et qui, tous les matins, chine dans le quartier, braillant :

« A peaux 'apin... in...b'telles cassées..., l'raille... à... vendre... »

— Oui, oui... pressait Anaïs, riant malgré elle de cette imitation qu'elle reconnaissait parfaite.

— Le père Bouteloup m'avait vu choir, poursuivit Louis, et malgré la frousse que lui cause la grenaille, le brave homme n'hésita pas : il vint me ramasser..., me traîna dans son capharnaüm.

« Il paraît qu'il était temps ! Les Versaillais arrivaient...

« Je ne sais combien d'heures je restai sans avoir conscience de ce qui se passait autour de moi...

« Quand je repris connaissance, je me vis entouré d'un amoncellement hétéroclite de meubles hors d'usage, d'innommables guenilles, de godillots, de ferrailles, de verre cassé...

« Devant moi, le père Bouteloup, le front en sueur, grommelait :

« — Ah ça, clampin, tu te décides tout de même à ne plus faire la carpe !... Vrai ! c'est pas trop tôt que t'ouvres l'œil... Tu peux te vanter de m'avoir donné du tintouin.

« Sapristoche ! Un moment j'ai cru que t'allais passer l'arme à gauche. Mais, ça sera pas pour cette fois... Allons, tant mieux !... car ça m'aurait bougrement embêté de m'être donné tant de mal pour la peau... »

Et tout riant, il conclut :

« — Baste ! Tu sais... les blessures à la tête, ça a ça de bon : ça tue sur le coup, ou ça guérit vite... »

« J'approuvai les dires du bonhomme... d'autant mieux qu'à part une douleur encore lancinante que je ressentais encore à ma caboche, j'étais en état de me tenir debout.

« Je voulus partir. Mais Bouteloup poussa les hauts cris, m'objectant que, autant pour lui que pour moi, il fallait attendre... qu'avant tout il fallait me débarrasser de mon uniforme de fédéré... car tel que j'étais, je ne ferais pas deux pas dans la rue sans être arrêté, interrogé... et qu'alors, lui aussi serait compromis... etc... etc...

« Au surplus, tout en pérorant, le père Bouteloup n'avait pas perdu son temps. Il avait fouillé dans son capharnaüm et, en retirant les vêtements que j'ai sur le dos :

« — Primo, fais peau neuve... »

« Ma transformation terminée, le bonhomme reprit :

« Or ça, tu vas attendre le moment propice pour filer... car je m'en voudrais de t'avoir sauvé à moitié... »

« Je ne pouvais faire différemment que de m'incliner devant ses raisons. J'attendis donc !

« Pour calmer mon impatience, de temps à autre, Bouteloup se risquait à traverser le vaste enclos qui est derrière sa masure... il allait jusqu'à un hangar où son voisin, un serrurier, a monté sa forge.

« Là, il s'enquerrait de la marche des événements et revenait me dire ce qu'il avait appris... ce que...

Louis hésita... un nuage ombra son front et c'est d'une voix plus sourde qu'il ajouta :

— Ce que vous savez aussi... sans doute, mademoiselle.

Sans mot dire, Anaïs hocha affirmativement la tête.

Le jeune homme continuait, avec une dureté soudaine :

— J'appris que les nôtres étaient refoulés... qu'ils reculaient pied à pied devant les envahisseurs dont le nombre les écrasait... J'appris que l'Hôtel de Ville n'avait pas envoyé les renforts demandés... et j'appris aussi que les Versaillais s'étaient emparés des canons de Montmartre...

Puis, d'une voix altérée où, cependant on sentait gronder la colère :

— J'enrageais d'être chambré ! La pensée que mes camarades se battaient et que moi... je me terrais comme un lièvre en son gîte me rendait fou !...

« Le temps passait et les exhortations au calme, à la patience, que croyait devoir me ressasser mon sauveur m'exaspéraient. Je ne tenais plus en place... il fallait que je parte !... Que je parte, coûte que coûte !...

« Bouteloup était retourné aux informations. J'étais seul. Je résolus d'en profiter pour m'enfuir.

« En sautant par-dessus la palissade de l'enclos, je pouvais gagner des terrains vagues et, en admettant que je fusse vu, poursuivi ou pris, on ne saurait pas que je venais de chez le bonhomme... donc, je ne le compromettais en rien...

« J'allais mettre mon projet à exécution quand le vieux brocanteur revint. Il était rayonnant.

« — J'ai trouvé le joint, mon fien ! exultait-il. Tu vas pouvoir te tirer des pattes... Attends une miette... »

« Et le voilà qui cherche dans sa ferraille.

« Bientôt, il en exhibe ce bissac et m'explique que les Versaillais fouillent les maisons... qu'ils réquisitionnent des serruriers pour ouvrir les portes qui restent closes malgré leurs injonctions... que son voisin, le serrurier, vient d'être réquisitionné... qu'il n'est pas le seul dont on ait demandé le concours...

« — Par conséquent, conclut-il, v'là des outils qui me sont restés en gage, prends-les... Avec ce bissac sur le dos, y a pas de pet pour toi !... Si on t'arrête, montre ton fourniment... dis que t'es serrurier, que t'es réquisitionné...

« Ca, vois-tu, c'est la meilleure des feuilles de route !... »

« Je remerciai le brave homme... je partis... et me voilà !...

« Oui, me voilà !... car pour rejoindre les nôtres il me faut gagner la Villette.

« Donc, c'était bien un peu mon chemin de passer par ici...

Il eut un sourire doucement mélancolique et confia :

— Puis... je dois bien l'avouer : avant de retourner me battre, je n'ai pu résister au désir de revoir encore une fois les êtres qui me sont chers...

(A suivre.)

CONTES ET NOUVELLES

Le Voleur volé

Nous demandions à Achille Miquel, le fameux policier amateur, son avis sur le dernier cambriolage des plus audacieux dont la presse avait parlé longuement.

— Je ne puis, nous dit-il, formuler une opinion quelconque à ce sujet. Il rentre parfois tant d'invraisemblance dans une histoire de cambriolage ! Voulez-vous que je vous narre un cas qui m'est en quelque sorte personnel et qui offre quelque analogie avec celui qui vous intéresse ?

Il y a six ans, j'étais appelé à X... (vous me permettrez de ne pas citer le nom de la ville) pour une affaire de succession passablement embrouillée. La légalisation de certaines pièces exigeant la signature du commissaire central, je ne fus pas médiocrement étonné de retrouver en la personne de ce commissaire l'un de mes anciens camarades de collège. Il s'informa de ma carrière. Je m'informai de la sienne ; puis, les expansions et les réminiscences ayant pris fin :

— Veux-tu t'occuper, me demanda-t-il à brûle-pourpoint, d'une affaire absolument charmante, où nous perdons tous ici notre latin ?... Attends : je vais te communiquer le dossier. Si tu peux parvenir à me débarrasser de cette obsession, je t'en saurai infiniment gré.

Je parcourus le dossier et pris quelques notes. Il s'agissait d'un bijoutier-joaillier qui se disait victime d'un cambriolage effectué nocturnement dans ses magasins par les redoutables « perceurs de murailles ». Deux cent mille francs de bijoux et plus de vingt mille francs de valeur : le vol n'était pas précisément insignifiant.

— Bon, dis-je à mon ami, l'affaire m'intéresse. Je vais m'en occuper.

Le lendemain même, après avoir pris quelques renseignements sommaires, je rencontrai le bijoutier à la taverne du Sphinx, où il tenait ses assises. Il avait, ma foi, fort grand air. De forte corpulence, les moustaches effilées à la mousquetaire, le buste moulé dans un veston qui affectait la forme d'un dolman d'officier, il semblait symboliser à la fois la force et la souplesse. Nous entrâmes en relations. Il daigna m'inviter à sabler le champagne et à la sortie nous échangeâmes nos cartes.

— Venez donc me voir un de ces prochains jours, me dit-il. Je vous sais très fort au fleuret, nous ferons un assaut.

***

Vous pensez bien que je n'eus garde de perdre de vue une si belle occasion de pénétrer plus avant dans l'intimité de mon gentleman-bijoutier. Je lui rendis visite. Après avoir dégusté le porto et fumé un savoureux havane, nous passâmes dans la salle d'escrime, merveilleusement aménagée. L'assaut eut lieu. Je fournis toute mon activité combative et lui administrai une « pile » en règle.

— Maître, fit-il, en reposant son fleuret, je ne suis qu'un collégien à côté de vous. Croyez que je suis aussi heureux que flatté d'avoir fait votre connaissance. Venez me voir souvent, je vous prie : tout l'honneur sera pour moi.

A cette minute précise, le concierge frappa à la porte de la salle et remit un télégramme à mon hôte. Celui-ci fronça les sourcils et se mordit les lèvres en grommelant :

— Attendez. Il y a une réponse.

Comme il n'avait rien à sa portée pour écrire, je lui tendis obligeamment mon crayon et une feuille de calepin, et tout en affectant une discrétion absolue, je pus néanmoins déchiffrer les mots qu'il traçait fiévreusement sur celle-ci. « Serai ce soir Caveau, 11 heures. — Henri. »

Henri n'était pas son prénom, et le Caveau était un véritable bouge fréquenté par les matelots et les débardeurs du port. Que signifiait le sens d'une pareille dépêche ?

Il importait à tout prix de le savoir.

A l'heure dite, dissimulé dans une encoignure et admirablement « camouflé », j'attendis la sortie de mon bijoutier que j'avais vu entrer au Caveau. Il parut bientôt, en compagnie d'un pâle voyou de vingt ans environ, à la figure minable et à la démarche incertaine. Les deux hommes, tout en conservant le silence, paraissaient très animés de par leur allure. Ils se dirigèrent vers la promenade qui aboutit à la jetée. Derrière un gros platane, je pus surprendre aisément leur entretien.

— Canaille ! bandit ! vociférait le bijoutier, où est ton complice ? Vous ne vous contentez pas des vingt mille francs que je vous ai versés pour opérer le cambriolage de mon magasin ; vous entendez garder les bijoux que vous m'avez soustraits et que vous deviez me rendre le lendemain même. Voleurs ! Je n'aurai pas même dû vous verser un centime, puisque c'est moi-même qui ai été obligé de faire le travail en raison de votre maladresse !

Et braquant un revolver au nez du jeune bandit, le bijoutier ajouta :

— Rends-moi mes bijoux ou je te brûle !

— C'est Félippo qui les a, monsieur.

— Où est-il ?

— Il a dû filer à Lille.

— Par quel train ?

— Par le train 60.

— Son adresse... là-bas ?

— 10, route de Paris... chez sa sœur, qui est débitante.

— Si tu m'as menti, tu es un homme mort !

Je me rendis aussitôt à Lille. Les renseignements étaient justes. Je n'eus aucune difficulté à retrouver Félippo et je me disposais à le faire arrêter dans un cabaret louche que fréquentaient les contrebandiers lorsque la police y fit irruption. Il y eut une rixe terrible. Des coups furent échangés. Les brownings se mirent de la partie. En cherchant à fuir, Félippo reçut une balle à la nuque qui l'étendit raide. On le fouilla : il fut trouvé porteur d'une faible partie des bijoux volés au cours du cambriolage et d'une somme respectable en numéraire.

Jusque-là, la Compagnie d'assurances avait toujours fait la sourde oreille, sous un prétexte quelconque, pour tenir ses engagements et verser la prime. Le gentleman-bijoutier se désolait, insistait, en vain. Allait-il être victime du propre cambriolage de sa maison de commerce qu'il avait si adroitement simulé avec ses deux complices ? Certes, les bijoux et l'argent trouvés sur Félippo lui avaient bien été restitués, mais cela ne constituait en réalité qu'un faible acompte sur la somme escomptée.

Sans doute allait-il intenter un procès à la Compagnie d'assurances lorsque le pâle voyou — le troisième larron — intervint en menaçant à son tour le bijoutier de le dénoncer à la police comme étant l'instigateur du vol commis chez lui et en sa présence. Le contrat criminel et tacite avait eu lieu sur le port même, au cours d'une soirée où les deux chenapans recrutés bayaient aux corneilles, le ventre creux et les espadrilles trouées. Le bijoutier leur avait offert une prime de vingt mille francs moyennant la restitution immédiate des objets précieux qu'ils déroberaient nuitamment chez lui. Ils avaient accepté, puis, réflexion faite, le vol commis, ils avaient préféré garder le tout.

Je ne connus évidemment ces détails qu'à mon retour de Lille, après une courte enquête. J'en référai immédiatement à mon ami le commissaire central.

— Laisse, me conseilla-t-il dans un sourire indulgent. L'audacieux coquin qui s'était cambriolé lui-même a retiré sa plainte en ce qui nous concerne, et, d'autre part, il s'est désisté auprès de la Compagnie d'assurances. Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi ; ses parents ainsi que ceux de sa jeune femme sont très honorablement connus ici. Considérons l'affaire comme étouffée.

— Alors, vous allez laisser impuni un pareil...

— Mon cher ami, interrompit-il, on est toujours puni par où l'on a péché. Cet homme perd cent mille francs dans l'affaire qu'il avait machinée. Ne trouves-tu pas là... leçon suffisante ?

— Soit !

Je sortais quelque peu penaud du commissariat et j'avais « embranché » une rue latérale lorsque je me heurtai presque à mon individu qui, la moustache au vent, le front haut, drapé dans l'élégance d'un costume bleu-marine, coiffé d'un fin manille, se dirigeait vers le port.

— Tiens ! s'exclama-t-il, les deux mains tendues, quelle heureuse rencontre ! Vous dînez avec moi ?

J'eus une seconde d'hésitation, puis le désir de lui cracher la vérité à la face, à défaut d'autre sanction, l'emporta. Le repas fut très gai. Au dessert, mon hôte me fit visiter sa somptueuse demeure et s'épancha :

— Je suis un guignard, me dit-il, un véritable guignard. En deux ans, tout en travaillant comme un forcené, j'ai dévoré la dot de ma femme, soit six cent mille francs... Ensuite, ça été l'incendie... cent mille francs de dégâts que l'assurance s'est refusée à me payer, prétextant qu'une carpette avait été imbibée de pétrole dans le salon et qu'elle avait pris feu par les quatre coins. J'ai plaidé, la Compagnie a eu gain de cause, la malveillance ayant été admise par les tribunaux... Quant au récent cambriolage dont j'ai été victime, vous en soupçonnez aisément le préjudice considérable... C'est la ruine complète en perspective !

Nous étions à ce moment dans un vestibule immense éclairé par des baies à vitraux multicolores. Les angles étaient ornés de massifs de verdure et au milieu se dressait un magnifique marbre représentant la « Vérité sortant du puits ». Comme je contemplais l'œuvre, le bijoutier-cambrioleur surprit mon admiration dans mon regard et eut alors un geste vraiment solennel :

— C'est tout ce que les bandits m'ont laissé de beau, fit-il, avec des trémolos dans la voix. Ah ! mon cher monsieur, si cette statue pouvait parler et dénoncer leurs noms...

Suffoqué par tant d'audace et de cynisme :

— Priez Dieu, ripostai-je, pour qu'elle n'ouvre jamais la bouche !

Inutile de vous dire qu'il resta coi.

Jean ROCHON.


Pour la Peau et le Teint
VELOUTÉ, BLANCHEUR
CHARMES de la JEUNESSE
sont obtenus par la
CRÈME CARLOSA
qui préviant rougeurs et boutons.
Prix 1f25. Envoi cont. 1f50 en timbres.
KOGLER, 44, Rue de Moscou, PARIS.

A TRAVERS PARIS

Le suicide du voleur

Jean-Baptiste Gloreau, âgé de vingt-sept ans, employé chez un maroquinier de la rue de Turenne, était chargé, samedi dernier, par son patron d'aller encaisser une somme de 200 francs.

C'était veille de fête, aussi Gloreau profita-t-il du pont du 14 juillet pour dépenser la recette encaissée.

Hier, n'ayant plus d'argent en poche, il se rendit devant le commissariat de police du quartier des Enfants-Rouges, rue de Bretagne, et s'ouvrit la gorge avec un rasoir.

Le désespéré est mort à l'hôpital Saint-Louis, où il avait été transporté. Dans une de ses poches on a trouvé une lettre dans laquelle il demandait pardon à son patron.

LES POTAGES KNORR SONT BONS

Charmante soirée. — Charles Levesque, cuisinier, demeurant rue de Bellechasse, se rendait avant-hier chez une de ses cousines demeurant rue de Flandre.

En rentrant chez lui, à une heure du matin, il fit connaissance d'une dame qui l'emmena dans un hôtel de la rue d'Allemagne.

A peine Levesque était-il entré dans la chambre qu'un individu bondit, le couteau au poing et, après avoir dévalisé l'amoureux de son argent, de sa montre et sa chaîne, s'en fut avec la femme.

Des agents du septième district ont arrêté l'homme et la femme hier matin, boulevard de la Villette. Ce sont les nommés Angèle Caudron, dite la Japonaise, âgée de 22 ans, et Abel Leroux, âgé de 25 ans, demeurant tous deux en garni rue de Meaux.

SYPHILITIQUES, RÉTRÉCIS, ÉPUISÉS
Pour guérir sans frais, consultez de 9 h. à 5 h. l'INSTITUT MILTON, 9, cité Milton, Paris.

Un fou rue de Bretagne. — Paraissant âgé de 55 ans, vêtu de haillons, la barbe hirsute, les cheveux longs et sales, cet individu imitait les rugissements des fauves au milieu de la rue de Bretagne.

Soudain, l'écume aux lèvres, le fou — car c'en était un — se jeta sur les curieux et il fallut l'intervention de nombreux agents pour le conduire au poste.

On a trouvé sur lui un billet de sortie de Villejuif, daté du 14 mars 1914, au nom de François-Virgile Allani.

Les trous de Paris. — Une excavation d'un mètre de longueur sur 80 centimètres de largeur et un mètre de profondeur s'est produite hier matin sur la chaussée du boulevard Ney, devant le numéro 87. A ce moment passait M. Henri Malvétu, demeurant 1, rue de la Gaîté, à Saint-Ouen. Le malheureux tomba dans l'excavation, mais fut assez heureux pour s'en tirer avec de simples contusions aux jambes.

Le service de la voirie a pris les mesures nécessaires.

CONSULTEZ LE DOCTEUR BERTRAY
Les maladies secrètes n'ont pas de secrets pour lui.
FACILITÉS DE PAIEMENT
aux ouvriers et employés
sur présentation de ce bon
Traitement par correspondance pour la province. **Aux Victimes de l'Avarie, Maladies Vénériennes et Mariage,** ouvrages explicatifs adressés partout sous enveloppe fermée.
Blennorragie aiguë et chronique : guérison assurée rapide. Rétrécissement : en une séance, sans arrêt de travail. Syphilis et Impuissance : en un mois.
PRIX TRÈS MODÉRÉS
Visible tous les jours : 10 à 12 h. ; 3 à 7 h. ; dimanche, 9 à 12, 2 à 6 h., mercredi, samedi soir, 8 à 9 h., **rue Frochot, 10 (Place Pigalle).** Métro et Nord-Sud : Station Pigalle.

Chute de bicyclette. — M. Georges Pellettier, âgé de 18 ans, garçon livreur, a fait une chute de bicyclette vers midi, rue de Prony, et s'est grièvement blessé. On l'a transporté à l'hôpital Beaujon.

ENFANTS EN BAS AGE
Les temps orageux que nous subissons actuellement sont souvent cause d'accidents très graves, surtout au moment de la dentition. A nos lectrices soucieuses de la santé de leurs enfants, nous recommandons la Farine lactée Vernia, qui facilite la dentition, contribue puissamment à la formation des os et au développement des muscles.
La Farine lactée Vernia est en vente dans tous les établissements soucieux de fournir à leur clientèle des produits de choix (Coopératives, Economats, etc.).

CONCURRENCE INTIME IMPOSSIBLE
Dans les cas que les jeunes gens ont aggravés en se soignant seuls ou d'après les conseils de tous, sauf d'un vrai spécialiste, il faut : 1° combiner l'action de tous les modes de traitements à des médicaments ayant guéri des milliers de malades ; 2° une grande expérience des maladies intimes. Impossible de rivaliser avec les éminents médecins-spécialistes (50 ans de succès) de la **Pharmacie du Midi, transportée** 24, faub. St-Jacques (606 bien à 19 fr.). Consult. gratis de 9 à 9, même dimanche, et par lettre. Guide A franco.

QUATRE JOURS
EN SUISSE ET AUX LACS ITALIENS
Magnifique voyage d'études et d'agrément organisé par la Fédération Nationale des Coopératives et l'Humanité.
les 14, 15, 16 et 17 août prochain
ZURICH — LUGANO — MILAN — BERNE
Le Saint-Gothard, les Alpes Bernoises, le Lac Majeur les Iles Borromées, l'Exposition Nationale Suisse.
PRIX DU VOYAGE : 100 francs
Droit d'inscription en sus : 10 francs, non remboursable, comprenant chemins de fer, tramways, bateaux, hôtels, repas, excursions, curiosités, etc., etc.
On s'inscrit dès maintenant :
A la Fédération Nationale des Coopératives, 208, rue Saint-Maur (10e arrondissement). Téléphone : Nord 45-27, Nord 48-30.
A l'*Humanité*, 142, rue Montmartre.

Les Jeunes Filles ont besoin des Pilules Pink
Il y a une sorte d'anémie qui affige les jeunes filles au moment de la formation qui, plusieurs années après, les éprouve encore, qu'on appelle avec juste raison « anémie de développement ». Cette maladie si fréquente exige des soins et une grande attention, car, négligée ou mal soignée, elle est toujours le prélude d'une vie de souffrances, d'une vie malheureuse. Les Pilules Pink sont particulièrement aptes à guérir cette maladie et nous n'avons jamais entendu dire qu'un cas d'anémie de développement ait été traité sans succès par les Pilules Pink. Parmi nos nombreuses attestations, nous pouvons citer le cas tout récent de Mlle Delmas, d'Aigues-Mortes. Mme H. Delmas, demeurant dans cette ville, 27, rue Roche, nous a écrit :

Mlle DELMAS
Guérie par les Pilules Pink.
« J'ai la satisfaction de vous annoncer que les Pilules Pink ont fait le plus grand bien à ma fille. Mon enfant, à la suite de la croissance, avait été très éprouvée. In dépendamment de sa grande faiblesse, elle se plaignait beaucoup de maux de reins, de migraines. Sa respiration était courte et elle était sujette aux palpitations. Malgré une alimentation choisie et des soins nombreux, son état était toujours peu satisfaisant et il n'a été heureusement modifié que du jour où elle a commencé à faire usage de vos Pilules Pink. Depuis ce moment, l'amélioration a été progressive et actuellement elle est de nouveau en parfaite santé. »
Une jeune fille débile, pâle, anémiée, devient rarement une femme robuste. Mariée, la première maternité suffit à l'anéantir et elle traîne alors son existence dévorée de jalousie pour les bien portants, finissant par lasser la bonne volonté de son entourage. Les jeunes filles débiles ont besoin de Pilules Pink.
On trouve les Pilules Pink dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte ; 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

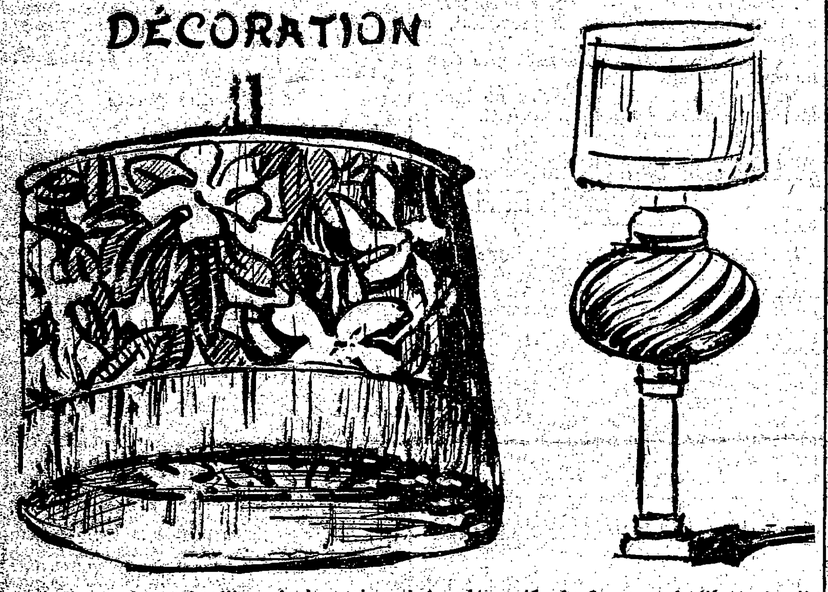
PLUS D'IVROGNES
Guérison Radicale de l'IVROGNERIE et à l'insu du buveur par la merveilleuse **POUDRE MONTAVON 6.50** la boîte contre mandat adressé à **P. Montavon**, pharmacien, Calais (P.-de-C.). Refusez bien ce nom exigez-le dans toutes Pharmacies. Dépôt PARIS : Pharmacie Centrale des Grands Boulevards, 178, rue Montmartre.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande du journal et de 0 fr. 50 en timbres-poste pour frais de réimpression.

En Famille

LA MAISON

DÉCORATION



Parmi les objets familiers de la maison, la tache claire d'un abat-jour coloré est d'un grand charme.

Il faut donc le bien choisir en harmonie avec le décor moderne ou franchement différant des couleurs d'alentour et donnant alors l'impression joyeuse d'une floraison subite.

Toutes les couleurs sont belles, il n'y a qu'à préférer. Une soie légère, unie, blanche, doublée d'une teinte vive : orangée ou jaune, donnera à la lumière un rayonnement doux par toute la pièce. Le choix d'une teinte co-



lorée rouge ou verte réservera sur la table une plus vive lueur et plus d'ombre dans la pièce. Il est nécessaire de doubler de couleur claire. Tous les tissus à impressions vives, même un peu barbares, qui furent de mode ces dernières années, peuvent déterminer des abat-jour d'effet imprévu, original.

Et, non seulement les soies, mais les crétonnes à tons vifs, les toiles de Jouy à dessins décoratifs de fleurs ou feuillage simplifiés.

La toile blanche unie, lavable, décorée de motifs ronds, ovales ou même d'une simple bande d'andrinople peut aussi confectionner un abat-jour bien pratique et si peu coûteux !

La partie inférieure de l'abat-jour peut être ornée d'une passementerie en boule ou, mieux encore, d'une frange de couleur unie ou mélangée, rappelant les tons principaux de l'étoffe.

Quant à la forme de l'abat-jour, elle peut varier, mais nous pensons que l'abat-jour de forme empire est le plus normal et le plus commode.

Nous n'avons point de goût pour le genre compliqué en pagode, qui ne peut qu'évoquer malencontreusement les lanternes de papier.

La suspension, si chère jadis, a fait place, dans beaucoup d'intérieurs, à un bec de gaz renversé.

On peut y adapter un grand abat-jour de construction spéciale, c'est-à-dire s'arrêtant au bec.

Cela n'est pas coûteux, facilement renouvelable et d'aspect très moderne.

Les Anglais se servent beaucoup d'un genre de suspension formée d'un de ces immenses abat-jour en soie claire qui donne à leur home un cachet très spécial.

Si vous désirez, chères lectrices, en confectionner un pour votre salle à manger, prenez donc une cretonne ou toile de Jouy à grands dessins verts et blancs par exemple doublez l'intérieur d'une mousseline jaune citron et bordez d'une frange de couleurs mélangées vert, blanc, jaune.

Ayez soin d'avoir un petit tapis, un coussin ou le dessus de la cheminée en même tissu pour avoir ce que l'on appelle : un ensemble.

Il est aussi une manière fort originale et imprévue d'avoir un abat-jour charmant pour une petite ou grande lampe.

On place entre les deux épaisseurs de tissus extérieur et intérieur des branches de plantes séchées : de l'avoine, des graminées ou mieux encore de la monnaie du pape.

C'est la saison, en ce moment, hâtez-vous, mes amies, d'en garder quelques brassées.

Pour confectionner l'objet qui nous occupe, on coupe une bande de tissu plus haute et plus longue que le tour de l'abat-jour.

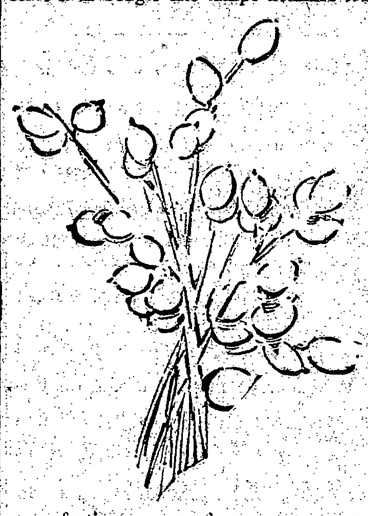
On fronce (peu de fronces pour les cretonnes et davantage pour les soies) et on tend l'étoffe haut et bas avec des épingles.

La seule difficulté consiste à bien répartir en légers tuyaux l'ampleur du tissu (elle sera bien moindre pour les tissus imprimés qu'unis).

Le bas est caché par la frange et un galon étroit devra masquer la partie supérieure.

L'usage, presque absolu maintenant, de l'électricité et du gaz ne nous prive pas de l'abat-jour.

D'ailleurs, on a toujours besoin, pour aller, venir dans la maison, d'une ou plusieurs petites lampes portatives. Je vous donne à méditer l'idée suivante : Ayez un de ces bougeoirs de cuivre hollandais de forme simple qui sont si nets et brillants et qui ne s'abîment jamais. Faites adapter dans le trou réservé à la bougie une lampe nommée *toupie*,



et confectionnez, pour la surmonter, un abat-jour coquet.

ALLYS.

EN PASSANT

Comment on fait le brou de noix

Cette liqueur vieille comme le temps, est essentiellement stomachique et calme bien les coliques ; elle est de plus simple à confectionner, exquise à boire et pas coûteuse. La première condition c'est de pouvoir se procurer des noix lorsqu'elles sont encore en cerneau.

Pour un litre d'eau-de-vie de fruits à 45°, prenez dix-huit noix en cerneau, coupez-les en petits morceaux, mettez-les dans l'eau-de-vie et laissez infuser pendant deux mois au moins. Au bout de ce temps, filtrez la liqueur et ajoutez 500 grammes de sucre par litre d'eau-de-vie. Mettez en bouteilles et ne la dégustez qu'au bout de plusieurs mois, car plus elle est vieille, meilleure elle est.

JEANNINE.

Carnet de la Ménagère

LES ROGNONS

On appelle rognons, les reins du bœuf, du mouton, du veau et du porc.

Le rein, comme vous le savez, chez les humains comme chez les animaux, est l'organe où s'élabore l'urine ; il est formé d'un tissu dur, résultant de l'assemblable d'une infinité de petits tubes ; c'est ce qui fait que les rognons sont au nombre des aliments indigestes et qu'ils gardent trop souvent le goût que leur communique le liquide qu'ils élaborent naturellement.

Il est bon, avant d'accommoder les rognons de jeter dessus de l'eau bouillante ; ils perdent par ce moyen le goût désagréable qu'ils auraient pu conserver.

Malgré ces petits inconvénients, le rognon est considéré comme un plat de gourmets.

Rognon de veau aux champignons

1 rognon de veau.
40 gr. beurre.
1 cuillerée de farine.
Demi-verre de vin blanc.
Demi-verre d'eau.
1 cuillerée de farine.
250 gr. champignons.

Fendez le rognon dans le sens de la longueur ; retirez les parties blanches et nerveuses qui s'y trouvent ; coupez-le en petits morceaux égaux ; mettez-les dans une passoire et versez de l'eau bouillante dessus ; séchez-les ensuite dans une serviette.

D'autre part, mettez du beurre dans une poêle ; lorsqu'il est fumant, ajoutez les rognons, faites sauter sur un feu vif en remuant, afin que tous les morceaux en soient atteints.

Quand les morceaux de rognon sont cuits saignants, retirez-les et mettez-les au chaud ; mettez dans la poêle la farine et faites un roux brun ; mouillez avec le vin blanc et l'eau ; ajoutez les champignons émincés ; laissez mijoter une demi-heure. Au moment de servir, remettez les rognons, assurez-vous de l'assaisonnement, dressez sur un plat et saupoudrez de persil haché et servez.

Le rognon de bœuf s'accommode comme le rognon de veau, mais il est moins fin.

Rognons de mouton à la brochette

Dépouillez les rognons de leur peau, fendez-les, passez une brochette au travers, huilez-les, roulez-les dans la chapelure avec sel et poivre, faites-les griller à feu vif des deux côtés ; quand ils sont cuits, dressez-les dans un plat chaud. Mettez dans chacun des rognons un petit morceau de beurre manié avec du persil haché et servez.

Ces rognons sont les seuls que l'on peut se dispenser de passer à l'eau chaude.

Omelette aux rognons

Cette omelette se fait soit avec des rognons de mouton, de bœuf ou de veau.

Pour une omelette de six œufs, prenez deux rognons de mouton ; enlevez la peau qui les enveloppe, coupez-les en petits morceaux.

Mettez dans une poêle trente grammes de beurre. Quand il est bien chaud, mettez les rognons ; faites-les sauter à feu vif, assaisonnez-les avec sel, poivre. Quand ils sont cuits saignants, égouttez-les dans une assiette et laissez-les au chaud. Mettez une cuillerée de farine dans la poêle et faites un roux brun. Mouillez avec un quart de verre de vin blanc et d'eau ; laissez réduire la sauce quelques instants ; remettez les rognons, finissez avec un jus de citron et du persil haché.

D'autre part, faites l'omelette dans la poêle ; remuez légèrement avec la fourchette. Quand les œufs commencent à se lier, poussez-les avec la fourchette sur le devant de la poêle pour que l'omelette en prenne exactement la forme. Garnissez l'intérieur avec une partie des rognons ; enveloppez les côtés de l'omelette ; retournez-la sur un plat ; faites-lui une incision sur le milieu ; garnissez cette fente avec des rognons et versez la sauce tout autour.

Sauce béchamel

Un demi-litre de lait..... 0 15
2 cuillerées à soupe farine.
125 grammes fromage râpé.
40 grammes de beurre.

Faites fondre le beurre dans une casserole, jetez la farine en pluie dedans et faites cuire sans laisser prendre couleur. Verser le lait petit à petit en tournant toujours. Quand la sauce bout, incorporez 100 grammes de fromage rapé ; assurez-vous de l'assaisonnement et versez la sauce sur le gnoquis. Saupoudrez avec le reste de fromage rapé et mettez à four chaud.

JEANNINE.

PETITS RIENS

Aimez-vous les gilets, les rubans ?

Prenez un ruban très large (15 centimètres environ) de belle qualité. Une belle



Fig. 1.

moire rouze ou blanche à beaucoup de cachet, ou encore si c'est pour une robe habillée, prenez un ruban imprimé.

Taillez deux longueurs de quarante centimètres chacune et posez-les en mouvement croisé et à plat. Diminuez de deux points près du col. Avec celles-ci vous pourrez simuler deux pointes de col.

Epointez à votre goût le bas du gilet, ou laissez au choix toute la largeur. Posez quatre boutons qui simuleront davantage le gilet et fermez par des pressions (Fig. 2).

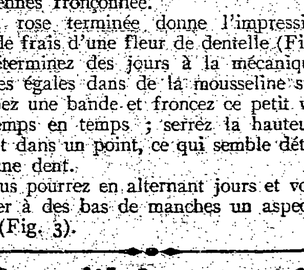


Fig. 2.

Un point au cordonnet faisant picot ou bien un jour coupé en deux terminera nécessairement les parties coupées. Un caoutchouc faisant le tour de taille maintiendra cette manière de gilet.

Les petites robes d'enfant pour l'été sont charmantes garnies de Valenciennes.

Cette dentelle est plus solide qu'on ne le croit généralement, et il est des dessins très légers qui font merveille dans la petite combinaison dont je veux vous parler.

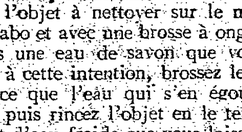


Fig. 3

Sur une partie de mousseline à patron taillée en rond on coud en tournant une Valenciennes fronçonnée.

La rose terminée donne l'impression à peu de frais d'une fleur de dentelle (Fig. 2).

Déterminez des jours à la mécanique en bandes égales dans de la mousseline suisse. Coupez une bande et froncez ce petit volant de temps en temps ; serrez la hauteur du volant dans un point, ce qui semble déterminer une dent.

Vous pourrez en alternant jours et volants donner à des bas de manches un aspect coquet (Fig. 3).

Ce qu'il faut savoir

Pour nettoyer le marabout blanc

Il est très facile de nettoyer un tour de cou ou une aigrette en marabout en procédant de la façon suivante :

Posez l'objet à nettoyer sur le marbre de votre lavabo et avec une brosse à ongles trempée dans une eau de savon que vous aurez préparée à cette intention, brossez les plumes jusqu'à ce que l'eau qui s'en égoutte reste limpide, puis rincez l'objet en le tenant sous le robinet d'eau froide que vous laisserez couler assez longtemps pour enlever toute trace de savon.

Essuyez doucement avec un linge très propre et ensuite secouez jusqu'à séchage complet. Cette opération se fait très rapidement et elle rendra au marabout le flou et le blanc immaculé du neuf.

Pour nettoyer les pinceaux

Lorsque les pinceaux se sont durcis, on les ramollira en les plongeant dans un bain de vinaigre qu'on laissera bouillir pendant une demi-heure. On retirera les pinceaux en parfait état, doux et soyeux comme le neuf.

PETITE AMIE.

Chronique des Sports

Le TOUR de FRANCE

Aujourd'hui, dixième étape. — Ce qu'il reste à effectuer

Ce fut hier journée de repos à Nice.

Ce matin, les courageux routiers partiront pour Grenoble (10e étape, 333 kil.).

Voici l'horaire probable :

Nice (0 kil.), 3 h. 30 matin ; Saint-Martin-du-Var (26 kil.), 4 h. 30 ; Puget-Théniers (65 kil.), 5 h. 45 ; Les Scaffarels (84 kil.), 6 h. 25 ; Colmars (127 kil.), 8 heures ; Col d'Allos (150 kil.), 9 h. 10 ; Barcelonnette (170 kil.), 9 h. 50 ; Gap (233 kil.), midi 10 ; Grenoble (333 kil.), 4 h. 10 soir.

Il reste, à l'heure actuelle, six étapes à effectuer, dont voici la décomposition :

Dixième étape (aujourd'hui) : Nice-Grenoble, 333 kil.; distance de Paris, 3.686 kil., reste à couvrir 1.719 kil. ; départ à 3 h. 30 du matin.

Onzième étape, 18 juillet : Grenoble-Genève, 325 kil.; distance de Paris, 4.011 kil., reste à couvrir 1.394 kil. ; départ à 3 h. 30 du matin.

Douzième étape, 20 juillet : Genève-Belfort, 335 kil.; distance de Paris, 4.346 kil., reste à couvrir 1.059 kil. ; départ à 3 h. 30 du matin.

Treizième étape, 22 juillet : Belfort-Longwy, 325 kil.; distance de Paris, 4.671 kil., reste à couvrir 734 kil. ; Départ à 3 h. 30 du matin.

Quatorzième étape, 24 juillet : Longwy-Dunkerque, 394 kil.; distance de Paris, 5.065 kil., reste à couvrir 340 kil. ; départ à 3 h. 30 du matin.

Quinzième étape, 26 juillet : Dunkerque-Paris, 340 kil.; distance de Paris, 5.405 kil., départ à 3 h. 30 du matin.

Vous serez servis consciencieusement chez
G. BEDENNE
21, rue de la Roquette — Paris-Bastille
BICYCLETTES DE TRAVAIL ET DE TOURISME

Dans la Coulisse

Il paraît que les concurrents du meeting de Vienne n'ont pas été très bien reçus. Les hangars n'étaient pas prêts et les « oiseaux » durent coucher à la belle étoile.

Un aviateur français qui avait gagné le prix d'atterrissage se vit escamoter ce prix par les organisateurs.

Les Viennois ne nous avaient pas habitués à ces procédés.

AÉRONAUTIQUE

Une belle journée de travail à l'Ecole Farman

Etampes, 15 juillet. — Le chef pilote d'Or a donné aujourd'hui de nombreuses leçons aux nouveaux élèves sur appareils H. et M. Farman à doubles commandes.

Coupet, sur biplan Maurice Farman, a exécuté un beau vol à grande hauteur.

Renault, sur appareil Henri Farman, a fait de nombreuses sorties par des vols planés parfaits.

Poildoue, sur même type d'appareil, a fait des « huit » puis des atterrissages exactement au point désigné.

Thirion, lieutenant de vaisseau, et Cassia no-Nèves ont fait chacun plusieurs randonnées sur appareils Maurice Farman.

Les autres élèves ont continué leur entraînement.

On change les flotteurs de l' « America »

New-York. — Glenn Herring-Curtiss a, à nouveau, changé de système de flottaison de l'*America*. Il a remplacé les flotteurs par des surfaces spéciales, qu'il appelle « patins de mer ». Il espère que ces surfaces offriront moins de résistance au décollage ; mais, de ce chef, il aura une nouvelle augmentation de poids de 100 livres.

BOXE

Stuber contre Balzac

Eugène Stuber rencontrera Balzac demain soir, au Premierland.

Ce sera un rude combat, car ces deux boxeurs ont des titres qui les placent au premier rang des poids moyens français.

ATHLÉTISME

Les Joutes lyonnaises

C'est Lagache qui a gagné la finale du Grand Prix de Paris des Joutes lyonnaises. On lui a fait une chaleureuse ovation.

La fête d'Ivry

La course de 10 kil. revint à Grognet qui confirma ses dernières courses. Le match Waltispurger-Snouck-Petit fut l'occasion d'une jolie victoire pour l'ex-champion de France de 1.500 mètres. La course fut disputée de bout en bout et ce n'est que dans les derniers mètres que Petit arrivait à lâcher ses adversaires pour triompher d'un mètre sur Waltispurger et de deux mètres sur Snouck.

Voici les résultats :

10 kil. — 1 Grognet, 2 Dropsy, 3 Hugon, 4 Pilon, 5 Martin.

Match Waltispurger-Snouck-Petit sur 5.000 mètres. — 1. G. Petit, 2. Waltispurger, à 1 mètre ; 3. Snouck, à 2 mètres. Temps : 16 m. 15 s.

CYCLISME

Le Critérium du Midi

Frank Henry a triomphé dans la seconde étape dont voici le classement :

1. FRANK HENRY, 2. Juseret, 3. Massal, 4. Ponton, 5. Michiels, 6. Lajarrigue aîné, 7. Gauthier, 8. Guilbert, 9. Pezet, 10 Suberville, 11. Delclaud, 12. Pezet, 13. Lagarrigue jeune, 14. Guichard, 15. Canton, 16. Tourès, 17. Guieu, 18. Nat, etc.

Walthour blessé

New-York. — Robert Walthour, le stayer américain, s'est blessé à Brighton. Son entraîneur Morin est entré en collision avec West, l'entraîneur de Carmen. Walthour eut la jambe gauche tailladée. On dut lui faire quinze points de suture.

Walthour ne courra plus cette saison.

Carmen gagna la course de 30 milles.

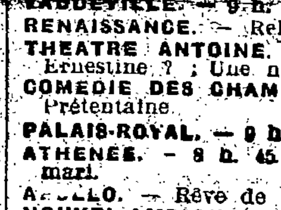
Goullet bat Rutt et Clark

New-York. — Dans une course de 10 milles, à Vailsburg, Goullet a défait Rutt et Clark très régulièrement.

Kramer gagna la course du tiers de mille devant Goullet, Rutt et Cavanagh.

En match à deux, Moretti fut battu par Grenda.

ON DEMANDE



Hommes, Dames, Jeunes Gens, pouvant s'occuper à temps perdu de placer: bicyclettes, machines à coudre, armes, bijouterie, instrument de musique, articles de pêche, etc.,etc... Tres forte remise. Demander le catalogue général qui sera adressé gratuitement.

Usines des Cycles D. S.,
6, rue Rodier, Paris

Théâtres et Concerts

Concerts des Tuileries. — Ce soir, M. Camille Servat, qui a habitué le public des Tuileries aux programmes les plus éclectiques, lui fera entendre, avec le concours de Mlle Duvernay, de l'Opéra-Comique ; MM. Bourgey et Moisson, quelques-unes des vieilles chansons qui ont bercé notre jeunesse. Le but poursuivi en l'espèce est de permettre de rapprocher les paroles et la musique de ces œuvres des inepties de l'époque actuelle. Nul doute que le public, lorsqu'il aura connaissance du programme de cette soirée, qui est publié d'autre part aux « Concerts Civils » ne vienne entendre en foule les excellents artistes qui se sont prêtés de la meilleure grâce à l'idée de leur directeur.

**

Théâtre de Verdure du Pré-Catelan. — Samedi 18, à trois heures, répétition générale du *Silence*, comédie de M. Léon Frank ; *Septentrion*, un acte de M. Maurice Rostand.

CONCERTS MILITAIRES

Auditions Lyriques du Jardin des Tuileries. — Ce soir, à 8 h. 30 : Festival de chansons populaires avec le concours de Mlle Duvernay, de l'Opéra-Comique, MM. Moisson et Bourgey. Le Vin de Marsala, Le Crucifix, le Credo du Paysan, Ma Normandie, Le Temps des Cerises, Légende bretonne Jean-Bart, Stances de Flégier, C'est un oiseau qui vient de France, etc.

Orchestre sous la direction de M. Georges George.

DE 17 A 18 HEURES

Tuileries. — 23e d'inf. col. Chef : M. Beaubois. — Le Beau Canotier (Destrubé) ; Les Saltimbanques (Ganne) ; Souffle d'ivresse (Farigoul) ; Roméo et Juliette (Gounod) ; La Tourterelle (Damaré).

Jardin des Plantes — 31e d'inf. Chef : M. Chomel. — Salut à vous tous (Peyrla) ; Si j'étais roi (Adam) ; Gavotte de la Meunière (Kowalski) ; Faust, fantaisie (Gounod) ; Innamarata (Bucucci).

Square Parmentier. — 24e d'inf. Chef : M. Boyrie. — Marche de Paris (Popy) ; Ouverture du Barbier de Séville (Rossini) ; Ballet d'Orphée (Gluck) ; Roméo et Juliette, fantaisie (Gounod) ; Tandem polka (Petit).

Place des Vosges. — 104e d'inf. Chef : M. Vivet. — Salut à Lille (Aldebert) ; Les Contes d'Hoffmann (Offenbach) ; Aubade printanière (Lacombe) ; Gracieux babil (Petit) ; Sigurd (Reyer) ; Le Trot du Cavalier (Spindler).

Passy-Ranelagh. — 103e d'inf. Chef : M. Fromentin. — La Tosca (Puccini) ; Prélude de l'Enfant roi (Bruneau) ; Manon (Massenet) ; Petite suite (Debussy) ; Idylle bretonne (Pillevestre).

Square d'Anvers. — 102e d'inf. Chef : M. Michel. — Sous bois (Balay) ; Ouverture de Stradella (Flotow) ; Chanson de mai (Michel) ; Concerto pour clarinettes (Wettge) ; Coppélia, prélude mazurka (Delibes).

Place de la Nation. — 89e d'inf. Chef : M. Gironce. — Hamlet (Thomas) ; Les Erinnyes (Massenet) ; Chant d'apothéose (Charpentier) ; Diamants de la Couronne (Auber) ; Les Huguenots (Meyerbeer).

Place des Fêtes. — 5e d'inf. Chef : M. Tilly. — Marche triomphale (Tilly) ; L'Aigle, ballet (Nongués) ; Patrie (Paladilhe) ; Sigurd (Reyer) ; Brise d'Italie (Cribeillot).

Square des Batignolles. — 76e d'inf. Chef : M. Lévêque. — Sous le ciel bleu (Petit) ; Lysistrata (Lincke) ; Saltarelle (Bourdon) ; Première symphonie (Saint-Saëns) ; Brise d'amour, valse (Allier).

DE 16 A 17 HEURES

Parc Montsouris. — 46e d'inf. Chef : M. Monbarin. — Chanson d'Alsace (Grassin) ; Le Voyage en Chine (Bazin) ; Les Contes d'Hoffmann (Offenbach) ; Ballet égyptien (Luigini) ; L'Arlésienne (Bizet).

MARCHANDISES & VALEURS

Bourse du 10 juillet 1914

CÉRÉALES. Farines.

PARIS	BLÉS 100 kil.		FARINES 100 kil		AVOINES 100 kil. Noires		AVOINES Diverses	
Courant	26.25	26.55	34.30	34.10	20.25	20 90	19..	19...
Prochain	26 40	26.25	34.55	34 0	19.90	19 85	19...	19...
Sept.-oct.	26.35	26 25	34 40	34.20	19. 5	19 40	19..	19...
4 derniers	26 20	26.20	34.30	34 20	19.45	19 45	18.75	18.75
4 de nov.	26.35	26.25	34.30	34.15	19.40	19 45	19.	19 ..

SUCRES. Alcools, Huiles.

PARIS	SUCRES 100 kilos ouv.	clô	ALCOOLS L'HECTO ouv.	clôt.	HUILES 100 K. LIN ouv.	clôt.	COLZA ouv.	clôt.
Courant	33 87	33 87	41 25	41 25	60 75	60 75	73. ..	73.25
Prochain	34. ..	34 ..	41.50	41.75	61.25	61 25	73.25	73.25
4 derniers	.....	.....	42.75	42. ..	62 75	63. ..	74.50	74 50
4 de nov.	.....	.....	.....	.....	63.50	63.25	74.75	74 75
Prem.	32.62	32.50	42. ..	42. ..	64 25	64 10	75. ..	75. ..

CAFÉS. Cotons, Laines.

LE HAVRE	Café Santos 50 kil. ouv.	clôt.	Coton très ordin. Louisiane 50 kil. ouv.	clôt.	Laines Buenos-Ayr. 100 kil. ouv.	clôt.
Juillet	.....	58.75	.....	88 ..	.....	233...
Aout	.....	59 ..	.....	86 ..	.....	232...
Septembre	.....	59...	.....	84...	.....	232..
Octobre	.....	59.25	.....	82.87	.....	231...
Novembre	.....	59.50	.....	82...	.....	224...
Décembre	.....	59.75	.....	81.62	.....	224...
Janvier	.....	59. 3	.....	81.25	.....	216. ..
Février	.....	60.	.....	81.25	.....	213...
Mars	.....	60.25	.....	81.12	.....	211...
Avril	.....	60.25	.....	81.12	.....	210 ...
Mai	.....	60.30	.....	81.25	.....	210 ..
Juin	.....	.....	.....	81...	.....	210...

VALEURS

RENTES

	Cours précéd.	Cours d'aujour
3 %	83 40	82 95
3 % amort.	88 ..	87 8.
Etat (Ch. de f.)		
Oblig. 1913	498	500

OBLIGATIONS

Ville de Paris

1865 4 %	542 ..	542 50
1871 3 %	396 75	393 ..
— ¼	102 ..	102 50
1875 4 %	518 75	519 50
1876 4 %	518 50	518 75
1892 2 ½	312 50	308 50
— ¼	86 75	86
1894-96 2 ½	308 ..	308 50
— ¼	83 50	85 ..
1898 2 %	357 50	357 50
— ¼	99 50	95 25
1899 2 % Mét.	336 50	336 50
— ¼	90 .	90 ..
1904 2 ½ Mét.	383 ..	382 50
— 1/5	78 75	78 ..
1905 2 3/4	350 ..	351 ..
— ¼	87 ..	86 50
1910 2 3/4	336 50	338 50
— ½	169 ..	169 ..
— 3 %	366 ..	366 ..
— ¼	90 25	90 25
1912 3 %	256 ..	256 25

Crédit Foncier Fonc.

1879 3 %	492 ..	492 ..
1883 sans lots	394 ..	393 ..
1885 2 60 0/0	386 .	386 ..
1885 1/5	89 ..	89 ..
1895 2 80 %	403 ..	405 ..
1903 3 %	455 ..	452 50
1909 3 %	248 75	250 ..
1913 3 ½	486 50	486 50

Communales

1879 2 60 %	446 50	446 75
— 1/5	99 ..	98 25
1880 3 %	494 ..	496 ..
1891 3 %	351 ..	351 ..
1892 2 60 %	384 ..	384 ..
1899 2 60 %	388 25	388 ..
1906 3 %	450 ..	454 ..
1912 3 %	235 ..	235 ..
Bons à lots de 100 fr.	56 ..	56 ..

Chemins de fer

Est 3 %	424 ..	426 50
— 3 % nouv.	418 ..	417 ..
— 2 ½	379 50	377 50
Gr. Ceinture de Paris	407 ..	410 ..
Par.-Lyon 3 %	421 ..	420 ..
— 3 % fus. anc.	405 ..	404 75
— 3 % fus. nouv.	407 ..	407 75
— 2 ½ %	369 75	369 50
Midi 3 %	416 50	416 25
— 3 % nouv.	417 ..	417 25
— 2 ½	369 ..	368 50
Nord 3 %	424 ..	423 75
— 3 % nouv.	426 ..	425 75
— 2 ½	378 ..	378 ..
Orléans 3 %	417 ..	417 ..
— 1884 3 %	416 ..	416 ..
— 1895 2 ½	369 50	367 ..
Ouest 3 %	418 50	417 50
— 3 % nouv.	419 ..	416 ..
— 2 ½	369 ..	367 ..

MESDAMES ne soyez plus **INQUIÈTES** pour vos *ÉPOQUES* car les **ADRAGINES** rétablissent sûrement les fonctions mensuelles. *Notice GRATUITE.* Laboratoire Pharmaceutique, 46, Rue Moscou, PARIS

NOTRE
Vie Sportive

UN NOUVEAU CLUB EN FORMATION

Un certain nombre de militants ont décidé de créer au Kremlin-Bicêtre un club sportif adhérent à la Fédération Socialiste de Sports et Gymnastique.

La première réunion aura lieu ce soir, à l'ancienne mairie. Nous espérons que les jeunes gens du Kremlin-Bicêtre se feront un devoir d'assister à cette première séance et qu'ils se feront un plaisir d'adhérer au nouveau club.

NATATION

Les Championnats de la Fédération Socialistes de Sports et Gymnastique. — Il est rappelé aux nageurs de la Fédération que les championnats de France se disputeront dimanche prochain 19 juillet, sur les distances suivantes :

60 mètres, 100 et 500 mètres, avec concours de plongeons et de plongée.

Le prix de l'engagement pour toutes les épreuves est de 0 fr. 50.

Les engagements sont reçus au départ, à deux heures et demie, au Petit-Tambour, 42 ter, quai du Barrage, à Joinville.



SANS CONCURRENCE 72f BICYCLETTES garanties neuves complètes avec pneus, valeur 170 francs, *soldées*
Catalogue franco. Dir. MODERN HALL, 23, Boul. Lavour, Paris.

CONVOCATIONS

Union athlétique socialiste de la Rive Gauche. — Au Médical-Hôtel, 96, faubourg-St-Jacques : Athlétisme, engagements pour le challenge Walter.

Club athlétique socialiste de l'Egalitaire. — Au siège, 17, rue de Sambre-et-Meuse : Course à pied, boxe, culture physique.

Union sportive socialiste Progrès. — Salle de la Coopérative : Boxe, culture physique, course à pied.

Club sportif socialiste d'Alfortville. — Rue Louis-Blanc, 41 bis : Course à pied, direction Lorette.

Red Star Club du Perreux. — A la coopérative, 33, boulevard de la Liberté : Cours : entraînement, bureau.

Club athlétique socialiste du Grand-Montrouge. — Coopérative, 40, rue du Marché : Culture physique, direction Georges Calmel.

Club sportif socialiste de Montreuil. — Les nageurs, à 7 h. 30, Chez Nous, direction Noël.

Club athlétique socialiste du 19e. — 20, avenue de Laumière, salle Guingaud : Boxe, course à pied fond et vitesse.

ECHANGE ET CREDIT

Les cycles Griffon, Thomann, Alcyon, Labor, La Française B. S. A., Bourotte, Chauvet, etc., payables depuis 10 fr. par mois, chez CHAUVET, Marcel BAUMLER, successeur, 38, boulevard Richard-Wallace, Puteaux.
Forte remise au comptant

LE RÉSULTAT DES COURSES

Courses au Tremblay

	Pesage	Pelouse
Wife (O'Neill)	25 50	14 »
—	13 »	7 50
Plassac (Bottequin)	75 »	26 »
Rubia (Rovella)	22 »	13 50
9 partants.		
Matmata (Howes)	144 50	125 »
—	28 50	17 50
Cabirole (Arnaut)	24 »	10 »
Marisco (Nervo)	13 »	6 »
9 partants.		
Carte Blanche (Marsh)	71 »	21 50
—	18 50	8 50
Cachenez (G. Stern)	14 50	7 »
5 partants.		
Ec. W.-K. Vanderbilt (gagnant)	23 50	10 50
Hiberti (O'Neill)	16 50	8 50
Calixto (Milton Henry)	18 50	10 50
7 partants.		
Clairet (Mac Gee)	20 50	11 »
—	11 50	6 »
Mombô (Bartholomew)	32 50	21 50
Whirlwind (Garner)	14 50	7 50
12 partants.		
Questure (O'Neill)	42 50	18 50
—	19 50	7 50
Vangoyen (G. Stern)	19 »	9 »
5 partants.		

Aujourd'hui, à deux heures, courses Maisons-Laffitte.

VINS DE TABLE rouge 90 f. blanc 105 f. **EXTRA** fo Paris 5% comp. Arrivage direct de la propriété à Mèze (Hérault). Bur des Com. p. Paris et Seine Fournier, 61, rue Condorcet, Paris.

COURS ET CONFÉRENCES

U. P. du faubourg-Antoine, 157. — M. le docteur Plouffle : Les préjugés sur la folie.

U. P. de Meaux — Cours de droit usuel.



Bébé
SE POUDRE AVEC
LA JUNIOR
pour ne pas souffrir des rougeurs et des démangeaisons produites par les urines et la transpiration
DANS TOUTES PHARMACIES ET HERBORISTERIES
60 cent. LA BOITE
DÉPÔT GÉNÉRAL : **Oscar MOULARD**
MEUDON-PARIS

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-SECTION
L'HUMANITÉ est composé en commandite par une équipe d'ouvriers syndiqués.
Le gérant : G.-A. BERNARD.
Paris, Imp. de la Presse, 16, rue du Croissant. V. SIMART, imprimeur. 14 15 16

LE " GRAND AIR "

COLONIE DE VACANCES SOCIALISTES

Hôtel, parc et plage à **Larmor-Baden** (Morbihan). La semaine : Enfants 9 fr. 25 et 12 fr. 75 ; Adultes 18 fr. 50 (léger supplément en août). Voyage (aller et retour) : Enfants 12 fr., Adultes 22 fr. Droits d'inscription : Enfants 0 fr., Adultes 0 fr.

Permanence (à partir du 1er mai) : 12, rue des Archives, Paris (Métro : Hôtel-de-Ville). En semaine de 4 à 7 heures (sauf lundi) ; mardi et jeudi soir de 9 à 10 heures ; dimanche de 9 à midi. Ecrire pour renseignements détaillés (timbre-réponse).

PIERRES A BRIQUET ferro cerium, 1 fr. 50 le cent 10 fr. le mille. Franco 0,25 en plus. Adresser mandat CORBRION, 87, r. d'Angoulême, Paris.

Pougues-les-Eaux (Nièvre). Charmante station de cure et de villégiature. 3 h. 1/2 de Paris. Estomac, Foie, Intestins, Reins, Diabète, Neurasthénie, Anémie. Hôtels et villas confortab. Prix modérés. Proximité de la Loire et d'immenses forêts. Pour renseig. écr. à la mairie.

LA MILANAISE
Composition Hygiénique pour Nettoyer, Fortifier et Embellir la Chevelure
Fait disparaître les Poux, les Pellicules, les Lentes et la Crasse du cuir chevelu
En vente dans toutes les Pharmacies.



Prix 30 cent. la Boite — Prix 30 cent. la Boite
Usine & Dépôt à Meudon-Paris

• Encre Miette •

SPECTACLES DU 16 JUILLET 1914

OPERA. — Relâche.
THEATRE-FRANÇAIS. — Matinée : Le médecin malgré lui ; Œdipe Roi ; (soirée) : L'Essayeuse, le Prince Charmant.
GAITE-LYRIQUE. — Relâche.
VARIETES. — Ma tante d'Honfleur.
GYMNASE. — 9 h. 15. — Mon Bébé.
VAUDEVILLE. — 9 h. — La Belle aventure.
RENAISSANCE. — Relâche.
THEATRE ANTOINE. — 8 h. 3/4. — Ernest ou Ernestine ? ; Une nuit de noces.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 9 h. — La Prétentaine.
PALAIS-ROYAL. — 9 h. — J'ose pas.
ATHENEE. — 8 h. 45. — Je ne trompe pas mon mari.
APOLLO. — Rêve de Valse.
NOUVEL-AMBIGU. — L'Epervier.
THEATRE IMPERIAL. — Un bûcheur ; C'est pas chic ; Comme on fait son lit ; La Jalousie du barbouillé.
GRAND-GUIGNOL. — 9 h. — La Maternelle ; l'Angoisse, la Bienfaitrice, l'Aventure.
FOLIES-MARIGNY. — La revue de Marigny.
FOLIES-DRAMATIQUES. — Un satyre au Couvent, Celle qui assassina.
LITTLE-PALACE. — Très salée, revue.
CLUNY. — Bicard dit le Bouif.
DEJAZET. — Les Dégourdis de la 11e.

CONCERTS ET SPECTACLES DIVERS

OLYMPIA. — L'Orgie à Babylone.
MOULIN-ROUGE. — Cache ton nu.
FOLIES-BERGERE. — La Revue de l'Amour.
SCALA. — Viens profiter avec ! revue belge.
JARDIN DE PARIS (Champs-Elysées). — 8 h. 30. Cinéma. Concert-promenade. Attractions. De 4 à 7 h., Thé-Tango.
MAGIC-CITY. — Bal, Skating, Magic Cinéma Palace. Tous les jours, matinées et soirées. Dimanches et fêtes, toutes les attractions.
GRANDS MAGASINS DUFAYEL Concert et Cinématographe. Tous les jours, de 2 heures à 8 heures, sauf le dimanche. Buffet. Nombreuses attractions.
BAL TABARIN. — Tous les soirs, les petits Lockford.

MENAGERES ESSAYEZ **LE PECTYL**
Boisson supérieure instantanée revenant à 5 centimes le litre — goût de la pomme. Se fait avec ou sans levure dans un seau, une bonbonne de 10 litres ou tonneau de 50 litres ou 100 litres. Se met en bouteilles de suite.
LA REINE DES BOISSONS ALIMENTAIRES
Désaltérante, rafraîchissante et digestive. La seule qui rétablisse et entretienne toutes les fonctions naturelles de l'homme, laissant au palais une agréable sensation de fraîcheur. Convient à toutes les personnes, mêmes délicates de l'estomac et de l'intestin.
Extrait pour 10 litres........ 0 50
— 50 .... 1 50
— 100 .... 2 50
Se trouve dans toutes les épiceries et coopératives s'approvisionnant au Magasin de Gros des Coopératives de France, 208, rue Saint-Maur.
Envoi gratuit fco échantill. pour 10 lit. contre 0 fr. 50 en timbres-poste, 16, rue Ramey, Paris.

TOUS LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Collection de 100 Volumes
format 11 × 18 (200 pages environ)

AVANTAGES CONSENTIS aux 500 PREMIERS SOUSCRIPTEURS

Cette collection imprimée en caractères neufs modernes d'une élégance incomparable et spécialement fondue pour elle, tirée sur papier vergé est publiée sous le patronage des plus illustres représentants de la pensée française. Une notice biographique et critique accompagne les ouvrages de chaque auteur. A chaque souscripteur il est accordé une des deux

PRIMES ENTIÈREMENT GRATUITES

PRIME 1 — ***Un Casier-Bibliothèque*** démontable, en chêne clair. Spécialement établi pour contenir les 100 volumes.

PRIME 2 — ***20 Romans choisis*** des meilleurs auteurs Lucien Descaves, J. H. Rosny, M. et A. Fischer, Conan Doyle, C. Lemonnier, Tolstoï, Ed. Haraucourt, Léon Frapié, etc.

Les Primes étant en nombre limité, nous ne pouvons qu'encourager nos Lecteurs à souscrire de suite afin de profiter de ces avantages.

QUELQUES OPINIONS sur "Tous les Chefs-d'Œuvre de la Littérature Française"

M. LUCIEN DESCAVES
de l'Académie Goncourt.

Je trouve très heureuse, très profitable à la masse de lecteurs, l'idée de faire tenir en cent volumes bien imprimés et d'un prix modique les Chefs-d'Œuvre de notre Littérature française.

Il appartient à ces grands vins de mener le camp contre l'alcoolisme littéraire dont meurt le goût public.

M. JEAN RICHEPIN
de l'Académie Française.

Le choix des cent chefs d'œuvre me semble excellent ; le tirage est d'un caractère plaisant et très lisible d'un noir égal ; le papier est agréable, le brochage est solide. Voilà des livres parfaits, mieux soignés que force livres de soi-disant luxe ; et tout cela pour quelques sous le volume ! C'est admirable. Heureux les lecteurs qui peuvent désormais avoir une telle bibliothèque à un tel prix ! Heureux aussi les auteurs qui mériteront un jour d'entrer dans ce Panthéon populaire.

M. MAURICE DONNAY
de l'Académie Française.

Vous avez résolu de la façon la plus élégante, et avec le plus grand souci des budgets modestes, le problème souvent posé : « Si nous aviez à composer une bibliothèque de cent volumes... ». Et j'aime que cette collection de tous les chefs d'œuvre, qui commence par la Chanson de Roland, finisse, comme on en France, par des chansons, puisque les meilleures chansons françaises du XVe au XXe siècle formeront le centième volume.

LISTE des 100 VOLUMES

— XIe SIÈCLE —
1 *La Chanson de Roland.* Traduction nouvelle d'après les textes originaux.

— XIIe SIÈCLE —
2 THOMAS : *Le Roman de Tristan.* Traduction nouvelle.

— XIIIe SIÈCLE —
3 *Le Roman de Renart et Le Roman de la Rose.* Analyse et meilleures pages.
4 *Recueil de Fabliaux.*

XIIIe et XIVe SIÈCLES
5 *Les Chroniqueurs français* : VILLEHARDOUIN, FROISSART, JOINVILLE. Extraits.

— XVe SIÈCLE —
6 FRANÇOIS VILLON, CHARLES d'ORLÉANS, H. BAUDE : *Poésies.*
7 ANTHOINE de la SALE : *Le Petit Jehan de Saintré.*

— XVIe SIÈCLE —
8 RABELAIS : *Gargantua.*
9 et 10. — *Pantagruel.*
11 CLÉMENT MAROT : Œuvres.
12 RONSARD : *Meilleurs Poèmes.*
13 *Les Poètes de la Pléiade.* BAIF, du BELLAY, BELLEAU, PONTHUS de THYARD, JODELLE : Morceaux choisis.
14 AMYOT : Morceaux choisis.
15 à 20. *Les Essais de* MONTAIGNE.

— XVIIe SIÈCLE —
21 MALHERBE : Œuvres.
22 RÉGNIER : Meilleures pages.
23 AGRIPPA D'AUBIGNÉ : *Les Tragiques.*
24 DESCARTES : *Discours de la Méthode* et œuvres diverses.
25 CORNEILLE : *La Galerie du Palais, L'Illusion Comique, Le Menteur.*
26 CORNEILLE : *Le Cid, Horace.*
27 — *Cinna, Polyeucte.*
28 — *Nicomède, Don Sanche, Pompée.*
29 RACINE : *Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus.*
30 RACINE : *Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie.*
31 RACINE : *Phèdre, Esther, Athalie.*
32 MOLIÈRE : *Le Dépit amoureux, Les Précieuses Ridicules, L'Ecole des Femmes.*
33 MOLIÈRE : *Tartufe, Don Juan, Le Misanthrope.*
34 MOLIÈRE : *Amphitryon, L'Avare, Le Bourgeois gentilhomme.*
35 MOLIÈRE : *Les Fourberies de Scapin, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire.*
36 PASCAL : *Pensées.*
37 LA ROCHEFOUCAULD : *Sentences et Maximes morales, Pensées et Réflexions diverses.*
38 BOSSUET : *Oraisons funèbres. Sermons, Réflexions et Maximes sur la Comédie.*
39 MASSILLON, FLÉCHIER, BOURDALOUE : Extraits.
40 Cardinal de RETZ : Meilleures pages des *Mémoires.*
41 BOILEAU : Œuvres poétiques.
42 LA FONTAINE : *Fables* et *Petits Poèmes.*
43 Madame de SÉVIGNÉ : Choix de Lettres.
44 FÉNELON : *De l'Education des Filles, Fables, Mémoires politiques et Lettres.*
45 LA BRUYÈRE : *Les Caractères.*
46 SAINT-ÉVREMOND : Pages choisies.
47 *Romanciers et Conteurs du XVIIe siècle* : BALZAC, SOREL, SCARRON, Mme de La FAYETTE, PERRAULT, TALLEMANT des RÉAUX. Morceaux choisis.

— XVIIIe SIÈCLE —
48 *Les Petits Poètes du XVIIIe s.* : La MOTTE, J.-B. ROUSSEAU, LEBRUN, THOMAS, BERNIS, DORAT, PARNY, SAINT-LAMBERT, ROUCHER, GILBERT, PIRON, DELILLE. Morceaux choisis.
49 LESAGE : *Le Diable boiteux.*
50 FONTENELLE et VAUVENARGUES : Extraits. [sonne.
51 MONTESQUIEU : *Lettres Per-*
52 — *Grandeur et Décadence des Romains,* Extraits de *l'Esprit des Lois.*
53 VOLTAIRE : Poèmes.
54 — Théâtre.
55 — Romans.
56 — Philosophie.
57 — Histoire.
58 MARIVAUX : Théâtre.
59 et 60 DIDEROT : Chefs-d'œuvre.
61 à 63 J.-J. ROUSSEAU : *Confes-* [sions.
64 à 66 — *Emile.*
67 — *Du Contrat Social.*
68 — *Lettres Ecrites de la Montagne.*
69 BEAUMARCHAIS : *Le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro,* etc.
70 BERNARDIN de ST-PIERRE : *Paul et Virginie* et Extraits des *Etudes de la Nature.*
71 SAINT-SIMON : Extraits des *Mémoires.*
72 A. CHÉNIER : Poésies.
73 *Les Epistoliers du XVIIIe s.* : Mme du DEFFAND, Mme de STAAL, Président de BROSSES, VOLTAIRE, Mlle AÏSSÉ, Mlle de LESPINASSE, Mme d'ÉPINAY, FRÉDÉRIC II, Mme ROLAND, CATHERINE II, Le Prince de LIGNE. Morceaux choisis.
74 *Romanciers et Conteurs du XVIIIe siècle* : MARIVAUX, l'Abbé PRÉVOST, CRÉBILLON Fils, LACLOS, RESTIF de la BRETONNE, FLORIAN. Morceaux choisis.
75 *Les Encyclopédistes* : D'ALEMBERT, CONDILLAC, BUFFON, MARMONTEL, HELVÉTIUS, d'HOLBACH, TURGOT, CONDORCET. Morceaux choisis.
76 *Les Orateurs de la Révolution* : MIRABEAU, BARNAVE, VERGNIAUD, DANTON, ROBESPIERRE, CAMILLE DESMOULINS, ROYER-COLLARD, CAMILLE JORDAN, ST-JUST. Meilleurs discours.

— XIXe SIÈCLE —
77 PAUL-LOUIS COURIER : Lettres et Pamphlets.
78 JOSEPH de MAISTRE : Extraits des *Soirées de St-Pétersbourg* et du *Traité sur les Sacrifices.*
79 X. de MAISTRE : Œuvres complètes.
80 Mme de STAEL : *Dix Années d'Exil.*
81 et 82 CHATEAUBRIAND : *Les Martyrs.*
83 *Atala, René,* chapitres importants des *Mémoires d'Outre-Tombe.*
84 H. de BALZAC : *Les Paysans.*
85 — *Le Père Goriot.*
86 — *Eugénie Grandet.*
87 — *Le Colonel Chabert, le Curé de Tours, les Proscrits, El Verdugo.*
88 BENJAMIN CONSTANT : *Adolphe* et choix de Discours.
89 GÉRARD de NERVAL : Œuvres choisies.
90 STENDHAL : *De l'Amour.*
91 MUSSET : *La Confession d'un Enfant du Siècle.*
92 — *Contes.*
93 — *Nouvelles.*
94 — *Premières Poésies.*
95 — *Poésies nouvelles.*
96 à 98 — *Comédies et Proverbes.*
99 LAMENNAIS : *Paroles d'un Croyant* et choix de Prédications.
100 *Les meilleures Chansons françaises, du XVe au XXe siècle.*

QUELQUES OPINIONS sur "Tous les Chefs-d'Œuvre de la Littérature Française"

M. ERNEST LAVISSE
de l'Académie Française.

...Voici une publication de joli aspect par le format, par la couverture, par le papier, par le caractère, ...vraie publication de luxe. ...Voici une publication d'un bon marché invraisemblable. De tout cœur je souhaite à cette entreprise le succès qu'elle mérite.

M. JULES CLARETIE
de l'Académie Française.

Le beau pour tous ! La pensée, la littérature pour tous ! Il semble que ce soit le mot d'ordre du siècle présent. Reste le problème à résoudre. Il m'est très agréable de constater que votre « Bibliothèque » de cent volumes choisis donne satisfaction aux plus difficiles. Que d'autres nous ce collection quand nous commencions à lire, à chercher, à comprendre ! Les lecteurs d'aujourd'hui sont plus heureux que nous.

M. ABEL HERMANT
l'auteur célèbre.

Le catalogue de votre bibliothèque est très judicieusement établi : l'aspect de vos volumes est charmant, et il est incroyable que l'on puisse offrir au public de beaux et bons livres pour un prix aussi modique. Vous rendrez un réel service aux lettres françaises.

M. FRÉDÉRIC MASSON
de l'Académie Française.

C'est un tour de force de fabriquer pour un tel prix des livres dont le caractère est net, le tirage noir, le papier sain, le brochage résistant, la couverture plaisante.

PRIX ACTUEL DE SOUSCRIPTION { 100 Volumes brochés : **100** francs, payables **5** fr. par mois, | 100 Volumes reliés : **150** francs, — **7.50** —, (reliure toile anglaise). } *Au Comptant 10 0/0 d'escompte*

CONDITIONS de VENTE

1° **On ne paie rien d'avance.**

2° Le premier paiement n'est à effectuer que le 1er du mois suivant la réception des ouvrages et de la prime. Les traites sont encaissées sans frais.

3° La collection brochée ou reliée et la prime choisie sont envoyées de suite franco domicile.

5° En raison des droits de douane, le Casier-Bibliothèque n'est pas expédiée aux souscripteurs de l'Etranger. La prime N° 2 est la seule pouvant être envoyée.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Adresser au citoyen E. CHABAIN, au journal l' « HUMANITÉ »
142, rue Montmartre, Paris

Je soussigné souscris à *les Chefs-d'œuvre de la Littérature Française"* :

(1) en 100 volumes brochés au prix de *100* f. payables **5** fr. par mois.

(1) au comptant 10 0/0 d'escompte.

(1) en 100 volumes reliés au prix de *150* fr. payables **7.50** par mois.

(1) au comptant 10 0/0 d'escompte.

Joindre à l'envoi la prime gratuite N°

Fait à ______ le ______ 191

(1) Biffer le mode non choisi.

Nom ______
Prénom ______
Profession ______
Domicile ______
Ville ______
Departemt ______
Gare ______
Adresse de l'emploi ______

SIGNATURE :

En souscrivant maintenant, le premier versement mensuel ne sera à effectuer que le 1er Août prochain

FEUILLETON DU 16 JUILLET 1914 — 53

LES ROUGON-MACQUART
HISTOIRE NATURELLE ET SOCIALE D'UNE FAMILLE SOUS LE SECOND EMPIRE

La Débâcle

PAR

ÉMILE ZOLA

DEUXIÈME PARTIE

III

— SUITE —

— Vous avez bien des terrines, des seaux, des marmites, enfin ce que vous voudrez... Nous n'allons pas nous barbouiller de sang jusqu'au nez, bien sûr !... Et des éponges, tâchez de m'avoir des éponges !

Mme Delaherche se hâta, revint suivie de trois servantes, les bras chargés de toutes les terrines qu'elle avait pu trouver. Debout devant les trousses, Gilberte avait appelé Henriette d'un signe, en les lui montrant avec un léger frisson. Toutes deux se prirent la main, restèrent là, silencieuses, mettant dans leur étreinte la sourde terreur, la pitié anxieuse qui les bouleversaient.

— Hein ? ma chère, dire qu'on pourrait vous couper quelque chose !

— Pauvres gens !

Sur la grande table, Bouroche venait de faire placer un matelas, qu'il garnissait d'une toile cirée, lorsqu'un piétinement de chevaux se fit entendre sous le porche. C'était une première voiture d'ambulance, qui entra dans la cour. Mais elle ne contenait que dix petits blessés, assis face à face, la plupart ayant un bras en écharpe, quelques-uns atteints à la tête, le front bandé. Ils descendirent, simplement soutenus ; et la visite commença.

Comme Henriette aidait doucement un soldat tout jeune, l'épaule traversée d'une balle, à retirer sa capote, ce qui lui arrachait des cris, elle remarqua le numéro de son régiment.

— Mais vous êtes du 106e ! Est-ce que vous appartenez à la compagnie Beaudoin ?

Non, il était de la compagnie Ravaud. Mais il connaissait tout de même le caporal Jean Macquart, il crut pouvoir dire que l'escouade de celui-ci n'avait pas encore été engagée. Et ce renseignement, si vague, suffit pour donner de la joie à la jeune femme : son frère vivait, elle serait tout à fait soulagée lorsqu'elle aurait embrassé son mari, qu'elle continuait à attendre d'une minute à l'autre.

A ce moment, Henriette, ayant levé la tête, fut saisie d'apercevoir, à quelques pas d'elle, au milieu d'un groupe, Delaherche, racontant les terribles dangers qu'il venait de courir, de Bazeilles à Sedan. Comment se trouvait-il là ? Elle ne l'avait pas vu entrer.

— Et mon mari n'est pas avec vous ?

Mais Delaherche, que sa mère et sa femme questionnaient complaisamment, ne se hâtait point.

— Attendez, tout à l'heure.

Puis, reprenant son récit :

— De Bazeilles à Balan, j'ai failli être tué vingt fois. Une grêle, un ouragan de balles et d'obus !... Et j'ai rencontré l'empereur, oh ! très brave... Ensuite, de Balan ici, j'ai pris ma course...

Henriette lui secoua le bras

— Mon mari ?

— Weiss ? mais il est resté là-bas, Weiss !

— Comment, là-bas ?

— Oui, il a ramassé le fusil d'un soldat mort, il se bat.

— Il se bat, pourquoi donc ?

— Oh ! un enragé ! Jamais il n'a voulu me suivre, et je l'ai lâché, naturellement.

Les yeux fixes, élargis, Henriette le regardait. Il y eut un silence. Puis, tranquillement, elle se décida.

— C'est bon, j'y vais.

Elle y allait, comment ? Mais c'était impossible, c'était fou ! Delaherche reparlait des balles, des obus qui balayaient la route. Gilberte lui avait repris les mains pour la retenir, tandis que Mme Delaherche s'épuisait aussi à lui démontrer l'aveugle témérité de son projet. De son air doux et simple, elle répéta :

— Non, c'est inutile, j'y vais.

Et elle s'obstina, n'accepta que la dentelle noire que Gilberte avait sur la tête. Espérant encore la convaincre, Delaherche finit par déclarer qu'il l'accompagnerait, au moins jusqu'à la porte de Balan. Mais il venait d'apercevoir le factionnaire qui, au milieu de la bousculade causée par l'installation de l'ambulance, n'avait pas cessé de marcher à petits pas devant la remise, où se trouvait enfermé le trésor du 7e corps ; et il se souvint, il fut pris de peur, il alla s'assurer d'un coup d'œil que les millions étaient toujours là. Henriette, déjà, s'engageait sous le porche.

— Attendez-moi donc ! Vous êtes aussi enragée que votre mari, ma parole !

D'ailleurs, une nouvelle voiture d'ambulance entrait, ils durent la laisser passer. Celle-ci, plus petite, à deux roues seulement, contenait deux grands blessés, couchés sur des sangles. Le premier qu'on descendit, avec toutes sortes de précautions, n'était plus qu'une masse de chairs sanglantes, une main cassée, le flanc labouré par un éclat d'obus. Le second avait la jambe droite broyée. Et tout de suite Bouroche, faisant placer celui-ci sur la toile cirée du matelas, commença la première opération, au milieu du continuel va-et-vient des infirmiers et de ses aides. Mme Delaherche et Gilberte, assises près de la pelouse, roulaient des bandes.

Dehors, Delaherche avait rattrapé Henriette.

— Voyons, ma chère madame Weiss, vous n'allez pas faire cette folie... Comment voulez-vous rejoindre Weiss là-bas ? Il ne doit même plus y être, il s'est sans doute jeté à travers champs pour revenir... Je vous assure que Bazeilles est inabordable.

Mais elle ne l'écoutait pas, marchait plus vite, s'engageait dans la rue du Ménil, pour gagner la porte de Balan. Il était près de neuf heures, et Sedan n'avait plus le frisson noir du matin, le réveil désert et tâtonnant, dans l'épais brouillard. Un soleil lourd découpait nettement les ombres des maisons, le pavé s'encombrait d'une foule anxieuse, que traversaient de continuels galops d'estafettes. Des groupes surtout se formaient autour des quelques soldats sans armes qui étaient rentrés déjà, les uns blessés légèrement, les autres dans une exaltation nerveuse extraordinaire, gesticulant et criant. Et pourtant la ville aurait encore eu à peu près son aspect de tous les jours, sans les boutiques aux volets clos, sans les façades mortes, où pas une persienne ne s'ouvrait. Puis, c'était ce canon, ce canon continu, dont toutes les pierres, le sol, les murs, jusqu'aux ardoises des toits, tremblaient.

Delaherche était en proie à un combat intérieur fort désagréable, partagé entre son devoir d'homme brave qui lui commandait de ne pas quitter Henriette, et sa terreur de refaire le chemin de Bazeilles sous les obus. Tout d'un coup, comme ils arrivaient à la porte de Balan, un flot d'officiers à cheval qui rentraient les sépara. Des gens s'écrasaient près de cette porte, attendant des nouvelles. Vainement, il courut, chercha la jeune femme : elle devait être hors de l'enceinte, hâtant le pas sur la route. Et, sans pousser le zèle plus loin, il se surprit à dire tout haut :

— Ah, tant pis ! c'est trop bête !

Alors, Delaherche flâna dans Sedan, en bourgeois curieux qui ne voulait rien perdre du spectacle, travaillé cependant d'une inquiétude croissante. Qu'est-ce que tout cela allait devenir ? et, si l'armée était battue, la ville n'aurait-elle pas à souffrir beaucoup ? Les réponses à ces questions qu'il se posait restaient obscures, trop dépendantes des événements. Mais il n'en commençait pas moins à trembler pour sa fabrique, son immeuble de la rue Maqua, d'où il avait du reste déménagé toutes ses valeurs, enfouies en un lieu sûr. Il se rendit à l'hôtel de ville, y trouva le conseil municipal siégeant en permanence, s'y oublia longtemps, sans rien apprendre de nouveau, sinon que la bataille tournait fort mal. L'armée ne savait plus à qui obéir, rejetée en arrière par le général Ducrot, pendant les deux heures où il avait eu le commandement, ramenée en avant par le général de Wimpffen, qui venait de lui succéder ; et ces oscillations incompréhensibles, ces positions qu'il fallait reconquérir après les avoir abandonnées, toute cette absence de plan et d'énergique direction précipitait le désastre.

Puis, Delaherche poussa jusqu'à la sous-préfecture, pour savoir si l'empereur n'avait pas reparu. On ne put lui donner que des nouvelles du maréchal de Mac-Mahon, dont un chirurgien avait pansé la blessure peu dangereuse, et qui était tranquillement dans son lit. Mais, vers onze heures, comme il battait de nouveau le pavé, il fut arrêté un instant, dans la Grande-Rue, devant l'hôtel de l'Europe, par un lent cortège, des cavaliers couverts de poussière, dont les mornes chevaux marchaient au pas. Et, à la tête, il reconnut l'empereur, qui rentrait après avoir passé quatre heures sur le champ de bataille. La mort n'avait pas voulu de lui, décidément. Sous la sueur d'angoisse, de cette marche au travers de la défaite, le fard s'en était allé des joues, les moustaches cirées s'étaient amollies, pendantes, la face terreuse avait pris l'hébétement douloureux d'une agonie. Un officier, qui descendit devant l'hôtel, se mit à expliquer au milieu d'un groupe la route parcourue, de la Moncelle à Givonne, tout le long de la petite vallée, parmi les soldats du 1er corps, que les Saxons avaient refoulés sur la rive droite du ruisseau ; et l'on était revenu par le chemin creux du Fond de Givonne, dans un tel encombrement déjà, que même, si l'empereur avait désiré retourner sur le front des troupes, il n'aurait pu le faire que très difficilement. D'ailleurs, à quoi bon ?

Comme Delaherche écoutait ces détails, une détonation violente ébranla le quartier. C'était un obus qui venait de démolir une cheminée, rue Sainte-Barbe, près du Donjon. Il y eut un sauve-qui-peut, des cris de femmes s'élevèrent. Lui, s'était collé contre un mur, lorsqu'une nouvelle détonation brisa les vitres d'une maison voisine. Cela devenait terrible, si l'on bombardait Sedan ; et il rentra au pas de course rue Maqua, il fut pris d'un tel besoin de savoir, qu'il ne s'arrêta point, monta vivement sur les toits, ayant là-haut une terrasse, d'où l'on dominait la ville et les environs.

(A suivre.)

LA VIE SOCIALE

Internationale . Socialiste . Syndicale . Coopérative

Les Communications et Convocations doivent parvenir avant *7 heures du soir* *VIE SOCIALE-HUMANITÉ, 142, rue Montmartre* | TÉLÉPHONE : Gutenberg, 02-57 et 02-69 *Adresse Télégraphique : HUMANITÉ-PARIS* | Pour la publicité des Fêtes et Conférences adresser lettres et man *CAISSE HUMANITÉ, 142, rue Montmartre*

LE DÉBAT D'HIER AU CONGRÈS DE LA SECTION FRANÇAISE DE L'INTERNATIONALE OUVRIÈRE

Contre l'Impérialisme et contre la Guerr

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Pendant toute cette longue séance, qui durera de 2 heures à 7 h. 1/2, la discussion sera poursuivie sur la question de l'impérialisme. *Delory*, qui préside à nouveau, donne, dès l'ouverture, la parole à *Vaillant* qui marque tout d'abord l'évolution dangereuse du capitalisme.

Discours de Vaillant

— En se concentrant, en se fortifiant, en s'impérialisant, le capitalisme est devenu plus dangereux pour la paix du monde et nous sommes plus menacés de voir un conflit surgir et déchaîner la guerre. Mais, parallèlement à ce développement du capitalisme sous la forme impérialiste, la force du prolétariat grandit et cela créee pour nous l'obligation d'employer contre la guerre les moyens les plus énergiques.

Pour ce qui est de l'accord sur les moyens, contrairement à ce qu'ont affirmé certains orateurs, *Vaillant* pense que ceux qui ont l'appréhension qu'il ne peut se faire à Vienne ont tort et il indique pourquoi le Congrès international pourra adopter une résolution cadrant avec l'esprit même de la motion qu'il a signée avec Keir Hardie.

— Ce n'est pas là, dit-il, un espoir vain, car la question de la grève générale a fait un progrès incontestable chez nos camarades de la Social-Democratie allemande, qui en est arrivée à considérer que la grève générale est un moyen efficace pour la conquête du suffrage universel en Prusse. D'ailleurs, son action antimilitariste récente s'est manifestée avec une énergie et une vigueur qui n'ont jamais été dépassées nulle part.

Et *Vaillant* indique au Congrès l'attitude de la Fédération berlinoise relativement à une motion de Rosa Luxembourg et aussi l'esprit qui s'est manifesté dans les Congrès allemands et dans les cercles directeurs de la social-démocratie.

— En 1913, à Iéna, son Comité directeur, dit Vaillant, sur la question intérieure de la conquête du suffrage universel en Prusse, disait : « Il est à considérer que le plus large emploi des mouvements de masse est, le cas échéant, un des moyens les plus efficaces pour repousser l'agression contre les forces populaires. »

C'est là une résolution dont l'esprit ne se différencie pas sensiblement de celui qui est dans la motion Keir Hardie, et, cependant Scheidemann en a souligné la valeur en déclarant que ce texte était le produit de sérieuses délibérations du Comité directeur et de toutes les organisations qui sont groupées derrière cette résolution. Scheidemann disait encore : « Fou qui s'imagine que nous ne pourrons pas faire de mouvement de masse ; nous le ferons quand le moment viendra », et sur ce point il était en complète communion d'idée avec French.

Eh bien ! quand les camarades socialistes allemands disent au gouvernement impérial : « Nous aurons le S. U. en Prusse ou vous aurez un mouvement de masse », nous pensons que l'Internationale peut dire à tous les gouvernants : « Vous ne nous menacerez pas de la guerre, ou vous aurez la grève générale ouvrière ! »

Pour *Vaillant*, ne pas adopter la résolution Keir Hardie ce serait rétrograder sur les décisions déjà prises, notamment sur celle votée par le Conseil national, qui préconisait la grève générale contre la guerre. L'orateur déclare que ce n'est pas au moment où le danger croît qu'il faut négliger de préciser les moyens les plus énergiques pour la combattre.

On a créé une équivoque à propos d'une incidente de la résolution Keir Hardie, qui parle de certaines corporations. *Vaillant* déclare que c'est bien la grève générale de toute les corporations qu'il faut réaliser, mais qu'il est certaines corporations qui, dans cette action générale prennent une place plus importante.

Puis ensuite il dit qu'on ne peut pas soutenir que c'est là un moyen qui peut désarmer un pays en face d'un autre.

— Il ne faut pas enlever toute intelligence à l'Internationale, dit-il, et jamais celle-ci ne prendra une décision qui ne ferait pas concorder l'action socialiste des deux côtés de la frontière.

Après avoir dit que la grève générale ne sera pas décidée par décret et que les « précautions » gouvernementales dont on a parlé seraient impossibles, l'orateur déclare que cette grève, « entraînée par le sentiment de la masse, éclatera à l'heure qui la commandera ». Il marque encore la différence de la grève générale telle qu'il la soutient avec la grève générale préconisée au Congrès de Bruxelles par Domela Nieuvenhuis, qui était une grève générale militaire et révolutionnaire comme celle qui fut par la suite défendue par Hervé.

— Mais, poursuit Vaillant, sur une question comme celle-là, il ne faut pas délibérer dans le secret. Le Parti socialiste doit faire connaître à la classe ouvrière comment elle doit disposer de son sort.

Déjà, dans plusieurs pays, notamment en Suède, en Belgique, la grève générale a été réalisée avec le concours de l'ensemble des forces prolétariennes. En France, la grève des cheminots a indiqué la puissance d'une arme comme la grève et, en Angleterre, lors de la grève des mineurs, Mac Donald a rapporté comment, étant dans une situation diplomatique difficile, les gouvernants avaient été impressionnés au point qu'ils avaient accordé leur concours aux revendications des mineurs qui ont triomphé.

Vaillant rappelle cela et il dit qu'il est impossible de s'en tenir à une formule vague comme celle de « tous les moyens » qui pourrait permettre, non pas peut-être de n'en employer aucun, mais de ne pas employer le plus efficace.

— Nous ne pouvons pas ne pas indiquer la grève générale dans la résolution de Vienne, continue Vaillant, car nous avons dit à Stuttgart tout ce qui pouvait être dit ; nous avons renforcé notre motion à Copenhague. Notre force augmente, en face des menaces présentes nous devons aller jusqu'au bout.

Et *Vaillant* termine son discours par d'émouvants souvenirs personnels.

— Ceux qui ont vu 1870, dit-il, ceux qui ont connu Paris, ville presque déserte, réduite à la misère, accablée moralement et matériellement, ceux-là ne permettront jamais qu'un pareil spectacle soit revu. Ils ne permettront jamais qu'une pareille œuvre de destruction soit à nouveau accomplie. Une autre guerre, qui serait maintenant plus terrible encore...

Aussi nous voterons la résolution, pour le salut de l'humanité, pour la paix contre la guerre !

Intervention de Rappoport

Rappoport succède à Vaillant. Il indique qu'il votera la résolution Keir Hardie car il s'agit de savoir si nous allons, dans le monde moderne, permettre le massacre entre les millions de prolétaires socialistes.

— Si la Social-Democratie allemande, dit-il, se décide à adopter la grève générale, elle est plus prête à la réaliser que n'importe quelle autre nation, et il y a en Allemagne un état d'esprit violemment hostile au militarisme.

Sur cet état d'esprit, sur les décisions et sur l'action de la Social-Democratie, *Rappoport* apporte de nombreuses indications qu'il dit avoir puisées à bonne source. Puis il ajoute :

— Il s'agit aussi de savoir s'il est exact qu'on ne peut faire disparaître le militarisme qu'avec le capitalisme ou si, précisément le militarisme n'est pas un des principaux obstacles à la suppression du capitalisme.

L'orateur rappelle ce que coûte le militarisme aux six principales nations et il montre comment les charges militaires empêchent toute œuvre réformatrice et après avoir affirmé être pour le maximum de défense des pays, maximum qui est atteint par le caractère international de l'action socialiste, il conclut en disant :

— A quoi nous servirons les millions de socialistes, de syndiqués, de coopérateurs, si par la volonté des gouvernants ils sont destinés à la boucherie internationale. Pour empêcher cette boucherie, il faut accepter une motion qui, tenant compte de l'évolution de l'action socialiste et démocratique, dresse contre la tuerie tous les hommes qui ont dépassé l'état mental barbare.

Discours de Jaurès

Jaurès intervient alors. Il indique tout d'abord le sens du mot impérialisme qui est un mot se rattachant à la tradition conquérante et dominatrice de l'ancienne Rome.

— Mais, dit-il, entré dans la réalité de la langue politique, il désigne la puissance capitaliste. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'impérialisme est, en réalité, l'affirmation de la vieille politique coloniale qui, depuis quatre siècles, exploite et asservit les continents.

Aujourd'hui, la politique coloniale du capitalisme est due à l'intensité de sa force nouvelle. Produisant en grande masse, ayant besoin de vastes débouchés en raison du développement de l'incapacité de consommation des salariés, il se lance à la conquête de ces débouchés, et le péril de conflit en est aggravé. Et le danger est singulièrement rapproché de nous. Tout ce qui se passe en Afrique, en Amérique, le moindre conflit entre les peuples est porté par la presse au premier plan de la sensibilité publique. Au quinzième, au seizième siècle, quand les rois étaient en conflit au loin, il fallait quelquefois un an pour que les autres nations l'apprennent. C'était une année de tranquillité. Aujourd'hui, le télégraphe rend tous ces conflits d'actualité.

Ce qui est caractéristique de l'expansion économique, c'est que c'est en elle que s'est réfugié l'esprit d'orgueil et d'amour-propre. Tant que l'Allemagne a été préoccupée de réaliser son unité, tant que la France a été dominée par des soucis intérieurs, ces deux nations ont trouvé dans leur action propre une activité suffisante. Mais le péril a changé. Maintenant il ne réside plus dans les conflits nationaux, mais dans les conflits extérieurs.

Jaurès souligne la gravité du danger que fait courir l'impérialisme à la paix, puis il montre la force grandissante du prolétariat en face du péril accru.

— A la force croissante du prolétariat, dit-il, il faut des moyens modernes qui correspondent à son organisation.

Nous mettrons tout en œuvre contre le péril ; nous dénoncerons les dangers par l'agitation dans le pays et par l'action parlementaire, mais quand les nuées monteront, car les travailleurs seront menacés par l'orage, il est impossible qu'ils ne se souviennent pas qu'ils sont une force et qu'ils n'affirment pas bien haut leur volonté de paix. Et en fait, malgré des dissentiments théoriques, nous sommes d'accord pour dire que la cessation du travail est un moyen d'émouvoir et d'avertir les gouvernants. S'il est vrai que dans tous les pays, à certaines heures de crise, c'est à la grève générale que les travailleurs ont recours, il est impossible qu'ils ne recourent pas à ce moyen contre la guerre. La grève, d'ailleurs, se produit spontanément. C'est en contradiction avec des formules acceptées antérieurement que les travailleurs espagnols ont protesté contre l'aventure marocaine, que les ouvriers russes se sont élevés contre la guerre russo-japonaise et qu'en Italie le prolétariat s'est soulevé contre les suites de l'entreprise tripolitaine.

Il s'agit de savoir si des grèves générales éclateront ainsi désordonnées et si ce phénomène se produira sans concert international, quand la guerre aura éclaté et quand elle aura emporté toute possibilité d'organisation ou, au contraire, si la grève générale sera employée préventivement contre la guerre.

Jaurès indique alors que les déclarations de Vaillant ont pu dissiper bien des préventions et qu'il est convaincu que l'accord pourrait se réaliser.

— Oui, poursuit-il, nous voulons prévenir la guerre par une action internationale concertée, organisée, mais aussi nous sommes résolus à assurer l'indépendance nationale si elle était menacée. J'ose dire que dans l'étude que j'ai faite de l'histoire des drames entre les peuples je ne connais rien qui soit plus grand et plus noble que le destin qui s'impose au prolétariat. Il faut qu'il arrête, il faut qu'il frappe les auteurs de conflits, les auteurs de meurtres. Mais il faut aussi qu'il ne se laisse jamais aller à faire le jeu du peuple le plus cynique contre celui qui serait désarmé.

Et le problème est plus pressant, plus poignant pour la France et pour l'Allemagne.

Ici Jaurès indique les conditions économiques et géographiques de l'Angleterre et de la Russie, puis il revient à la France et à l'Allemagne :

— La France, dit-il, est exposée à l'action et à la brutalité du pangermanisme et, de son côté, l'Allemagne peut être menacée par le flot du slavisme. Aussi, jamais nous ne dirons aux travailleurs allemands de ne pas rester vigilants contre le panslavisme de Vienne, que nous, nous ne resterons pas vigilants contre le pangermanisme.

L'orateur dit ensuite qu'en même temps qu'il faut proclamer la nécessité de lutter contre la guerre, il faut demander à l'Internationale d'assurer la paix sans asservir aucun pays.

— C'est là une chose possible, poursuit Jaurès, à condition que nous sachions que ce n'est pas après la déclaration de guerre que nous agirons. Quand la guerre aura éclaté, notre action sera devenue impossible. Que les gouvernants ne s'y trompent pas, la justice immanente les atteindra.

Puis Jaurès insiste sur l'importance de l'arbitrage en ces termes :

— Je me permets de dire que je regrette toute parole qui pourrait affaiblir la vertu de la pratique de l'arbitrage. Elle n'est pas une solution socialiste, mais elle est déjà un grand effort pour faire triompher la politique de raison et de paix, et elle ne pourra prévaloir que par la volonté des forces du prolétariat international.

A nouveau *Jaurès* insiste sur les raisons qui commandent de préciser l'action socialiste contre la guerre.

— Avec notre force grandit notre responsabilité, dit-il. Ce n'est pas quand les peuples auront vu monter l'orage, et qu'à demi foudroyés, ils ne pourront agir, c'est avant, qu'ils doivent user de tous les moyens, parmi lesquels l'action la plus pratique, la plus émouvante est la grève générale se dressant contre la guerre.

J'ai entendu dire qu'il n'était pas une seule force nationale assez organisée pour apporter aux autres la garantie nécessaire. Je le sais. Mais est-ce que nous apportons ici une vanterie, une recette mécanique ? Nous apportons une direction et nous savons que l'histoire récente nous a déjà réservé des surprises : comme la Révolution en Russie et le soulèvement de la Romagne en Italie.

Il faut se préparer à être digne du destin qui nous est réservé. C'est à nous de dire à la classe ouvrière la tâche que l'Humanité attend d'elle, et c'est la meilleure chance de la rendre apte à la remplir.

Discours de Paoli

Paoli monte ensuite à la tribune et, reprenant les arguments qu'il a déjà développés à la Fédération de la Seine, il dit que la motion que le Parti doit présenter à Vienne ne doit pas indiquer la grève générale comme un moyen efficace contre la guerre. D'ailleurs, pour lui, les trois quarts des nations qui seront représentées à Vienne seraient dans l'incapacité de faire une action de masse.

Paoli dit que ceux qui proclament l'efficacité de la grève générale auraient dû la proposer contre l'action guerrière entreprise par la France au Maroc.

L'orateur insiste vivement sur la nécessité de réaliser une unanimité à Vienne et il indique que la motion qui sera votée doit être considérée comme une charte que toutes les sections de l'Internationale doivent respecter.

— Il est impossible, conclut-il, de voter ici la grève générale, car nous serions incapables de tenir nos engagements et en faisant cela, nous affaiblirions la valeur de notre motion aux yeux de la bourgeoisie qui n'ignore pas notre impuissance quant à la réalisation de la grève générale.

Intervention de Sembat

Sembat, à son tour, soutient la motion Keir Hardie-Vaillant. Il indique que deux moyens sont possibles pour réaliser un état nouveau qui grouperait les puissances : le moyen socialiste et le moyen barbare qui est la guerre. Le vieux monde, avant de disparaître, peut tenter encore de jeter les peuples les uns contre les autres, et c'est cela qui donne à la question du militarisme une importance tragique.

Sembat déclare aussi que la question de la grève générale ne se pose qu'avant la guerre et il ajoute :

— Nous n'avons le droit de prévoir cette grève générale que si nous sommes sûrs que ce que nous ferons, on le fera aussi de l'autre côté de la frontière.

L'orateur espère que si l'unanimité ne se fait pas en France, elle se fera à Vienne et, comme il dit que l'idée de la grève générale a fait des progrès en Allemagne, *Guesde* l'interrompt pour dire :

— Le danger, Sembat, ce serait de livrer la nation la plus socialiste à celle qui le serait le moins. Ce serait assurer l'écrasement du socialisme et de la civilisation.

C'est ce que disait Liebknecht au Congrès de Bruxelles de 1891, en réponse à la proposition de grève générale du Hollandais Domela Nieuvenhuis. Jamais en Allemagne, affirmait-il, nous n'accepterons de répondre à une déclaration de guerre par la grève générale.

Supposez qu'une guerre éclate entre l'Allemagne et la Russie. L'Allemagne socialiste, qui voudrait et pourrait se révolter, et la Russie socialiste, qui le voudrait peut-être, mais qui ne le pourrait pas.

Ce serait livrer la civilisation socialiste allemande aux flots de l'armée de l'autocratie russe.

C'est pour cela que, dans un congrès socialiste, jamais, jamais, jamais, la grève générale, en cas de guerre, ne sera votée par un socialiste conscient.

Sembat répond qu'il n'y a pas un seul socialiste qui prendrait la responsabilité que Guesde refuse de prendre lui-même, et il dit qu'il n'est disposé à sacrifier ni la culture française, ni la culture allemande, toutes deux utiles au progrès et à la civilisation, et il termine en disant que l'action socialiste doit s'exercer en France comme en Allemagne contre les dangers de guerre.

Discours de Lebas

Après lui, *Lebas* vient combattre la motion Keir Hardie-Vaillant. Il déclare que depuis le dernier Congrès international rien n'est changé et que rien n'indique que les socialistes allemands ont changé leur attitude. Dans ces conditions que faut-il faire ? *Lebas* énumère ce que le Congrès suédois a envisagé et il dit que l'insertion de la grève générale dans la résolution française sera de nature à porter considérablement tort à la besogne de propagande et de recrutement de nos propagandistes. La campagne qui avait été dirigée contre nous, nous accusant d'antipatriotisme, avait cessé après la publication du manifeste franco-allemand, elle ne manquera pas de reprendre quand on verra que nous proposons la grève générale contre la guerre alors que les Allemands eux n'y souscrivent pas explicitement.

L'orateur dit qu'il faut repousser tout ce qui peut diviser le prolétariat et que tout ce qui l'unit — même sous une forme modérée — doit être considéré comme révolutionnaire. Il faut donc aller à Vienne pour resserrer les liens qui unissent tous les prolétaires et ainsi on aura fait de la bonne besogne pour la paix et pour le socialisme.

Interventions de Conpère-Morel, Varenne et Vaillant

Compère-Morel dit vouloir constater que l'intervention de Jaurès a changé la position de la question. Puis ensuite il dit qu'il faudrait lorsqu'on vote la grève générale dans les Congrès la défendre dans les journaux et dans les réunions. L'orateur cite un article de l'*Emancipateur de Bourges* qui condamne la grève générale en temps de guerre et il voit là une attitude regrettable.

Laudier s'élève contre cette déclaration. L'article en question est de 1910 et il condamne la grève générale en « temps de guerre » et non la grève générale préventive à la déclaration de guerre, qu'il a, dit-il, toujours soutenue et qu'il soutient encore.

Ce petit incident réglé, *Compère-Morel* continue ses déclarations et dit qu'on ne pourra pas discerner quel est le pays qui sera victime de l'agression.

Ensuite *Varenne* expose qu'après avoir soutenu la motion votée à Nancy, il ne la voterait plus aujourd'hui. L'expérience faite n'a pas, selon lui, donné les résultats attendus et, du moment que les Allemands ne sont pas prêts à inscrire la grève générale comme moyen d'action contre la guerre, l'orateur ne voit pas la possibilité que les Français l'inscrivent.

Varenne indique qu'il y a danger à inscrire cette formule pour l'action que les socialistes entendent exercer dans les questions concernant la défense nationale en France et il termine en demandant au Congrès de repousser la motion Keir Hardie-Vaillant.

Mais *Vaillant*, veut, dit-il, apporter quelques réponses et quelques précisions. Il proteste de son amitié et de l'amitié de la Section française pour la Social Democratie et dit que le but qu'il faut atteindre c'est de faire faire un pas à l'Internationale.

Vaillant rappelle ensuite la proposition qu'il a faite au Congrès de la Seine et qui consiste à organiser un vaste pétitionnement pour la libération de la classe que M. Viviani a déclaré vouloir garder en 1915.

Discours d'Hervé

Hervé monte à la tribune au milieu de l'attention générale. On sait que notre camarade va soutenir une thèse toute différente de celle qu'il a soutenue autrefois et connue sous le nom de « méthode insurrectionnelle ». Et, de fait, *Hervé* déclare tout de suite qu'il est contre la motion Keir Hardie-Vaillant. Pour lui cette motion n'est plus acceptable. Quand il a défendu l'insurrection il pensait pouvoir compter sur des insurrectionnels, or il s'est aperçu, dit-il, qu'il n'en aurait point autour de lui le jour d'une déclaration de guerre.

Hervé, après avoir reproché à la « majorité du Parti » d'avoir « reculé » aussi, dit que puisqu'il n'est pas possible de se préserver contre la guerre par l'action révolutionnaire, il faut chercher à s'en préserver par l'action réformiste et par le rapprochement franco-allemand. Il expose comment, selon lui, un conflit peut naître, non pas du fait de l'opposition des intérêts capitalistes, mais du fait des mouvements nationaux eux-mêmes. La France peut être prise dans l'engrenage par sa solidarité avec la Russie, comme l'Allemagne peut être happée par un conflit, en raison de son entente avec l'Autriche. La réalisation du rapprochement franco-allemand serait de nature à conjurer le péril. Mais à quelles conditions ce rapprochement peut-il avoir lieu ? Hervé dit que la question de l'Alsace-Lorraine est certainement un obstacle à ce rapprochement nécessaire. Comme il n'est pas possible de demander sa rétrocession, il faut demander — et il faut que la social-dém demande — que l'autonomie soit à l'Alsace-Lorraine dans le cadre pire allemand, comme celle de la et il faut obtenir que cela soit f éclat, afin de frapper l'esprit de l geoisie française, qui verra dans c sure une satisfaction lui permetta cepter le rapprochement avec l'All

Hervé conclut en disant que c'e que nous obtiendrons les garanties et il dit que si la Social-Democr souscrit pas comme la Section fran faudra alors proposer dans un Congrès l'interdiction pour les pr de chanter l'*Internationale*.

Ces dernières paroles clôturent la sion. Il est entendu que la motion sée par la Fédération de la Sein question de l'Alsace-Lorraine est r à la commission des résolutions. F breuilh fait connaître les noms d rante membres désignés pour co cette commission qui se réunira soirée et la séance est levée.

A. LUQUET et Maurice (

Pour célébrer la victoire socialiste toyen Jean Longuet dans la 5e de et nos succès dans la France entière

GRAND BANQUET POPUL

dimanche 19 juillet, à midi précis, vaste hall champêtre de Marius Roubi les magnifiques ombrages de Robinso sous la présidence du citoyen

ANATOLE FRANC

avec le concours des citoyens Mar. el [illegible] Pierre RENAUDEL, Marcel CACHIN, [illegible] LIN, A. ROZIER, NECTOUX. Partie ar avec le concours d'artistes de l'Opéra Comédie-Française, etc.

Carte de banquet : 4 francs (enfan qu'à 12 ans : 2 fr.) Entrée au café : 0

On trouve des cartes à l'avance à l' manité » et dans toutes les sections circonscription.

CHEZ LES INSTITUTEURS LIBRES ET LAIQUES

L'assemblée générale du Syndicat a eu lieu le 3 juillet, 67, rue Saint-Jacques. Le camarade Rozières, instituteur public et ancien instituteur libre, a développé très persuasivement la nécessité de former un groupement solide, dont la force principale résidera dans l'adhésion à la C. G. T. Il a fait ressortir combien humiliante était la situation de l'instituteur libre laïque, appelé, par dérision, professeur, faisant plus de seize heures de travail par jour, mal logé, mal nourri, mal rémunéré, et dans l'impossibilité absolue de se créer une famille.

L'assemblée a ensuite donné mandat au secrétaire de faire des démarches auprès des directeurs pour l'obtention des huit heures, du R. H. et du minimum de salaire.

Le banquet projeté aura lieu le 3 août. Les adhésions sont reçues chez le secrétaire Ch. Pietri, 84, Grande-Rue, au Pré-Saint-Gervais.

Grèves et Conflits

AUX COMBES DE LA CREUSE

Les ouvriers de l'entreprise Petureaux, occupés sur les chantiers des barrages de la Creuse, près d'Aubusson, viennent de se mettre en grève.

Les intéressés réclament le relèvement et l'uniformité des salaires par catégories :

Mosaïstes, 0 fr. 70 ; maçons, 0 fr. 65 ; mineurs, 0 fr. 65 ; manœuvres, 0 fr. 50 ; tailleurs de pierre, 0 fr. 70 ; un quart d'heure matin et soir.

Les mineurs et puisatiers travaillant constamment dans des conditions insalubres réclament 50 % de majoration.

On se demande pourquoi le maire de Felletins a laissé envahir cette paisible contrée par une nuée de gendarmes et laissé l'entrepreneur se vanter de les avoir à sa disposition tout en étant obligé de reconnaître le calme des grévistes.

En vente à la Librairie du Parti socialiste à l'« Humanité », 142, rue Montmartre

Collection des CAHIERS DU SOCIALISTE

Nos

1 *Louis Garnier* : Le Socialisme municipal. La leçon de l'étranger.
2 *A. Bianconi* : L'Assistance et les Communes.
3 *M. Halbwachs* : La Politique financière des municipalités.
4 *Albert Thomas* : Espaces libres et fortifications.
5 *H. Séran* : La suppression des octrois.
6 *Albert Tanger* : Vers la régie directe.
7 *Lévy-Bruhl et Prudhomme* : L'organisation économique de la Commune.
8 *E. Lévy* : Capital et travail.
9 *Louis Garnier* : Pour le Socialisme : faits et chiffres.
10 *R. Hertz* : Socialisme et dépopulation.
11 *M. Granel* : Contre l'alcoolisme : un programme socialiste.
12 [illegible] : Le Droit de grève et le Code pénal.
13 *E. Milhaud* : Les Régies municipales et le Socialisme.
14-15 *J. et B. Webb* : Examen de la doctrine syndicaliste.
16-17 *R. Picard* : Le minimum légal de salaire.
18 *Le Problème financier*, chiffres et données.

Les 17 premiers numéros, chaque, franco 0 fr. 20.
Les 14-15 et 16-17 (numéros doubles), chaque, franco 0 fr. 35.
Le numéro 18, franco 0 fr. 25.
La collection entière, franco 2 fr. 75.

NÉCROLOGIE

Neuilly-Boulogne-Billancourt. — La section déplore la mort de J. Majoret, un de ses fondateurs, actuellement membre de la 15e section.

Le jour et l'heure des obsèques de ce dévoué militant seront annoncés par le groupe de Javel.

Montreuil. — Le camarade Mary vient d'avoir la douleur de perdre sa fille. Les obsèques auront lieu à 3 heures. On se réunira à la maison mortuaire, 189 bis, rue Etienne-Marcel.

CONVOCATIONS

SYNDICATS

C. G. T. — FÉDÉRATIONS NATIONALES

Habillement. — Comité fédéral, à 9 heures du soir, salle des Commissions 1er étage, Bourse du Travail.

Transports, Union syndicale des transports en commun. — Comité général « Les sections réunies », à 9 heures du soir, salle des grèves, Bourse du Travail.

A LA BOURSE DU TRAVAIL

GRÈVES ET LOCK-OUTS

Charpentiers en bois (matin) : Salle Ferrer.
Charpentiers en bois (matin) : Salle du bas.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Boulangers (matin) : Salle Ferrer.
Briqueteurs-Fumistes-Industriels (soir) : Bondy.
Boulangers (matin) : Salle du bas.

CONSEILS ET DIVERS

Bâtiment (soir) : Salle du bas.
Transports en commun (soir) : Salle des grèves.
Habillement (soir) : Comité fédération 1er étage.
Services de Santé (soir) : 2e étage.
Personnel du gaz (soir) : 3e étage.
Trav. Municipaux, Canton. des prom. (soir) : 4e étage.
Terrassiers (soir) : 5e étage.
Chapellerie (soir) : Fondy.
Fédération antialcoolique (soir) : Salle des Conférences.

Cuisiniers. — A 9 h. 30 du soir, Conseil syndical, au siège.

Boulangers. — Assemblée générale, à 9 heures du matin, salle Ferrer, Bourse du Travail.

Omnibus (personnel non gradé). — Comité à 9 heures du soir, au siège, 20, quai des Carrières, Charenton.

Scieurs de pierre tendre. — Conseil et contrôle, à 8 h. 30 du soir, au siège.

Voiture (section du 13e). — A 20 h. 30, 117, boulevard de l'Hôpital.

Mécaniciens. — Les sections qui devaient se réunir le samedi 11 et n'auraient pas tenu de réunion en raison de l'insuffisance de leurs présents, sont priées d'avertir le bureau par lettre, si elles désirent faire passer une convocation pour une nouvelle réunion.

PARTI SOCIALISTE

1re section. — Salle Martin, 10, rue Croix-des-Petits-Champs : Commissions exécutive et de la fête.

Chorale mixte socialiste. — 49, rue de Bretagne : Répétition pour les six parties.

2e section. — Chope de la Poste, 38, rue Etienne-Marcel : Commission exécutive.

3e, Enfants-Rouges-Archives. — A 9 heures, 49, rue de Bretagne.

8e section. — Chez Rougerie, 3, rue de Courcelles : Causerie par le citoyen Mauriès.

11e, Jeunesse. — A 9 heures, 9, rue du Général-Blaise.

12e, Bel-Air. — 20, rue du Rendez-Vous : Commission du bateau. Urgence absolue.

13e, Jeunesse. — 37, rue Edouard-Manet : Causerie.

14e, Jeunesse. — Commisson administrative, à 8 heures 45, chez Ledoux : Organisation du meeting.

18e, Grandes-Carrières. — A 9 heures, à la Montmartroise, suite de la discussion sur la constitution des commissions.

18e, Clignancourt (Foyer socialiste). — Organisation d'un grand concert. Fixation de la date. Adhésions. Siège social, 9, boulevard Barbès.

18e, Jeunesse. — A 8 h. 30, Maison Commune, 42, rue Doudeauville : Causerie par Arnaud : les origines du socialisme.

18e, Goutte-d'Or-Chapelle. — Commission de la promenade, salle Garrigues, 20, rue Ordener.

19e section. — Salle Halleys, 9, avenue de Laumière : Commission de la Maison du peuple du 19e arrondissement.

20e, Jeunesse. — 4, rue Malte-Brun : C. R. de la conférence [illegible].

Originaires de Bretagne. — A 9 heures, réunion publique, 22, rue des Frères-Herbert, à Levallois-Perret, sous la présidence du citoyen Bosse, conseiller municipal de Levallois. Orateurs : René Dubois, secrétaire de la rédaction du « Prolétaire breton » à Paris ; Jean Bon, député de Levallois-Clichy ; et plusieurs délégués des Fédérations socialistes de Bretagne.

Aubervilliers. — Commission exécutive, chez Gadefaix, route de Flandre.

Gentilly. — A 8 h. 1/2 du soir, salle Letinier, 55, rue Frileuse.

Joinville-le-Pont. — Tous les camarades devront assister à la séance publique du Conseil municipal, ce soir.

Levallois-Perret. — Commission exécutive, à 8 h. et demie, Maison Commune, 28, rue Cavé.

Maisons-Alfort, Jeunesse. — 9 heures, au Pré-Catelan : Causerie.

Malakoff. — 43, rue Victor-Hugo : Commissions exécutive et des statuts.

Pantin. — Salle Bielle : Commission exécutive.

Saint-Ouen. — Commission d'enquête du Comité de Vigilance, mairie de Saint-Ouen, à 9 heures précises.

Saint-Ouen, Jeunesse. — A la mairie, causerie par le citoyen Lamothe, sur les maisons ouvrières à bon marché.

Villejuif. — A 9 heures du soir, salle Bendar : Commission exécutive.

FÉDÉRATION DE SEINE-ET-OISE

Versailles. — A 8 h. 1/2 du soir, 8, rue de Limoges : Réunion du groupe.

Montmorency. — A 9 heures du soir, loc tuel, à Eaubonne.

COOPÉRA

Harmonie de l'Égalitaire. — A 9 heu siège.

Cercle des Coopérateurs de l'Égalitaire (sec la Famille du 11e). — Réunion de la com exécutive, demain vendredi, à 9 heures au siège, 2, rue Saint-Bernard.

Union des coopérateurs, Banlieue ouest. cle des coopérateurs, section l'Argenteuil 8 h. 1/2, salle Chatelain, 124, Grande-Ru

Banlieue Est (Avenir socialiste de Bagno Conseil d'administration.

DI

Deutscher sozialdemokratischer Leseklub. te abend, 9 Uhr, Vorstandssitzung.

Le Foyer social. — A 9 heures, à l'Éga Commission administrative.

Union fédérale des Locataires. — Perma
— 13e section. — 117, boulevard de l'Hô
— 15e. — 68, rue des Entrepreneurs (av soir)
— 18e. — Chez Toffin, 55, rue Ordener.
— 19e. — Egalitaire, 42, rue de Flandr
— 20e. — A la Ruche, 107, rue des Hai
— St-Denis. — Chez Ollivier, 9, rue du de-Fer.

Les Charpentiers maintienne leur lutte vigoureus

La grève des charpentiers en bo de franchir allègrement deux ol cependant redoutés. Ces derniers jo exigences des propriétaires et cel distractions se coalisaient soumett chômeurs volontaires à des influe gides ou à des sollicitations natur était à prévoir que l'association facteurs défavorables aurait quel facteurs défavorables aurait quel fluence sur le mouvement.

Il n'y paraissait guère à la réun portante d'hier.

Le mouvement n'a pas été enta zone dangereuse a été parcourue geusement ; les chantiers contin être vides.

Chamoy, secrétaire du Syndicat, horte les grévistes à maintenir et à très active cette belle résistance.

Il n'y aura pas de réunion aujo l'assemblée ayant décidé que les c des en lutte se rendraient aux ol d'un des leurs, le camarade Jea raud, décédé à la suite d'un accide venu dans son travail antérieurem la grève.

Le rendez-vous se fera à 3 h. 15, tre-Dame.

Fêtes et Conférence

12e, Bel-Air. — Excursion en bateau forêt de Sénart et à la cité Paris-Jard dimanche 19 juillet. Départ de Paris, d'Austerlitz, rive droite, à 7 h. 30 du Retour pont d'Austerlitz, à 10 h. 30.

Buvette, casse-croûte sur le bateau, collaboration de la Coopérative le B Débarquement Ris-Orangis. Déjeuner rêt, organisé par la Coopérative l'Esp de la cité Paris-Jardins. Jeux et bal ch tre, avec le concours de l'Harmonie Visite de Paris-Jardins.

Prix du voyage : grandes personnes, enfants au-dessous de 12 ans, 1 fr.

On trouve des cartes à la Coopérat Bel-Air, 47, rue du Rendez-vous ; ch Hartmann, 20, rue du Rendez-Vous ; M taudier, 30, boulevard de Picpus.

OBJETS PERDUS

Petit sac à main, contenant un sou, u tit mouchoir brodé avec initiales et un tite bague montée d'une petite perle, tr le dimanche 12 courant, à la fête des élus, à Pavillons-sous-Bois, sera à la dis tion de la petite camarade qui l'a perdu pérative la Lutèce Sociale, 16, rue Grég de-Tours.